Présences américaines dans la langue française

Georges LOBSIGER

1. L'ENVOÛTEMENT AMÉRICAIN

Ce titre imprécis «présences américaines», ce pluriel ambigu, qualifient le sens de cette étude consacrée à un chapitre du vocabulaire français. Elle veut éviter de se laisser enfermer dans des limites absolues qui créent l'étouffement ou provoquent inévitablement des dérogations.

Il faut laisser la porte ouverte pour d'amples contacts. Le langage, modèle de la communication, refuse la contrainte. On ne peut tracer des lignes de démarcation trop précises. Le pointillé prime sur le trait plein. Le réalisme consiste quelquefois à tenir compte de l'irrationnel sans pour autant céder systématiquement à l'informel, un des vices de notre époque. Ni laxisme, ni conservatisme hautain, pas de moue dédaigneuse devant quelque intrusion de mots amérindiens traduisant des réalités caractérisant ce monde découvert par hasard.

Il y a cinquante ans, le *Caaguazu* [1], la grande forêt du Haut-Paraná paraguayen, accueillit un jeune homme venant de la Pampa équestre où survit une pauvre faune indigène, caranchos, viscaches, teru-tero, puis du Chaco argentin, aux traits plus âpres, où la vue du tamanoir, du serpent à sonnettes, du ñandou et des termitières, accélère le pouls. Toucans, perroquets, singes, serpents, colibris, tapirs, pécaris, agoutis, alligators, traces souvent fraîches (fumées ou empreintes) du jaguar ou du puma, le plus souvent invisibles quoiqu'audibles à quelques mètres, rencontres épisodiques de minuscules groupes d'Indiens marginaux, clochards de la forêt vierge, déculturés au point de ne plus savoir faire de feu, tout se ligua pour envoûter ce nouveau venu et matérialiser ses souvenirs livresques en quelques semaines.

Plus heureux que les voyageurs du XVIe siècle, il connaissait ce bestiaire exotique. Ces découvreurs ignoraient tout de la flore tropicale américaine, ils ne savaient rien de cette faune absente des rôles d'embarquement de Noé. Ces hommes non prévenus entrèrent en contact avec des «Sauvages» parlant des langues riches et précises. Il comprend maintenant le choc causé au XVIe siècle dans l'esprit des voyageurs, leur besoin de rédiger des descriptions avec l'enthousiasme des néophytes, d'intercaler des mots indiens pour signaler des réalités intraduisibles en espagnol et en portugais, plus tard en français et en anglais. Le mot indien, le terme hispano-américain, la *lingua geral* du Brésil à base de mots tupi, ont créé un musée de richesses verbales. Ce musée apparaît dans nos langues grâce aux mots indiens, eskimos, créoles et afro-américains naturalisés. Cette pénétration dans le français, souvent via l'espagnol et le portugais, motive cette étude.

Présences américaines dans la langue française contiendra quelques chapitres apparemment hors-sujet. Leur rôle est de souligner le climat de recherches passionnées et minutieuses, parfois engagées, dans lequel officièrent – le mot n'est pas exagéré – les autodidactes du début, des savants plus tard, pour peindre un tableau prodigieux de la nature et des hommes américains.

Il faut tenir compte du degré de réceptivité de chaque homme mis en présence de faits nouveaux, ici les réalités américaines. Les uns s'y enlisent et s'y incorporent. Ce sont de mauvais témoins. D'autres vivent les nouveaux spectacles avec curiosité, notent, se souviennent et augmentent leur connaissance de l'homme d'ailleurs. Certains, froidement, examinent, répondent à leurs questionnaires académiques. Ce sont des témoins sincères – mais faussement objectifs et sans âme. Tout réside dans l'origine du spectateur-observateur, de sa formation intellectuelle, de son tempérament et de ses préjugés. Misonéistes, quelques-uns veulent tout ramener aux catégories enseignées: pour eux le jaguar et le puma sont tigre et lion... Il faut tenir compte aussi de la capacité d'adaptation au paysage naturel, à l'incidence de la profession qui, dans de telles terres, lient à des pensers inconnus dans nos pays jardinés, urbanisés jusque dans les campagnes.

Sur place, par paresse, par manque de recul, par méconnaissance des ressources de sa langue – ici le français – il est souvent difficile de traduire exac-

[1] *Caa*, la végétation en soi: l'arbre, la plante, la forêt, etc. *guazu*, grand (guarani).

tement les expressions indiennes qui qualifient et donnent leurs dimensions à toutes ces images enregistrées à un moment irréversible, celui de cette expérience vécue sans présupposition au cours d'une vision neuve et intuitive, une vision du premier jour, celle du premier homme, qui supplante joyeusement les vieux enseignements scolaires et abstraits.

Cette expérience ne doit pas devenir un tic, cette vision ne doit pas se figer et prendre une importance démesurée lors du retour au pays. Elle permet de mieux comprendre la force et la saveur des termes paléo-américains. Elle aide à intégrer harmonieusement des mots indiens dans notre vocabulaire, en l'absence de tout synonyme valable. Ce vocabulaire est truffé de mots arabes, flamands, scandinaves, espagnols, italiens, allemands, slaves, orientaux, sans compter tous les néologismes tirés du grec accumulés au cours des siècles. L'introduction de mots indiens doit être œuvre de bonne foi, de raison et de respect pour sa propre langue. Le pittoresque facile de descriptions avec renvoi aux notes infrapaginales est vite rebutant.

Les nouveaux moyens de culture audio-visuels, au même titre que le livre et le disque, permettent la diffusion des réalités amérindiennes plus facilement qu'auparavant. Le choix des mots nouveaux procédant d'une analyse sérieuse doit freiner toute immigration sauvage de mots superflus ou inassimilables. Il faut choisir avec soin les nouveautés qui viendront s'intercaler entre ces bons vieux mots français tels que condor, maté, maïs, chocolat, haricot, kayak, coca, canot, pirogue, savane, acajou, totem, curare, si bien entrés dans notre langue qu'ils ne pourront plus jamais en être expulsés tant leur présence est indispensable et motivée.

J'ai fait allusion à un long séjour ayant débuté il y a plus d'un demi-siècle en Amérique du Sud, dans les pampas à blé et à shorthorns, dans les savanes du Chaco argentin et la forêt alto-paranéenne. Quelques connaissances du guarani, parlé au Paraguay de préférence à l'espagnol, ne suffisent pas pour choisir des mots tupi, caraïbe, arawak, nahuatl, algonkin ou eskimo. Mais elles possèdent cet avantage précieux de reconstituer cet *air indien* ou cette *aire indienne* qui frappèrent les premiers voyageurs. Vivre dans ces campagnes, loin des villes ou même des bourgs, apporte une bonne connaissance des paysages naturels et moraux, parfois inhumains. On ne peut sous-estimer la force d'évocation de ces sentiments romantiques – il n'y a pas d'autre mot – inscrits dans la collection des termes vieux-américains. Arriver à user naturellement, sans effort, sans pédanterie, des termes vernaculaires, atteste l'accord avec l'environnement mental et naturel, propice à une prise de conscience bienfaisante lors de l'entrée dans une société nouvelle, dans un monde nouveau.

Les expressions anglo-américaines et le canadien n'apparaîtront pas dans cette étude, sauf dans un ou deux cas très précis.

L'ambiguïté du titre justifiera l'insertion de quelques termes non amérindiens d'origine mais qui, ayant été intégrés par l'imagination collective dans le monde américain, appartiennent définitivement au champ de ces recherches. Il y a prescription et ils font partie de notre langue. Ce sont colibri, gaucho, tango, poncho, bison.

Trop longtemps les Européens n'eurent des Amériques que des images simplifiées ou bien sophistiquées. Ces images se perpétuent dans beaucoup d'esprits de nos jours, malgré une meilleure information. Pour nombre de nos contemporains, les représentations de l'Amérique ne vont guère plus loin.

Au départ, cette étude devait être une simple liste de mots extraits des glossaires traditionnels avec des commentaires et des développements. *L'Amerikanistisches Wörterbuch* de Georg Friederici *(17)* fournissait la base de la documentation [2]. Au fur et à mesure du dépouillement et de la reclassification des éléments récoltés, la prodigieuse aventure de la conquête intellectuelle des Amériques et les emprunts par les voyageurs européens de termes créés par les archers forestiers ou par les théocrates montagnards ont compliqué le problème.

La justesse du titre s'explique alors, car un simple glossaire ne pourrait tenir devant l'émerveillement créé par la nature américaine. La prouesse initiale céda devant l'attrait de l'or: «hazañas y ducados», selon l'expression de Cortès. La soif de l'or, de l'argent, des pierres précieuses précéda la cueillette des plantes, la confection des herbiers, la description des animaux et l'examen assez superficiel des sociétés, puis les discussions passionnées en Europe de la qualité de l'homme américain, Bon Sauvage ou brute cannibale.

2. LE FRANÇAIS ET LES MOTS ÉTRANGERS

Contrairement à une opinion trop répandue, l'introduction de mots étrangers dans une langue n'est pas forcément un abâtardissement. Il est des entrées légitimes, il en est de ridicules ou de superflues. On oublie fréquemment ce que rappelle tout manuel de linguistique: une langue n'est pas une liste de mots, mais un ensemble de structures. L'arrivée de quelques mots américains dans le français n'a menacé en rien cette langue. Elle a permis la connaissance de faits nouveaux ou d'êtres vivants inconnus que le français n'aurait pu ou su définir selon son propre système d'expression.

La langue est un fait de culture et un moyen de communication. Elle n'est jamais définitivement close. Elle doit tenir compte des nouvelles acquisitions intellectuelles. Le fait amérindien est un bel exemple d'introduction de mots exotiques dans la langue française qui a accepté tant de mots européens, arabes, malais ou africains. Mieux vaut user d'un terme paléo-américain que de se réfugier derrière des élégances grotesques, des périphrases comme celles de l'Abbé Delille avec ses bouts rimés *(11)*:

«Et ces rameaux vivants, ces plantes propulseuses
De deux règnes rivaux races miraculeuses»
(11, p. 111) pour nommer les polypes...

[2] La précision de cet ouvrage m'a permis de donner fréquemment la source linguistique de mots indiens ainsi que la date de leur première apparition dans une langue européenne. Ex.: *libuça* (arawak, 1552), ou parfois le nom de l'auteur qui recueillit le premier un terme paléo-américain. Ex.: *pique*, quechua (Cobo, 1653).

ou encore
«Tantôt avec effroi vous suivez de l'œil
Ces monstres qui de loin ressemblent à un écueil» (11, p. 113) pour définir la baleine.

Ces vaines élégances sous forme de rébus n'ont rien à voir avec la présence scientifique. Si déjà les élucubrations de ce bel esprit sont grotesques en traduisant en pauvres vers des termes français, qu'en serait-il alors avec des mots paléo-américains.

Les langues se sont toutes empruntées des mots, et on ne doit pas confondre ces sertissages avec le pidgin, le bichlamar ou le sabir.

On perçoit aujourd'hui des variantes dans la notation de mots récoltés auditivement par des ethnographes en mission. On ne peut imputer à crime ou à négligence les différences parfois sensibles dans le relevé des mots américains par les premiers voyageurs qui ne bénéficiaient pas des ressources de la phonétique moderne. On doit admirer le soin porté par des hommes non préparés à connaître un tel bouleversement intellectuel et moral. Ils montrèrent une curiosité étonnante pour des gens élevés dans les traditions scolaires encore médiévales.

Si le XVIe siècle connut en Europe un vif développement scientifique, les voyageurs ne pouvaient embrasser toutes les disciplines en mutation. Pour la majorité, la Nature était indiscutablement œuvre divine: on ne l'expliquait pas, on l'acceptait avec une certaine crainte. Pour les autres, elle était la grande Ennemie. Le dessein général fut d'insérer cette Nature nouvelle et inattendue dans le conformisme chrétien dont les livres saints ignoraient ce Monde nouveau.

Cette curiosité intellectuelle d'hommes mal préparés mais ardents, pourrait mieux définir l'esprit de la Renaissance que le culte pédant voué à l'Antiquité par les mandarins des lettres qui avaient cru s'affranchir du joug de la scholastique médiévale pour tomber sous celui des Anciens, sans cesse cités, plagiés, commentés. Avec la découverte de l'Amérique, il s'agit d'une véritable révolution intellectuelle: on y rencontra l'Age d'or avec les «Bons Sauvages» emplumés, on y découvrit la «Cité idéale» avec les empires d'altitude. Associés, hier et demain bouleversèrent les découvreurs. A juste titre, hélas! on mentionne toujours le génocide et l'ethnocide. La conquête scientifique des Amériques, sans pouvoir contrebalancer les brutalités, est malgré tout un côté lumineux de l'esprit européen.

Les premières relations de voyage, avec la notation de mots arawak et caraïbe, puis tupi, ont parfois des expressions méprisantes, comme celles de Oviedo y Valdes (1535), malgré leur importance descriptive, parfois dédaigneuses, comme celles de Thevet (1558) quant au *barragouyn* des Sauvages ou grognonnes quant au chapitre des mœurs comme celles de Jean de Léry (1578) devant la nudité des Indiennes. Le livre de bord de l'Amiral des 13/14 octobre 1492 note son émerveillement devant les mœurs pures des Indiens. Quelle rapidité de conception du «Bon Sauvage» deux jours après la découverte du monde promis à Castille et Aragon et surtout aux matelots contestataires. Avant la mention de l'or, but du voyage. Colomb signale la gentillesse des Indiens.

Moïse Jacques Bertoni, le meilleur connaisseur du guarani du début de ce siècle, apprécie la qualité des dictionnaires guaranis, spécialement celui du P. Montoya SJ (1639) mais se méfie fortement des grammaires trop soumises aux types latins. On ne peut imaginer un dictionnaire franco-indien général, car trop de termes apparaîtraient. Un homme peut être cultivé sans connaître certains mots américains qui figureraient dans une telle somme alors qu'il utilise sans le savoir des mots indiens si bien intégrés dans le français qu'ils font partie du patrimoine commun. Dans ce cas, il n'y a pas de jargonnage mais un usage raisonné et rodé traduisant des réalités inconnues dans les pays francophones. Le poids de ces mots est tel qu'ils ne desservent pas notre langue mais l'enrichissent.

Il serait par contre utile de dresser des dictionnaires ethnographiques avec la codification multilinguiste des mots présentés, comme dans le cas de *bayou* (cf. le chapitre des noms géographiques). Chaque discipline a son propre vocabulaire. L'essentiel est de ne pas en abuser devant les laïques. Ils doivent recevoir un enseignement dans une langue immédiatement compréhensible, dépourvue de ce galimatias prétendument scientifique que d'aucuns pensent légitimer par une étrange conception de la ségrégation intellectuelle, séparant les spécialistes et les amateurs. Il faut toujours chercher le terme français traduisant exactement une réalité américaine avant d'accepter l'insertion d'un mot indien dans un tel glossaire ou un mot forgé artificiellement selon des racines en général grecques [3].

Un excellent exemple apparaît avec le *hebichet* (tamis) des femmes arawak (Haïti et Cuba), noté par Las Casas (1527) sous *hibisi*, par Rochefort (1628) sous *hebichet* et par Du Tertre (1667-1671) sous *hebechet*. Il est devenu aujourd'hui *ibisi* pour les Noirs des Caraïbes qui y ont remplacé les Indiens disparus à jamais. Je conserve ce mot qui témoigne d'une ancienne présence française aux Antilles. Il n'est pas tombé en déshérence par la disparition de ses usagères primitives, car il a été recueilli par leurs successeurs sans procès ni formalités. Il serait oiseux de lui substituer le *manaré* caraïbe, ou l'*urupema* tupi, d'usage actuel sur le continent, puisque le français a l'équivalent *crible* ou *tamis*, immédiatement compréhensibles et qui correspondent exactement à cet ustensile indien. L'ethnographe sur le terrain peut et doit mentionner ces termes locaux dans le chapitre linguistique qui devrait accompagner toute monographie, sans pour cela se croire obligé de les utiliser hors de son texte, car ici l'importation indienne est superflue.

[3] Le *coipu* mapuche (1743) est fâcheusement apparenté au castor et nommé abusivement *nutria* (loutre de rivière). Les fourreurs nomment internationalement *ragondin* cet octondontidé pourchassé du Tropique du Capricorne au sud du demi-continent, sauf la Terre de Feu. La taxonomie perpétue son nom avec *Myopotamus coipus Mol.* Ragondin est donc le seul terme à utiliser en français.

L'ondatra canadien (1632) fournit des peaux de haute qualité. C'est notre *rat musqué*. Le terme français est précis et explicite; il procède de l'odeur émanant d'une glande périnéale. Les langues européennes ont agi comme le français car l'allusion au musc apparaît dans l'espagnol *amizclero*, l'allemand *bisamratte* (bisam étant musc), le néerlandais *bisamrat*, l'italien *topo muschiato* et l'anglais *musquash*. L'usage du mot indien serait de la préciosité devant cette unanimité lexicographique.

L'apport amérindien a enrichi notre langue par ses mots concrets, l'abstrait n'ayant guère intéressé les premiers voyageurs, plus bouleversés par la flore et la faune que par les problèmes d'organisation politique, sociale et religieuse. Cette dernière était, à leurs yeux, œuvre du démon. Cette conception provenait de l'absence de dialogue avec des hommes sages, car les truchements étaient peu cultivés et ignoraient le vocabulaire religieux chrétien. On oublie les décisions du Concile de Trente (terminé en 1563) qui opérèrent une sérieuse reprise en main des intellectuels ébranlés par le grand mouvement contestataire de la Réforme. L'abstraction est arrivée plus tard, avec les enquêtes, au XIXe siècle, d'ethnographes-sociologues qui se penchèrent sur les grands thèmes, le totem, le potlatch, l'organisation sociale, et, de nos jours, les problèmes de parenté, en établissant de vastes synthèses motivant périodiquement des concepts opposés s'imposant aux enseignements universitaires selon le mouvement classique du balancier, ce qui entraîne des méthodes nouvelles d'interprétation des faits observés sur place. Aux ordres de la Hiérarchie s'ajoutèrent les tabous puritains comme ceux du trop célèbre pasteur Cotton Maher, de Boston, au début du XVIIIe siècle.

On ne peut accepter sans autre les relations sur la religion et la mythologie indiennes du début de la vaste enquête – fragmentaire – de l'américanisme dès 1492, trop souvent arrangées et restructurées selon les besoins des actualités successives, établies sur l'europocentrisme et inadaptées à l'âme indienne. Un chapitre consacré à des arrangements du fait religieux indien analysera ses déformations.

L'usage de termes indiens n'est donc pas un phénomène de dégénérescence. En 1972, l'Académie française décida que «danser la rumba» remplace dès lors «danser le menuet». Un écrivain genevois qui connaît sa langue regretta ce changement et écrivit: «par rapport à notre époque, c'est un rajeunissement indiscutable, mais là encore un peu de notre civilisation s'en va». L'expression «danser la rumba» n'érode pas notre civilisation: c'est danser la rumba qui est une déchéance, si l'on veut se souvenir des milieux interlopes où naissent ces danses exotiques à vocation passagère autant qu'indécente.

Un dictionnaire ne peut se contenter de mentionner les seuls mots usuels de son époque et de sa situation géographique. Il doit tenir compte même de termes tombés en désuétude ou de mots importés qui n'ont plus de sens à notre époque. Il faudrait se contenter d'un *basic french* dont les variations impliqueraient des éditions annuelles. Il faudrait abandonner des termes anciens comme aurige, destrier, adoubement, arquebuse, frégate. Il est des mots importés qui n'ont plus guère de sens. Qui, dans le grand public, connaît le *gobelin* allemand, ce *kobold-lutin* entré dans notre langue en 1558 au moment où Thevet décrivait les «Singularitez de la France antarctique»? Qui connaît la «redowa» tchèque, importée en 1855 et qui a disparu de la mémoire collective? Ces deux exemples n'ont plus qu'un intérêt historique.

La mémoire des temps révolus, le souvenir de faits intellectuels fossiles, créent une toile de fond qui doit subsister. Un phénomène de communication humaine ne peut se fragmenter. Ces mots indiens, même ceux tombés en désuétude *(hebichet)* ou au purgatoire *(sachem)*, donnent du monde américain un aspect sans doute imparfait et fragmentaire. Ils esquissent une image qui répondit un jour aux besoins intellectuels et économiques des découvreurs. Pourquoi refuser au nom d'un purisme francocentriste des termes comme *condor*, *kayak*, *puma*, *tapir*, *maïs*, *pécari* ou *canot*?

Il faut tenir compte encore de la mémoire collective. Humboldt a donné l'image à jamais classique du Chimborazo, avec une échelle de hauteur de 1,7 et de 1 pour celle des longueurs. Malgré la comparaison avec les photographies, l'image de Humboldt, si répandue, reste la vraie représentation du volcan des Andes.

Jean Guiart recommande de placer l'informateur dans le cadre social de sa société et de connaître ses relations avec ce groupe humain afin d'éviter des informations viciées par les conséquences de quelque conflit personnel avec ce groupe. Le marginal d'une société ne peut être un guide sûr lors de la collecte de mots et de leur explication.

Pierre Larousse a eu raison d'exiger le plus grand nombre d'illustrations dans les dictionnaires, car parler ne serait qu'additionner des sons et ne pas créer la compréhension par l'identité des images mentales évoquées par chaque mot. Les premiers chroniqueurs eurent recours à des descriptions minutieuses, longues et précises, qui se transformèrent bientôt en définitions succinctes. Peu importe à deux interlocuteurs de savoir que le jaguar est un carnassier sud-américain nommé *feliz onza L.*, voisin de la panthère, si chacun n'a pas à l'esprit et dans l'œil la représentation identique de ce *yaguarete* tupi-guarani.

Les mots indiens non totalement acclimatés doivent être discrets. Ils fixent un monde du souvenir qui ne doit s'entrouvrir qu'à bon escient. Un homme normal ne peut impunément se réfugier dans son seul passé. Il peut en évoquer des réminiscences. La langue parlée en cette occasion ne doit pas être uniquement un langage secret. User à tort et à travers de mots exotiques qui ont des équivalences en français est une forme de déguisement, ce vice dont souffrent ceux à qui l'on fait croire que le monde (à toutes les actualités successives) est invivable et dont il faut s'évader à n'importe quel prix, déguisement, jargon ou drogue.

Pourquoi dire *grâge* (caraïbe, 1665) ou *libuça* (arawak, 1552) pour désigner la râpe à manioc, tous les peuples sachant râper? Pourtant, j'inscris le *tipiti* tupi qui, lui, est spécifique de l'Amazonie, zone du manioc amer hautement vénéneux. François de Laborde le dessina sous le nom de pressoir en 1674. Tout autant que le *cibucan* haïtien ou le *matapi* tupi-caraïbe, ses homologues, le *tipiti* symbolise l'esprit inventif des Indiens sylvicoles. Tout seuls, ils découvrirent que le rouissage du manioc et son pressurage éliminent l'acide cyanhydrique mortel. Ils découvrirent aussi qu'au bout de quelques jours ce résidu en solution aqueuse se transformait en acide iso-cyanique comestible, apte à la conservation des viandes et à la confection de soupes piquantes avec adjonction de piments. Notons, à ce sujet, le *tucupi*, tupi, relevé par le P. Daniel en 1745, le *manipuera*, tupi (Abbeville, 1614), le *pirao*, tupi (Varnhagen, 1854), le *tumale*, caraïbe, le *casiripo*,

galibi, ces soupes piquantes. On ne peut conserver ces termes gastronomiques dans un tel glossaire car ils appartiennent au domaine strictement ethnographique.

Si j'étais logique avec moi-même, je ne dirais pas *tipiti* mais presse à manioc ou pressoir à manioc. Ces deux termes français évoquent des ustensiles précis qui n'ont rien à faire avec ce long cylindre de vannerie terminé par deux boucles solides, l'une destinée à être accrochée à une branche, l'autre calculée pour recevoir un bâton sur lequel s'assoient les Indiennes pour étirer le *tipiti* et faire dégorger par pression le jus cyanuré. Il s'agirait plutôt d'une essoreuse.

Cette vannerie n'évoque à première vue aucun mode d'emploi; le manioc n'entre pas dans la liste de nos plantes vivrières; la méthode d'expulsion de l'acide cyanhydrique, pour ingénieuse qu'elle soit, ne correspond à rien dans nos techniques de transformation des plantes alimentaires. Il s'agit bien d'un mot exotique, un mot-image qui peut prendre place dans notre langue. Dans cette étude, libre de l'indolâtrie paternaliste, larmoyante et néo-rousseauiste à la mode de nos jours, il est permis de céder à un mouvement d'admiration pour le génie créateur des Indiens, pour cette chimie autochtone, pour cet art expérimental. Au risque de passer pour inconséquent avec mes principes, je propose l'inscription de *tipiti* dans la liste des américanismes légitimes. La densité de ce mot en est la meilleure référence[4].

Les Indiens *Penutias* de Californie découvrirent également une méthode capable d'expulser l'acide tannique contenu dans la farine des glands destinée à leur pain *(50)*. Ils réduisaient en poudre fine ces glands dans des mortiers de silex après écossage. Cette farine jaune était placée dans des trous creusés dans du sable propre. Ils versaient de l'eau chaude dans ces cuves improvisées, ce qui entraînait l'acide tannique et les impuretés. Ce peuple présente un esprit d'invention technique et expérimentale analogue à celui des inventeurs et usagers du *tipiti* ou de celui du *curare*. Ce *curare* est entré dans le domaine médical contemporain et a droit de cité dans notre langue.

Lorsque les vocables hollandais *lof, fret, corvette, chaloupe, babord, tribord*, entrèrent dans la langue française avant 1500, ce ne furent pas les puristes, les érudits, les précieuses ou même les fameux crocheteurs des Halles qui les adoptèrent. Leur usage est dû à des illettrés, gens de mer, charpentiers des chantiers navals qui appréciaient ces termes techniques venant de leurs maîtres en navigation. Le goût parisien était incompétent en l'occurrence. Les moyens actuels de diffusion et de vulgarisation expliquent le succès de quelques américanismes dont il faudra légaliser l'entrée dans la famille française après enquête de moralité et d'assimilation possible.

[4] Cette longue explication motivée par le *tipiti* paraît déséquilibrer le texte. De place en place apparaissent des développements concernant quelques motifs américains. Ce gauchissement est voulu car il montre l'ampleur du problème linguistique américain face au français. On conçoit immédiatement l'importance qu'aurait un glossaire franco-américain établi sur de telles bases et non résumé à des séries comprimées de mots paléo-américains entrés dans notre langue.

On peut s'étonner de la faible quantité de mots recueillis par les Européens en Amérique du Nord, face aux centaines notés en Amérique du Sud et centrale. Au lieu d'administrateurs ou de soldats transformés parfois en latifundistes, on eut de petits colons qui durent lutter durement contre les Indiens, véritables propriétaires du sol quoique démunis de titres légaux. Les guerres indiennes étaient sans merci, ce qui ne fut pas le cas dans les dépendances ibériques, sauf lors de quelques soulèvements sporadiques vite calmés. Les peuples abâtardis par les autocraties indiennes précolombiennes du type colonialiste répondaient rarement aux tentatives révolutionnaires. A part quelques Européens marginaux rebelles à la civilisation du vieux pays, aucun émigrant ne désirait savoir quoi que ce soit des langues des «Sauvages» haïs et redoutés. On doit faire exception pour le Brésil avec ses truchements fixés dès 1503 dans le dessein de faciliter les échanges commerciaux avec les armateurs normands. A ces faits historiques connus, on doit ajouter l'élément moteur de l'âme indienne, le refus des explications mécanistes du monde et le goût pour la parabole surnaturelle. Il était impossible d'acquérir le langage ésotérique du monde merveilleux dans lequel baignait l'esprit indien, mieux, cet anti-monde. Les préjugés indiens différant des nôtres, les Indiens passaient pour avoir des préjugés.

Les expressions de comportement religieux relevées par les Européens, on l'a vu antérieurement, furent rares. Les Néo-Américains des Etats-Unis ont hérité de nombreux termes paléo-indiens.

Les Français ont noté des mots inacceptables pour des listes d'américanismes. Thevet cite les *Margageas*, alliés de Villegagnon en 1555. Léry les cite en 1578 sous *Margaïas*, alliés des Portugais. On ne peut conserver ces deux exemples sans résonance, sauf pour les tupilogues. Thevet (1558), Léry (1578), Abbeville (1614) ont abondamment mentionné le *cauin*, tupi, guarani et mapuche, soit *chicha* de manioc dont la consommation communautaire se terminait par une ivresse générale. Léry crée même le verbe *caouïner*. On ne peut conserver ce *cauin* qui plut aux Français, aux Espagnols (1585), aux Hollandais (1643) et aux Allemands (1785) et qui ne vaut pas plus, pour le français que le *cachiry* tupi-guarani et caraïbe. Le bois brésil apparaît chez Thevet (1558), Léry (1578), Lescarbot (1609) sous *ibirapitanga* ou *araboutan*, les deux relevant du tupi. Le vieux français *brésil* ayant priorité, il était inutile de conserver les deux mots indiens.

Quel intérêt aurait pour un homme cultivé mais non américaniste de savoir qu'en algonkin brochet se dit *maskinonge* comme le note Charlevoix (1721) et que le *sagatomi*, l'arbousier chippeway et iroquois connu par Sagard en 1634 et par Bacqueville de la Potherie en 1722, est un succédané du tabac?

Le clivage de l'âge est important. Les garçons du début du siècle lisaient des romans d'aventure où abondait l'Indien. Ils étaient *sachem*, au pire des *sagamore*. Ils affectaient de parler selon les textes romancés «avec la pointe de la langue qui dit la vérité». Ils habitaient mentalement dans des *wigwam* et préparaient du *pemmican* avec des croûtons de pain que les gamines, mieux les *squaw*, avaient l'honneur de leur apporter lors de leurs jeux magnifiés par un langage solennel. Ils se prêtaient les

romans de Mayne Reid, de Gustave Aimard ou de May. Ils avaient leurs héros préférés. Ces romans classiques avaient remplacé «Le Dernier des Mohicans» de F. Cooper. «Bas-de-Cuir» n'avait déjà plus de résonance, trop ancien pour ne pas échapper à l'oubli. Aujourd'hui, les magasins de jouets vendent des panoplies d'Indiens, des diadèmes emplumés, des tentes indiennes, le tout en plastique, ce qui ne remplace pas la plume de pigeon retenue avec une ficelle ou le tomahawk découpé à la scie dans des planchettes et recouvert de papier d'étain. Les jeunes d'aujourd'hui connaissent l'Indien par le truchement des onomatopées de la télévision et ignorent le langage coloré d'il y a plus d'un demi-siècle. Nombre de mots classiques à cette époque sont périmés. Ils font malgré tout partie de notre langue tout en étant discrètement relégués au purgatoire linguistique.

Il est des réalités amérindiennes que l'Européen ne connaît que par ouï-dire. Le *manioc*, dont on sait le nom mais que presque personne n'a vu à l'état naturel dans nos pays, est devenu une plante internationale. En 1896, le général Gallieni conquit définitivement Madagascar. On y implanta la culture du manioc. En 1925 j'achetai à Encarnación, le port du Haut-Paraná paraguayen, le seul *tapioca* en vente dans cette région où le manioc doux est à la base de la nourriture journalière, à l'état brut ou sous quelques formes assez simples telles que le *bejù* ou le *mingao*. Il était fabriqué par un Monsieur Lévy, à Tananarive, alors que personne n'en faisait au Paraguay. Ce sous-produit industriel est plus connu que la plante-mère dont personne n'a l'image dans les yeux [5].

En 1800, Humboldt nota le terme *bichet*, utilisé dans le langage féminin des Caraïbes insulaires. Il procédait de *bixa* ou *bicha*, la Bixa orellana L., correspondant au nahuatl *achiotl*, couleur rouge pour peinture corporelle. Les Français utilisèrent le tupi-guarani *urucu* au point de créer le verbe rocoüer avec Labat (1722). Claude d'Abbeville (1614), Bouton (1647), Du Tertre (1648), Rochefort (1658) ont fait entrer *rocou* en français. *Rocoüer* signifiait se peindre le corps en rouge avec le suc de cette plante mélangé à de la graisse. Les Espagnols firent de même en créant le verbe *embijar*, soit peindre en rouge avec cette même peinture. Ce mot hispano-indien eut un tel succès qu'en 1597 Baltasar Ramirez (*17*, sous llimpi) écrit que *llimpi*, le cinabre quechua, servait à *embijarse* au Pérou. Il utilise normalement ce verbe provenant du nom d'une baie rouge pour définir une peinture corporelle d'origine minérale. Dans les deux cas, *rocoüer*, périmé en français, et *embijar*, toujours valable en espagnol, présentent la même dérivation de sens, avec la convergence de *embijar* et de bigarrer français, comme l'écrit en 1793 l'Espagnol Muñoz dans son «Histoire du Nouveau Monde». A ces époques, le français et l'espagnol possédaient une fraîcheur d'invention verbale disparue lors de la création des Académies des Etats centralisés. Nous verrons plus loin l'intrusion des mots indiens dans le langage juridique espagnol du XVII[e] siècle, ce qui ne fut pas le cas pour le français, soumis à l'ordonnance de Villers-Cotterêts de 1559, exigeant que tous les actes officiels fussent rédigés en français d'Ile-de-France.

Personne aujourd'hui ne pense écrire *bloudgines* ou *djipe* pour blue-jeans ou jeep. L'imprimerie fait connaître l'orthographe des mots exotiques désignant des objets entrés en force dans l'usage courant. L'audio-visuel donne la prononciation. Lettre et son s'associent, ce qui ne pouvait être le cas lors de la découverte de l'Amérique.

Malgré les nombreux contacts personnels franco-indiens, en Amérique comme dans le Royaume, le problème indien servit tout juste aux Français à moraliser avec Montaigne et Bodin, à rimer avec Ronsard et à raconter des récits de bataille avec Jean Ribaut. Par Thomas Hariot (1585), les Anglais connaissent les richesses naturelles de la Virginie en vue d'établissements futurs. Tout au début du XVI[e] siècle, les Italiens discutèrent avec emphase des faits intéressants rapportés par Pierre Martyr, Pigafetta et Vespucci, commentaires jugés selon l'étalon-antiquité. Les Espagnols eurent des cas de conscience qui les firent s'affronter au colloque de Valladolid (1550), avec des protagonistes tels que Las Casas et Juan Ginès de Sepulveda. Rome promulgua les Bulles «Veritas Ipsa» et «Sublimis Deus» en 1537, favorables aux Indiens, alors que Madrid et Séville se basaient sur les lois libérales de Charles Quint dictées en 1542 sous le nom de *Leyes Nuevas*. L'expérience des Portugais, acquise en Afrique et en Extrême-Orient, leur permit de s'adapter vestimentairement et alimentairement aux conditions locales et à autoriser les mariages interraciaux. Ces conditions psychologiques apparaissent dans le relevé des termes indigènes et l'intérêt porté sur chaque chapitre des sciences naturelles et humaines au cours du premier siècle d'enquête raisonnée.

On ne peut établir un lexique indien simplement avec des bandes perforées et des trieuses sauf à la fin de la collection de ces mots pour une mise en place et une récapitulation. Les machines ne peuvent remplacer l'expérience intuitive et le sens des combinaisons décanté par le recul du temps, par le cumul de la représentation individuelle et de l'imagerie collective.

3. PRISE DE CONTACT AVEC LA NATURE AMÉRICAINE

Pour apprécier la connaissance de la Nature par les Indiens d'Amérique du Sud, on ne peut que se référer aux chapitres du *Handbook of South American Indians (21)* rédigés par Robert Lowie sur les plantes utilisées par les tribus forestières tropicales *(34)*, par Raymond Gilmore sur la faune *(18)*, par Claude Lévi-Strauss sur l'utilisation des plantes sauvages *(33)*, par Carl Sauer sur les plantes cultivées en Amérique centrale et méridionale *(44)* et par Robert Heizer sur les ichtyonarcotiques *(23)*. Farb cite les 400 espèces de plantes utilisées par les Indiens de la partie orientale de l'Amérique du Nord *(13)*.

[5] Une note d'un article sur le cœur publié dans «Santé du Monde», organe de l'Organisation mondiale de la Santé à Genève, de novembre 1969, sous la signature des D[r] Z. Fejfar et A. G. Shaper, dit que le «tapioca (sic) coupé en rondelles et bouilli, remplace le riz comme aliment de base dans le Kérala, en Inde. On soupçonne le tapioca de pouvoir provoquer des fibroses endomyocardiaques dans lesquelles des formations fibreuses obstruent les ventricules du cœur». Ceci suggère que les importations de plantes vivrières nouvelles ne sont pas toujours un avantage immédiat.

Les connaissances scientifiques des premiers voyageurs étaient limitées. Les principes de l'enseignement encore médiéval qu'ils avaient subi – je l'ai dit plus haut – n'atteignaient pas la science expérimentale des Indiens. Il n'en reste pas moins évident que le XVI[e] siècle a connu une révolution intellectuelle dans le domaine de la recherche scientifique qui annonce le bond en avant du XVII[e] siècle [6].

Les «Colloques de Royaumont» de 1957 *(8)* analysèrent cet effort scientifique dont il est douteux que les voyageurs aient connu autre chose que des on-dit. La zoologie profita de leurs récits pour compléter ses descriptions souvent arbitraires et fantaisistes des animaux exotiques. Thevet prête des cornes au tapir et Herrera l'affuble de larges oreilles d'éléphant. Hernandez le décrit comme un mélange de taureau et singe-alouate. Lescarbot le voit mi-vache mi-âne. On nomma ce malheureux animal: vache écornée ou vache de la forêt.

Les savants erraient dans des classifications hasardeuses. Les colons, eux, donnaient allègrement des noms complètement faux aux plantes. A l'article *cedar*, Friederici (*17*, p. 157) dit que plusieurs arbres furent nommés ainsi par les Européens, quoiqu'ils ne fussent pas des cèdres. Santa Cruz écrivait: «il y a des arbres qu'ils nomment cèdres quoiqu'ils ne le fussent pas» (1541). En 1722, Labat rapporte: «nos François de la Côte Saint-Domingue, à l'exemple des Espagnols, appellent cèdres des arbres que nous nommons acajoux aux Isles du Vent». En 1855 encore, Spruce, botaniste anglais, relevait que «les cèdres de la Vallée de l'Amazone appartiennent au genre Icica mais ceux qui sont nommés cèdres dans les vallées centrales des Andes de Quito sont des euphorbiacées». Ces dénominations arbitraires étaient encore valables il y a un demi-siècle dans le *Caaguazu* paraguayen. Il vaut mieux dans ce cas user du terme indigène que d'affubler les plantes de faux noms. Friederici, dans cet article, nomme cinq espèces, allant d'un juniperus à un thuya, portant le nom de cèdres.

L'étude des plantes médicinales alla de pair avec l'exploitation du bois brésil. Il est intéressant de noter que le premier savant débarqué en Amérique fut le fameux docteur Chanca Alvarez, botaniste de Séville qui accompagna Colomb lors de son voyage de 1500. Il rédigea le premier rapport scientifique concernant les Amériques. L'herboristerie est encore florissante de nos jours au Pérou, tout comme au temps de Zarate qui, en 1555, écrivait: «una yerba que los Indios tienen en mas que oro ni plata llamada coca» (une plante que les Indiens estiment plus que l'or et l'argent, nommée coca). Dans ses Nouveaux Voyages aux Indes occidentales (Paris 1768), Bossu écrit: «Les Amériquains font plus de cas de leurs simples, que de tout l'or du Mexique et du Pérou» (*17*, p. 67 art. Amerikaner).

[6] Il est possible de se référer à l'opinion circonstanciée de Calvin, témoin de son temps, lorsqu'en 1541 il parle des phénomènes naturels: ...«... je ne dis pas seulement les secrets de nature qui requièrent étude spéciale et savoir d'astrologie, de médecine et de toute la physique, mais j'entends de ceux qui sont apparents que les plus rudes et les plus idiots ne peuvent ouvrir les yeux qu'ils n'en soient témoins.» (Institution de la religion chrétienne. Liv. I, Chap. V.)

Malgré ces erreurs, malgré ces extrapolations ou ces dénominations erronées, les écrivains firent œuvre durable. Le vocabulaire acquis au contact des Indiens entre dans les langues européennes et même dans le langage scientifique.

La diffusion de ces étonnantes nouveautés se fit par le livre illustré. Plus tard, les planches bonimentées dans les foires et la lanterne magique, en honneur au XVIII[e] siècle, introduisirent le populaire dans ce monde magnifique qu'est la nature américaine.

L'imprimerie associa le livre illustré à son aventure *(4)*. Les tailleurs d'images du début du XVI[e] siècle gravaient leurs bois à larges traits, sous forme de schémas. On relève ce procédé dans la Chronique de Staden *(45)*. A la naïveté succéda l'abus des canons antiques de beauté avec l'arrivée des artistes italiens dans ce domaine de l'exploration. A propos des voyages de Frobisher dans les régions subarctiques, Pythou donne, en 1558, la première représentation d'un kayak. Pierre Belon édite des ouvrages d'une scrupuleuse fidélité. Dans «Religion et Magie indiennes d'Amérique du Sud» *(38)*, Alfred Métraux présente quatre planches avec huit figures concernant l'anthropophagie rituelle des Tupinamba, extraites de la chronique de Staden mais singulièrement améliorées par les dessinateurs des ateliers de Th. de Bry. Cet éditeur hollandais créa un type d'illustration précis, bien documenté et fort artistique. Il faisait redessiner les croquis des voyageurs par ses spécialistes, associait parfois des dessinateurs aux expéditions ou envoyait des artistes sur leurs traces si elles n'avaient rien rapporté sur le plan graphique.

Dès le XVIII[e] siècle l'afféterie gagne et les planches d'image, dans les voyages d'Ulloa par exemple, offrent un trop grand raffinement dans l'évocation des méthodes matrimoniales des Incas ou dans celle du «Sauvage» cannibale dépeçant vif un prisonnier.

Si le toucan publié en 1560 par Conrad Gessner (*9*, p. 135) est d'une rare exactitude, le lynx apparaissant sur la même planche a une tête anthropomorphe malgré son origine européenne. La sarigue portant ses petits sous une queue en forme de plume, large comme celle d'un tamanoir, semble échappée d'un bestiaire du Moyen Age avec sa barbiche et ses traits humains (*9*, p. 213).

Les dessins de plantes commencèrent assez tôt avec Hernandez (1577) dans sa flore du Mexique. Les cartographes portugais, les Diego Homen, Luis Texeira, Pedro Reinel (de 1500 à 1550) peuplent les coins de leurs cartes de sirènes, tritons et animaux marins fantastiques. La chalcographie essaime des dessins d'animaux. La première image de bison est due à Cabeça de Vaca (1551).

On comprend mieux alors la prise de contact avec l'Amérique. Ceci permet de comprendre l'immigration de mots indiens plus ou moins bien traduits par des dessins parfois extravagants. On ne peut passer sous silence ce mode de communication qui commençait à cette époque une carrière qui allait être fulgurante.

4. CONTACTS DIRECTS FRANCO-AMÉRICAINS

Drossé en 1503 sur la côte brésilienne alors qu'il se dirigeait vers les Indes orientales, un Normand, le

capitaine Paulmier de Gonneville atterrit vers le 26° Lat. sud dans la région de l'actuelle Curitiba. Il laissa quelques-uns de ses matelots pour apprendre les langues locales chez les pacifiques Carijos de sa première escale, puis chez les Tupi de Porto Seguro et enfin à Bahia. Plus que par une éventuelle promotion basée sur leur connaissance d'une langue indienne, ces matelots avaient été séduits par la beauté des femmes évoluant dans le plus simple appareil. Le pasteur Jean de Léry, qui montra beaucoup d'intelligence lors de son enquête dans la région de la future Rio de Janeiro et qui profita de son patronyme se traduisant par «huître» en langue tupi, créant ainsi un climat de bonne humeur générale, vitupère constamment contre le concubinat franco-tupi qui, pourtant, s'avéra si favorable aux relations commerciales et à l'exploitation du bois brésil (*32*, chap. VI, p. 101). Signalant le comportement de «Normands échappés à un naufrage (celui de P. de Gonneville, G.L.) qui palliardoayaient avec les femmes et les filles», il loue l'amiral de Villegagnon d'avoir fait «défense à peine de vie que nul ayant tistre de chrétien n'habitast avec les femmes des Sauvages... après qu'elles seraient baptisées il serait permis de les épouser», et lui rend hommage parce que «Jamais au cours de son long séjour au Brésil il se polluoit avec les femmes sauvages». La continence de ce chevalier de Malte sous ces latitudes explique-t-elle son mauvais caractère? Sans ces paillards laissés sur le terrain par Paulmier de Gonneville, Léry n'aurait jamais pu converser avec les Tupi et n'aurait pu rédiger des pages entières en français et tupi, analogues aux questions-réponses de quelque manuel de conversation pour touristes (*32*, vol. II, pp. 123-124 sp.).

Paulmier de Gonneville emmena avec lui le jeune Esomeric, fils du roi des Carijo, prototype du «Bon Sauvage». Ce jeune homme arriva à Honfleur en 1504, fut baptisé et fit souche de Normands. Il ne quitta plus la France.

En 1508, un capitaine de Dieppe, Thomas Aubert, au service d'Ango, présenta cinq Indiens Beothuk de la baie de Bonavista (Ouest de Terre Neuve). Henri Estienne qui les vit déclare «qu'ils parlaient une sorte de patois» (1509).

A son retour du Canada, en 1524, Jacques Cartier ramena deux Indiens nommés Dom Agaya et Taignooaguy (*15*, note p. 124).

On ne peut relever tous les cas d'arrivées d'Indiens en France. Il faut se référer à l'ouvrage collectif «Les Français en Amérique pendant la première moitié du XVIe siècle» *(15)*. Ces Indiens transportés en France eurent un assez grand succès. On créa des revues à grand spectacle consacrées à la vie des «Amériquains» où les «Sauvages» étaient à l'honneur dans ces festivals et carrousels en plein air. 1550 voit une telle fête accueillant Henri II à Rouen. En 1552, Charles IX, entrant à Troyes, vit un défilé de «Sauvages Tupinambas» importés. Champlain propage l'exhibition des Indiens dans le Royaume. Douville et Casanova racontent ces tournées et la réception d'Assacumbuit, chef abénaki, créé chevalier par Louis XIV (*12*, pp. 214-220). Ces visites ne permirent que peu la connaissance de leurs langues, mais autorisèrent les beaux esprits à gloser sur le «Bon Sauvage».

Un roman d'amour digne de Bernardin de Saint-Pierre attendrit la Cour pourtant peu sensible. Un jeune Portugais naufragé épousa la fille du chef qui l'avait recueilli. Le jeune couple s'enfuit, arriva en France où Catherine de Médicis fut la marraine de la jeune et jolie Tupinamba (1565). Ce couple élégiaque ne put supporter la vie sophistiquée et pourrie de la Cour. Il s'évada et finit ses jours selon la tradition brésilienne, décrite par le capitaine Paulmier de Gonneville: «estans gens simples, ne demandant qu'à mener joyeuse vie sans grand travail; vivant de chasse et de pesche et de ce que la terre leur donnoit de soy et d'aucuns légumages et racines qu'ils plantent allant mi-nuds» (*15*, p. 33).

L'Indien avait pris une telle dimension en France que vulgarisateurs et poètes, dont Ronsard, partisans ou adversaires de Thevet et Léry, prirent part à des controverses abstraites qui durèrent des dizaines d'années. Les dames de la Cour, fort dissolue, des Valois appréciaient les indienneries, avec leurs récits de voyage enjolivés, surtout ceux qui, libérés de tout pédantisme et d'esprit didactique, évoluaient dans le graveleux. Chinard *(6)* définit ces textes à la mode: «conceptions utopiques, racontars de matelots ignorants».

Le problème américain avait été lancé dans le domaine public par une édition française des lettres de Ch. Colomb, avec une traduction latine de Vespucci. Le climat intellectuel était créé. Chinard *(6)* utilise une expression très juste en écrivant que le goût pour l'exotisme était «fait d'une curiosité craintive associée à l'admiration et à l'envie». Cet exotisme peut avoir servi de bouclier contre le culte abusif de l'Antiquité. Pigafetta, historiographe de la flotte de Magellan, cite le nom de Juan Carvajo, pilote qui avait vécu quatre ans au Brésil.

Les collections de récits de voyage illustrés par Th. de Bry dès 1594, en latin et en allemand, eurent une grande diffusion. Ils incitèrent de nombreux départs de jeunes gens désireux de se réaliser – déjà! – hors d'une société étouffante. Cet intérêt était aiguisé par les «revues à grand spectacle» dont je parle plus haut.

On connaît le chapitre célèbre des Cannibales (Livre I, chap. XXXI) et celui des Coches (Livre III, chap. VI) des Essais de Montaigne. Il avait interviewé trois Brésiliens à Rouen en 1550. Son truchement qui avait vécu au Brésil était sans doute trop sot pour inventer et trop stupide pour traduire exactement. Chinard estime que le livre de Léry *(32)* a inspiré ces chapitres.

Le Moyne, dessinateur protestant, sauva ses cartons lors de la défaite de Jean Ribaut en Floriae par les Espagnols. Le Challeux publia des textes appelant l'immigration en Floride. Paris vit encore des revues où l'Orénoquois Itapoucau reconnut Jean Mocquet auquel il avait servi de guide lors de son exploration de l'Oyapock en 1603. Les cabinets de curiosités maintenaient l'intérêt. Thevet dirigea le premier des cabinets royaux et son successeur fut ce même Mocquet. L'armateur Ango exigeait des collections de ses capitaines au long cours. La simplification des problèmes linguistiques procède de ces contacts directs avec les «Amériquains», même si les interprètes ne connaissaient pas très bien les subtilités du français ou les mots capables de traduire les faits religieux indiens. Il faut une fois

de plus signaler que les récits et les mythes relevés à cette époque risquent d'être entachés d'à-peu-près ou de fautes grossières.

La misère régnant en Europe aux XVIIe et XVIIIe siècles, née des guerres perpétuelles et des famines, poussa nombre de jeunes gens vers les Amériques. On découvre même des émigrations de Suisse vers le Nouveau Monde. Au XVIIe siècle, quatre aventuriers au service espagnol, Lang, Bachmann, Gossauer et Schmidt, se réfugient chez les Indiens du Panamá qui les nomment caciques. Il en va de même avec un nommé Bolomey, de Lutry, au nom typiquement vaudois, rencontré par le lieutenant de Goumoëns, du régiment neuchâtelois de Meuron, incorporé dans l'armée britannique du Canada commandée par Sir Georges Prévost, de Genève. Ce Bolomey était un sachem canadien. Ces détails pittoresques montrent le besoin de la vie naturelle chez les jeunes Européens d'alors, sans que pour autant en profitât la science des mots indiens.

Nombre de jeunes Français émigrèrent au Canada et y finirent leurs jours en tant que *squaw-men*, c'est-à-dire époux d'Indiennes. Ils suivirent la condition de l'épouse, contrairement aux principes de nos codes qui veulent que l'épouse suive la condition de l'époux. Ils furent naturalisés par mariage. Ici, plus de voyageurs curieux de connaître les étrangetés de la vie américaine et de noter les révélations de la Nature. L'âge d'or de la conquête intellectuelle de l'Amérique était mort. Peu de mots indiens entrèrent dans notre langue à cette époque.

Si le concubinat franco-tupi fut profitable aux exploitants du bois brésil et servit à la lexicologie, l'union libre franco-canadienne eut moins de résultats. Les Bois-Brûlés, fils des unions provisoires de marchands, soldats et aventuriers au Canada, ne cherchaient point à enseigner leurs connaissances aux administrateurs et aux missionnaires qui durent créer des séminaires spécialisés. L'entrée de mots franco-canadiens fut modeste. Ils eurent un succès de curiosité, mais sans lendemain. La politique libérale des Portugais poussait aux mariages interraciaux, ce qui enrichit leur langue et fut à l'origine de la *lingua geral*, où abondent les américanismes, parlée au Brésil.

L'acquisition de mots indiens fut un travail remarquable de la part des écrivains. Leur entrée en français subit des fluctuations suivant des questions de mode, de caprices de grandes dames, d'actes de raison de savants, d'infiltrations dans la langue populaire par des marins, des soldats ou des aventuriers de retour au pays. L'administration compliqua encore ces problèmes interraciaux qui auraient pu faciliter la connaissance des langues vernaculaires. En 1724, Louis XIV interdit ces mariages dans les dépendances françaises, après avoir abrogé l'art. 9 du *Code noir* qui n'autorisait les relations avec les négresses que sous l'angle du mariage placé sous le signe du baptême. Les contestataires n'avaient que faire avec les officiels. Le français y perdit alors que le canadien enrichit ses expressions mais sans devenir un moyen de communication international. Il n'y eut pas d'aventure comme celle de Balboa, accomplissant la traversée de Panamá, après avoir épousé la fille d'un chef indien, ou celle de Cortès et de Doña Marina qui souleva pour lui les Indiens colonisés par les Aztèques, ou encore celle de Juan de Betanzos qui, épousant la sœur d'Atahuallpa, connut à fond le quechua. Les civilisations indiennes furent étudiées par des prêtres, des soldats cultivés, des administrateurs intelligents et non selon un schéma démocratique falsifiant l'histoire, par de pauvres gens fuyant l'intolérance de l'Etat et de l'Eglise. Au Brésil, on créa une langue populaire, mais non sous l'impact de sentiments populaires. Les Français et les Indiens se connurent directement, en Amérique et dans la métropole, sans que pour cela des rapports directs aient eu autant de résultats linguistiques qu'on aurait pu le supposer.

5. NOTATION DES MOTS INDIENS

On ne peut examiner les mots américains entrés dans la langue française sans connaître, même en lignes simplifiées, les difficultés éprouvées par les voyageurs des XVIe et XVIIe siècles lors de la notation des mots indiens. Truchements souvent incultes, absence de base linguistique sérieuse, préjugés théologiques et ethnocentriques, candeur parfois, ignorance souvent, comparaison sans raison, tous ces vices n'empêcheront pas les observateurs européens de décrire quelquefois avec une étonnante précision les faits nouveaux et de relever de nombreux termes dont une partie est entrée dans notre langue.

Que ce soit pour des motifs religieux (évangélisation et confession) ou des raisons administratives (création d'une classe de jeunes Indiens du type «évolué» issus des clans corvéables pour abaisser l'importance des classes aristocratiques, selon le principe de F. de Toledo, vice-roi du Pérou de 1569 à 1581), tout concourt à la publication de dictionnaires, de grammaires, de livres de piété, de recueils de sermons, surtout dans l'ancien «*Rreyno de Piru*», puis au Mexique et au Paraguay. Certains chapitres apparemment aberrants de cette étude servent à recréer le climat intellectuel et affectif dans lequel évoluèrent tant d'hommes de bonne volonté qui durent improviser et créer l'américanisme sur le terrain. Les américanistes d'aujourd'hui leur doivent tout.

Le 12 octobre 1492, le jour même de son débarquement à Guahahani, la future Hispaniola, Colomb inscrit sur son livre de bord son admiration pour la beauté physique de ses habitants et les nomme «Indios», fausse acception d'un terme exact pour les ressortissants de l'Hindoustan.

Dans sa lettre du 25 décembre 1492 aux Rois d'Espagne, il décrit leur langue comme «la habla mas dulce del mundo» (la langue la plus douce du monde). C'est la première mention de l'arawak. Il récolta plusieurs mots indigènes: *canoa*, le canot (26 octobre 1492), deux mois plus tard c'est le *cazabi*, la cassave-manioc arawak et le *nytaino*, le roi. Le 13 janvier 1493, il inscrit le *guanin*, arawak, alliage d'or, d'argent et de cuivre qui correspond à notre *tombac* ou *tumbagha* d'origine malaise, deux jours avant de s'intéresser à l'*aji*, notre poivre de Cayenne. Dans ses carnets de route des deux premiers voyages, Colomb indiquera sept formes d'expressions désignant les Indiens: *canibales*, *caribales*, *caniba*, *cariba*, *caribe*, *cariby*, *carib*. La forme *canibales* apparaît la première fois le 23 novembre 1492. De là la confusion entre *caraïbe* et *cannibale*, faite par plusieurs auteurs du début de la Conquête.

L'important *maïs* qu'il nota lors de son troisième voyage, en 1500, avait été relevé sous *mayzium* par Pierre Martyr en 1493.

Nous avons ainsi les premiers échos linguistiques de la découverte intellectuelle de l'Amérique. Cause première des voyages, l'or apparaît avec *caona* chez les Tainos arawak de Haïti en 1493, après le *guanin*, alliage mentionné ci-dessus. Chaque voyageur ajoutera sa participation aux glossaires indiens, avec plus ou moins de bonheur car la science linguistique était à élaborer et les provincialismes indiens modifiaient l'audition du même mot. L'exemple *caraïbe-cannibale* est classique. On trouve le même cas, mais étendu géographiquement, avec l'Hydrochoerus capybara Ersl. que les Français connurent sous la forme *cabiai* en Guyane et qui est entré sous cette forme dans notre langue, alors que les Tupinamba disaient *capybara* et les Guarani *carpincho*. Ces deux termes sont encore en vigueur dans ces deux provinces linguistiques.

Quelques exemples démontrent le dur travail de notation de mots indiens. Le *raccoon*, ou raton-laveur, Proctyon lotor (Linné) Storr, a été enregistré sous *araoughoun* (1607), *rarewcun* (1608), *arocouna* (1610), *rakowns* (1612), *ragun* puis *rackoons* (1649), *racoun* (1692), *rattoon* (1675), *raccounent* (1684), *rackoons* (1702), *raccoon* (1709), *rakkuhn* (1791), *coon* (1846). Sur quels critères a-t-on conservé le *raccoon* de 1709 aux dépens d'autres notations de ce mot algonkin de Virginie?

Il en va de même avec le populaire *tomahawk*, de l'algonkin oriental, noté sous *tamahaukes*, *tomahacks*, *tomahakm*, *tomhock*, *tomhikan*, *tomhog*, *tamahegon*, *to-a-hea-gan*, *tomohack* [7].

Les méthodes de notation dépendent de la langue de l'observateur, avec le poids de son niveau intellectuel et de sa faculté auditive. Le son français «CH» devient «SCH» en allemand, «SH» en anglais et «TCH» en espagnol. L'allemand et l'anglais usent de «K» alors que le français écrit «QU» ou «K». Notre «OU» est «U» en allemand et «OO» en anglais. Le «I» français devient «EE» en anglais. De plus, «U» et «V» sont confondus en français alors que «B» et «V» le sont en espagnol, tout comme «P» et «B».

Le manioc amer se dit *yuca* en arawak. L'Allemand Herr l'écrit *yucha* en 1534. Philippe de Hütten, Allemand également, écrit *yuka* en 1535. Pierre Martyr, Italien, l'orthographie *jucca* en 1493 comme Vespucci (1505). Hans Staden, prisonnier des Tupinamba, a entendu *backe* pour *paca*, *bittin* pour *petun*, *dattu* pour *tatou* et *accutia* pour *agouti*. Ses connaissances de sa propre langue lui font écrire *schlaue* pour *sklave*, l'esclave. On ne peut sourire des approximations de ce modeste matelot-arquebusier allemand au service du Portugal, car ses souvenirs constituent la première monographie consacrée à une population indienne, avec de savoureux dessins très précis. On a le *tipi* français et le *teepee* anglais, ce qui est normal. On a aussi *Mejico* et *Mexico*, tout comme *Jauja* et *Xauxa* (localité péruvienne).

Le *toboggan*, algonkin sous sa forme *udabagan*, devient *tobakun* chez les Micmac. L'Anglais Ruxton entend *trabogan* en 1848 et Oliphant *traboggin*. En 1685 Ferland inscrivait *tabaganes*.

La *batata* haïtienne est correctement notée par P. Martyr en 1516, *battates* en 1524 par son compatriote Pigafetta, *patate* par Champlain en 1599, et par tous les autres auteurs français. L'Anglais Hawkins dit *potato* (1564), l'Allemand Van Berkel *peddades* (1695) et son compatriote Ulrich Schmiedel, *padades* (1564).

En tupi-guarani, grand se dit *guazu*. Pour les Français ce fut *ouassou* et pour les Portugais *ouassu*. Les langues européennes sont responsables des variantes observées dans la notation des mots indiens. Un exemple très probant de l'incidence des prononciations européennes apparaît avec *huracan*, arawak et tupi. En 1510, Pierre Martyr, excellent témoin, écrit «*furacanes* isti appelant» et ailleurs «quam ipsi vocarunt *furcanum*». Le portugais *furação* confirme cette audition. En 1565, l'Espagnol Menendez de Avila écrit *furacan* ou *huracan*. Tous les autres écrivains suivent les Espagnols avec *huracan* malgré l'orthographe de Benzoni (1541) «*furacanes* vocant insulae rabidos ventorum». Il faut tenir compte de la difficulté éprouvée par les Espagnols à prononcer le F au début d'un mot: haba pour faba, hablar au lieu de fabular, hierro pour fierro, higo pour figo, Hernan pour Fernan, etc. Aujourd'hui, le monde entier dit *ouragan* ou *hurricane* à cause d'un défaut de prononciation espagnol.

La précision de la rédaction des noms propres est chose récente et il suffit de consulter les documents d'archives et les pièces officielles pour se rendre compte qu'à une époque encore récente le laisser-aller était chose courante. On connaît le nom d'Atahuallpa, fils morganatique de Huayna Capac, le dernier grand Inca, décédé en 1527, père aussi de Huascar, son successeur légitime, car lui était fils du Soleil. On a écrit *atabalipa*, *topaattagualpa* (*topa* étant le roi), *tupacata hualpa*, *ataogalpa*, *atagulapa*, *antahualpa*, *atagalipa* et *atabalica*, aussi bien chez les chroniqueurs espagnols que chez les Indiens évolués.

[7] Il faut admirer le soin qu'eurent les voyageurs à noter le plus exactement possible les sons indiens alors que des lexicographes arrangèrent souvent leurs rapports selon des critères étonnants. Combien de transcriptions artificielles sont-elles entrées dans nos langues par le biais de ressemblances phonétiques, malfaisantes et puériles.
Un excellent exemple apparaît avec l'orthographe française du *machete* espagnol (dire *matchété*), soit le sabre d'abattis entré en français en 1860 (Robert). On peut supposer que le responsable de la traduction du *machete* masculin en *machette* féminin n'avait jamais vu cet outil-arme indispensable à tout forestier sud-américain ou à tout paysan des zones de canne à sucre. La connaissance abstraite mais non auditive lui a fait lire *machaite*. Pour ne pas s'éloigner trop d'une logique ici laborieuse, on a transformé la *machaite* en *machette* par convergence intellectuelle avec hachette, autre outil tranchant lié au bois. L'usager du *machete* frappe de haut en bas selon un angle de 30° alors qu'il utiliserait la hachette verticalement. C'est un nouveau cas d'orthographe fantaisiste analogue à ceux du *manati* devenu lamantin, du *güendat* modifié en wyandotte et du *moquem* transformé en boucan (viande séchée). Le *machete* espagnol provient de la *machaera* latine, petit sabre dont Félix Gaffiot donne une image dans son Dictionnaire latin-français. On reconnaît la racine latine de *machairodus*, qui définit le tigre préchélléen aux dents en forme de sabre. Si un spécialiste de la langue française a pu commettre une telle erreur en modifiant un mot espagnol très américanisé, que peut-il en être de mots indiens sans défense?

Vice-roi du Pérou (1569-1581), Francisco de Toledo désigne avec désinvolture Francis Drake sous le nom de «Capitan Francisco» dans sa lettre à Philippe II du 11 octobre 1579 après son raid sur le Callao (*46*, p. 147).

Sommes-nous assurés que, placés devant des difficultés telles que celles éprouvées par les voyageurs du XVI[e] siècle, beaucoup d'ethnographes actuels seraient capables d'assimiler autant de connaissances et d'enregistrer tant de mots, non avec des définitions, mais avec des descriptions plus utiles?

Incorporantes et synthétiques, les langues indiennes ne sont pas d'un abord facile. Aucune méthode raisonnée ne peut enseigner de nos jours la formation des mots. La prononciation est fréquemment locale et les accents, dans le même lieu, compliquent l'assimilation des mots entendus. Moïse Jacques Bertoni, naturaliste tessinois (Suisse) qui a vécu de 1887 à 1929 dans le Haut-Paraná paraguayen et qui est un notable guaranologue, présente des exemples excellents de ces difficultés (*3*-a, pp. 451-453). En voici quelques-uns:

jour	*a*	*â*	ombre
maïs	*avati*	*avatî* ...	poils blancs
tête	*akâ* ..	*aka*	dispute
mille-pattes .	*amabua*	*amambua*	bruyant
parent	*anâ*	*änâ*	grossier, épais
orange amère	*apepu*	*apepû* ..	son creux
rond	*apua*	*apûa* ...	je me lève
aller	*ata*	*âtâ*	à moitié

Ce grand connaisseur des dialectes guarani ajoute modestement (p. 453) «en tout ceci j'ai tenté de suivre le plus naturellement les prononciations originales». On trouve aussi de tels exercices chez Ortiz Mayans *(40)*:

il dit	*jhe-i*	*jhe-î*	fuseau, quenouille *jhe-î-i* se gratter
joyeux	*ovi-ava*	*ovi-â-inva*	mélancolique
impure	*i-kî-ava*	*i-kî-a-inva*	immaculée

Il faut examiner la situation d'une langue dite impériale, comme le quechua qui devait remplacer administrativement toutes les langues de l'empire inca et, plus tard, après la conquête, devait servir de langue générale pour l'évangélisation. On constate aujourd'hui que 443 ans après la chute du bref empire de Cuzco, on parle le quechua sous plusieurs formes dans le Pérou et quelques anciennes dépendances de Cuzco. Un fascicule édité par la *British and Foreign Bible Society*, intitulé «The Gospel in many tongues», Londres, 1963, articule le chiffre de 872 traductions des Evangiles en langues et dialectes en indiquant le même verset (Jean III/16). Les cinq traductions en quechua apportent des renseignements intéressants:

A Ancash	Tselayapa munduta Dios kuyarkan...
A Ayacucho	Imarayku Diosque chayjinatapunin...
A Huanucu	Jina caynupam cuyargan Diosninchic...
En Bolivie quéchuaphone, à côté de l'aymara:	Dios chay jinata puni...
En Equateur	Diosaricasnami cay pachata...

On retrouve de place en place quelques syllabes identiques, mais le quechua administratif et ecclésiastique est resté fragmenté. Les Chiriguanos du Chaco passent pour être des Guarani émigrés depuis fort longtemps. Le même verset se dit: «tumpa cha ihuyeae iwi reta ramo» tandis que le guarani classique du Paraguay dit: «cime Tupa ñanderaya voi ajalu».

Il serait facile de présenter d'autres exemples en langues indiennes dispersées comme l'arawak, le tupi, le caraïbe, pour mieux faire comprendre l'effort des premiers voyageurs et leur empirisme enthousiaste, basé très souvent sur la sympathie. Cette face de la conquête intellectuelle des Amériques mérite l'admiration.

Qui n'a entendu parler de l'Inca? Friederici (*17*, p. 312) dit que c'est le nom du monarque péruvien, de la famille impériale, de la caste du gouvernement. Garcilaso de la Vega (*10*, pp. 11/2) nous apprend que par décision de Manco Capac se sentant mourir, le nom d'*Inca* fut accordé à ses premiers sujets avec droit de transmission héréditaire, sans que leurs femmes et leurs descendantes pussent bénéficier du titre de *palla*, réservé aux seules femmes de sang royal. Ces «Incas par privilège» sont ceux que l'on voit couramment au Pérou alors que la tyrannie et la cruauté d'Atahuallpa ont décimé et appauvri les Incas de sang royal. Ce nom apparaît pour la première fois avec Diego Fernandez (1571). Poma de Ayala *(1)*, Indien indianisant (1614), donne d'autres sens à *inca* qu'il écrit toujours *ynga* selon son orthographe très personnelle (*1*, p. 118): *Ynga no quiere decir Rey sino que ynga ay gente uaja como chilque ynga, ollero, acis ynga, falzo testigo, embustero, quilliscachi auqueco ynga lleua chismes y mentiras*» (Inca ne veut pas dire roi, car Inca apparaît chez des gens de basse condition, comme un potier, un faux témoin, un escroc, un cancanier). «*Capac apo ynga es perfecto rey*» (*capac apo inca* est le terme exact pour roi). Il faut tenir compte de cet Indien légitimiste (huascarien) quelque peu snob en ce qui concerne les titres, se prétendant petit-fils de Topa Inca par sa mère.

La règle idéale consiste à chercher et à trouver dans sa langue le nom exact de la chose à nommer. Si une traduction est possible, il faut prendre note du mot indien et retenir le mot français. Il ne faut jamais se laisser aller à la facilité. Si aucun mot français ne se présente, il faut conserver le mot indien jusqu'à plus ample informé. Un exemple: la forêt du Haut-Paraná connaît une plante très utile, dont les palmes servent de nourriture aux bêtes de selle et de bât et de couverture pour les abris temporaires: le *pindo* tupi-guarani. Comment le traduire en français? Il est exclu de dire «palme» car il y en a trop d'espèces. On ne peut user de *Cocos australis Mart.* ou d'*Attalea compta Mart.* Il en va de même avec le *sipo* ou *isipo* tupi-guarani, liane des plus utiles dont les multiples usages vont de la ficelle à l'ichtyonarcotique. Aucun mot français ne peut traduire ce vocable; peut-on parler de *Paullinia pinnata* ou de *Philodendron imé Schott* dans une conversation légère? Une vigilance constante doit freiner l'inscription de mots confidentiels du genre *sipo-isipo* ou *pindo*. Les occasions de mentionner ces deux végétaux sont si rares qu'il vaut mieux les utiliser à l'indienne, avec une brève glose, description ou définition, que les insérer dans notre langue française. Cette restriction touche de nombreux termes indiens d'usage localisé comme ces deux exemples, malgré leur utilité pour le Haut-Paranéen.

Il arrive à l'arpenteur traçant dans la forêt du Paraná ses laies, ces *picadas* (en espagnol) servant d'axes de futurs chemins et de divisions cadastrales, d'être soudain libéré de l'oppression de la sylve. De temps en temps sa densité s'atténue; une fraîche vision apparaît dans quelque endroit humide, où chante *l'uzururu* d'un ruisseau (onomatopée guarani pour dire le ruissellement de l'eau sur les galets). Plus belle que la palme cirée et rigide, la fougère arborescente ou *amambay* (amamba-hi) allège la sévérité du lieu. La lutte des plantes pour la survie paraît s'arrêter devant cet arbre irréel qui semble avoir grandi trop vite ou qui a l'air de sortir d'un dessin animé façon «Douanier Rousseau». Ce timide sourire indien, entre chair et peau, est une révélation. Le français ne peut inscrire ce charmant *amambay*. Le nom scientifique est déplacé. Seule reste la lourde et pédante *fougère arborescente* fort dispersée dans le monde et bien connue par l'iconographie exotique.

Il en va de même du *tatou*. Le français utilise normalement ce terme intraduisible. Les Espagnols l'ont affublé du nom *d'armadillo* qui peut le faire confondre avec d'autres animaux cuirassés, comme le *glyptodon* tertiaire pampéen, le *pangolin* africain ou même le *cloporte*. Sur place l'étranger, selon les régions, peut employer les dénominations locales: *mulita, carreta, peludo, quirquincho* ou *cachicamo*, mais en français le terme *tatou* est seul utilisé.

Il faut suivre l'exemple de W. H. Hudson, savant anglo-argentin, «Naturaliste à La Plata» *(27)* ou «Flâneur en Patagonie» *(26)* – selon le titre de ses deux ouvrages de haute vulgarisation scientifique devenus classiques en Argentine. Lorsqu'il décrit la flore et la faune de l'Argentine centrale qu'il étudia autour de 1870, il mentionne le *chañar*, petit arbre pampéen tourmenté. En donnant ce nom local, il en précise le terme scientifique *(Gurliaca decorticans)* et n'emploie plus, ensuite, que le nom indien. Il parle du *tucotuco (Ctenomys magellanica)*, petit rongeur souterrain. Il procède de même et seul *tucotuco* subsiste dans son texte. Parlant des polyboridés, il cite deux de ces oiseaux répugnants, les charognards de la Pampa, le *carancho* et le *chimango* avec une seule fois leur nom scientifique. Par contre, lorsqu'il peut parler de vanneaux, de courlis, de râles, Hudson s'empresse d'utiliser ces noms généraux, faciles à traduire dans les langues habituelles.

L'immigrant européen est parfois excusable de ne pas toujours pouvoir découvrir dans sa langue l'équivalent du mot indien entendu. Dans un autre chapitre concernant l'ignorance de trop d'Européens dans le domaine de leur langue nationale, il sera facile de donner quelques preuves de la paresse d'esprit des immigrants.

On sait que *bambou* est un mot malais importé des Indes orientales par les Portugais (1563). Le mot guarani est *tacua* ou *guadua*. Le radical *tacua* apparaît dans le nom des variétés de bambous comme *tacuarembo, tacuapi, tacuapembi*. Vivant dans la nature paraguayenne, il ne me serait jamais venu à l'idée de parler de bambou alors que le terme local était *tacuara*, le seul compréhensible pour mes péons. Mais, revenu du Paraguay, je ne parle jamais de *tacuara*, mais bien de bambou. Ce serait du faux exotisme que de remplacer un mot malais entré dans la langue française depuis 1657 par un mot nouveau sans résonance pour notre mémoire collective. Il arrive que des francophones, de retour au vieux pays, persistent à parler de *tacoires*, ce qui est ridicule et faussement pittoresque.

Le relevé des mots indiens et, partant, leur introduction dans la langue française, est fonction des conditions politiques d'une époque aussi bien que de la personnalité des observateurs, de leur bonne foi et de la qualité de leurs informateurs indigènes [8].

Le Traité de Tordesillas (1494) excluait tout ce qui n'était pas espagnol ou portugais des Terres du Nouveau Monde. Les Français qui se rendirent au Brésil le firent avec des autorisations et non par droit du prince. Ils ne purent étudier les hauts-plateaux péruviens et mexicains. Les termes originaires de ces terres minières furent «prêtés» par les Espagnols. Il fallut une interprétation très astucieuse du Traité de Tordesillas par le pape Clément VII pour atténuer les conditions draconiennes émises par Alexandre VI qui privilégiaient totalement Espagnols et Portugais. Les terres qui avaient été découvertes par les Ibériques leur restaient, alors que les terres inconnues étaient ouvertes à tous. Ce triomphe diplomatique de François Ier engagea la France dans la Louisiane *lato sensu* et le Canada.

La collecte de mots hurons, algonkins, iroquois par les Français permit l'entrée de ces vocables dans notre langue.

L'accoutumance aux langues indigènes permet d'évoluer sans peine dans un monde linguistique étonnant. Aimé Bonpland, médecin et botaniste, compagnon de Humboldt dans ses expéditions en Amérique équinoxiale, à la fin du XVIIIe siècle, revint en Amérique du Sud et procéda à des essais agronomiques des plus intéressants. Dans sa lettre du 8 août 1832 envoyée de Buenos Aires à Delille, professeur de botanique à Paris, Bonpland donne la liste de ses cultures au Paraguay après son enlèvement sur l'ordre du dictateur Francia (1821). Il mentionne le coton, la canne à sucre, le maté, le goyavier, la vigne et l'oranger. Il parle aussi de

[8] Le XVIe siècle fut en partie le siècle espagnol. La présence politique de l'Amérique apparaît en Europe avec la puissance de feu des armées impériales et espagnoles. Les premiers envois d'argent mexicain par Cortès, dès 1519, et les bénéfices des mines d'Allemagne, payèrent les milliers d'arquebuses des Pescaire et Colonna dans le Milanais (4000 rien qu'à La Bicoque en 1522, sans compter l'artillerie de Pavie (1525). L'Amérique s'annonçait à l'Europe par l'agressivité des Tercios, ce que l'on oublie trop souvent. La puissance militaire et la puissance financière s'associèrent. On comprend l'hispanomanie qui sévit alors dans la bonne société française. Brantôme lui-même écrit nosocome et manicome sur le modèle des *nosocomio* et *manicomio* espagnols, soit hôpital et asile d'aliénés. Cité par Chinard (7, p. 7), Claude d'Abbeville écrit en 1614 «...monnes et guenons de diverses sortes sautant d'arbres en arbres...». Ici, il francise l'espagnol *mono*, le singe, pourtant entré dans notre langue en 1170. Il ne peut s'agir ici du cercopithèque camerounais nommé aujourd'hui *mone*. L'excellent capucin se laisse prendre, lui aussi, au jeu hispanophile. *Monne* sera remplacé par singe, descendant du *simius* latin.

Ces emprunts furent passagers; ils ont disparu de notre langue. Des mots indiens notés par les Espagnols et les Portugais entrèrent dans le français alors que ces mêmes américanismes relevés par des voyageurs français n'avaient pas eu les honneurs de la naturalisation.

arachis hypogea, de *iatrophinia*, de *convolvulus batatas*. Autrement dit, il utilise aussi bien les noms courants du français que le nom scientifique de plantes non accréditées dans nos pays. Dans sa lettre à Mirbel, membre de l'Institut, à Paris, envoyée de Corrientes le 18 septembre 1834, il énumère, à côté de *Spina coronae*, le *phaseolus*, le *nelumbium*, l'espagnol *algarobilla* et les guarani *mandiyuna*, succédané du coton, le palmier *yatai*, le *curuguay*, courge grimpante. Ailleurs, dans une lettre envoyée de Buenos Aires le 5 janvier 1837 au directeur du Musée royal d'Histoire naturelle à Paris, à côté de termes scientifiques comme *cassupa vitifolius*, il cite le *curupay* sans indiquer le nom scientifique. Les importateurs actuels de bois paraguayens à Buenos Aires sont donc bien excusables de commander du *timbo* ou du *curupay* à leurs fournisseurs, sans préciser *enterlonium timbouva* ou *piptadenia cebil*. Dans sa lettre du 5 avril 1838 à Mirbel, il parle sans traduction de *curupay*, *curundey*, *nandubay*, *yatay*, *ibope*. Ces termes utilisés sans complexe par Bonpland très acclimaté à ses terres paranéennes, ne sont pas entrés dans la langue française *(20)*. Ils vivent dans le monde feutré des herbiers. Ils n'ont pas à s'immiscer dans la langue courante, car ils ne répondent à rien de vital pour les francophones.

6. DIFFICULTÉS DE TRADUCTION POUR L'IMMIGRANT

Placé devant des réalités inconnues, l'immigrant européen en Amérique, qu'il soit rural ou urbain, ne saura pas toujours traduire des termes locaux, indiens, espagnols ou portugais. Au cours d'une carrière de sept ans passés dans la forêt du Haut-Paraná paraguayen à titre de géomètre-lotisseur d'une colonie, je devais tracer ce que je ne savais nommer autrement que *picada*, à l'espagnole, alors que tardivement j'appris que le français *laie* était le terme exact pour ces tunnels rectilignes ouverts à la hache et au sabre, à raison de mille mètres par jour par des équipes de vingt hommes. Le mot laie est peu utilisé en français.

Peu de personnes dans nos villes connaissent l'*oestre*, un diptère pestridé cuticole, autrement dit une dermatobie qui s'attaque aux animaux (Sarcophylla penetrans L. ou Pulex penetrans L.). Sur place l'immigrant usera naturellement de la *ura* guarani, car il pense que cette dermatobie est typique de l'Amérique. Il dira peut-être *chique* à la caraïbe (Labat, 1722; Rochefort, 1658) qui correspond à la *nigua* espagnole et au *pique* quechua (Cobo, 1653).

Le mode de vie antérieur à l'immigration empêche parfois la traduction de choses communes. J'ai eu l'occasion, dès mon arrivée au Paraguay (1925), de goûter ce que l'on me présentait comme une délicatesse sucrée: c'étaient de gros blocs bruns enveloppés dans des feuilles de maïs. Il m'était impossible de trouver la traduction de cette *rapadura*, car les dictionnaires me donnaient «raser». Il s'agissait pourtant de la vulgaire cassonade qui, périmée à Genève, n'éveillait aucun souvenir chez moi.

L'immigrant rural reçoit des chocs inconnus de l'immigrant urbain qui s'adapte assez vite. Le rural doit utiliser des mots indiens jusqu'à plus ample informé. Comment traduire *caraguata*, une broméliacée (Caraguata lingulata Lindl. et C. bracteatus Schult.), cousine honteuse de l'ananas, qui couvre trop de terre au Chaco? Abbeville (1614) nota le premier cette plante envahissante. Lorsque le voyageur, même dans le Chaco argentin, moins dur que le Chaco paraguayen, a vidé son outre d'eau, il lui faut parfois avoir recours à cette plante volumineuse et bien défendue. Il doit couper au couteau les pointes acérées garnissant le sommet des bractées, puis déterrer la racine bulbeuse, y faire deux trous pour permettre à l'eau de s'écouler lentement. Cette eau, aux fortes senteurs nées de débris d'insectes et de putréfaction végétale, a des propriétés gênantes pour le topographe itinérant, engoncé dans son ceinturon, sa ceinture d'armes, la courroie de suspension de la sabretache et celle de la boussole, qui n'a pas toujours un caroubier, un palmier ou un quebracho au tronc grêle pour y attacher provisoirement sa monture. Vaut-il la peine de conserver ce *caraguata* même sous la forme de *karata* donnée par Guiraud, qui serait entré en français en 1614, et qu'Humboldt (1800) définit comme «une plante sociale»? Il n'apparaît que dans la nomenclature scientifique.

Placé face aux langues indiennes encore parlées de nos jours, l'Européen doit savoir que la valeur des mots varie selon le sexe, le lieu d'émission et l'interprétation de l'informateur. Un exemple personnel montrera le danger de se fier à l'explication donnée par des fils du pays peu préparés au rôle de traducteurs.

Mal renseigné par des Paraguayens modestes mais pleins de bonne volonté pour apprendre le guarani courant à leur jeune patron, j'ai longtemps cru que *mburuvicha* signifiait «homme au gros ventre», soit un politicien jouissant des bénéfices du pouvoir. On connaît l'expression espagnole «gordos y flacos», les gras et les maigres, correspondant à l'anglais «in» et «out», soit ceux qui sont en dedans et ceux qui sont en dehors, sous-entendu du gouvernement. J'ignorais, mes informateurs aussi, qu'initialement *mburuvicha* signifiait «le maître des doctrines de la religion guarani» selon un texte de Cadogan qui connaît bien la vie spirituelle de ses amis Mbi-ha (*5*, p. 11). Montoya le laïcisa subtilement en prince ou seigneur *(39)*. Ortiz Mayans, qui doit tenir compte du guarani parlé et non du guarani historique, traduit par chef, autorité, président *(40)*. Il donne l'exemple de *mburuvicha yero* (*yero* signifiant cruel), on a alors le tyran. Le *mburuvicha-jha-eño*, avec *jha-eño*, seul, est le dictateur, celui qui gouverne seul, selon l'élégante méthode guarani, si elliptique dans sa précision.

Perdu dans ma sylve alto-paranéenne et privé de dictionnaire guarani, il m'était facile d'assimiler cet homme obèse de par ses fonctions gouvernementales à notre «grosse nuque», à notre «homme de poids» ou au «heavy guy» américain, le terme «grossium» cher à l'argot français actuel n'ayant pas encore fait son apparition. Très braves gens, mi-agriculteurs, mi-forestiers, qui avaient appris l'espagnol davantage au régiment qu'à l'école, mes informateurs, en général chichement nourris, souvent saisonniers dans leur propre pays *(mensu)*, s'imaginaient que les gouvernants *saco-pucu* (longs vestons), donc les porteurs de redingote, banquetaient à longueur de journée. De tels *mburuvicha* ne pouvaient qu'être dodus.

Un informateur citadin, très instruit en guaranologie, m'apprit plus tard que ce vocable signifiait autorité, ce que fait Ortiz Mayans à la suite de Montoya qui désacralisa une ancienne fonction religieuse au bénéfice d'un mot usurpateur et laïque. Cette mutation de sens est plus subtile que la traduction de prêtre par sorcier, trop souvent perceptible dans les ouvrages de voyageurs essayant de comprendre quelque chose aux religions indiennes, chez les Guarani comme chez les Algonkins ou les Hurons.

Selon mon nouvel informateur, qui s'exprimait en français, il fallait prononcer ce mot avec le ton ironique que nous utilisons pour parler de «ces princes qui nous gouvernent» car c'était, selon lui, le sens exact à attacher à *mburuvicha*. Or, l'explication fournie par cet ami très cultivé était engagée politiquement. Cet oppositeur avait donné un coup de pouce au sens de «gouvernement» généralement adopté. Cet exemple, minutieusement décortiqué, démontre le danger couru par un étranger de bonne foi lorsque ses informateurs, également de bonne foi, mais peu instruits, extrapolent sans retenue. Le danger provient aussi lorsque l'informateur est un marginal de la société comme cet anti-gouvernemental.

Une autre difficulté apparaît lorsque l'immigrant est incapable de découvrir dans les idiotismes de sa propre langue populaire la traduction exacte de ceux de la langue populaire de son lieu de résidence. La langue populaire n'est pas l'argot. Abandonnons un instant les langues indiennes et penchons-nous sur trois mots kimbundu (angolais) abandonnés par les rares esclaves de la région de Buenos Aires. L'argentin courant a conservé ces termes-témoins américanisés par leur long séjour et leur emploi continu. Le *cachimbo* est la pipe selon les lexiques. Si l'on veut tenir compte du sens familier et sympathique de ce terme, il faut traduire par «bouffarde». A l'origine, le *batuqué* est un élément bruyant du culte du *vaudou*. Lorsqu'on dit «*qué batuqué*» il ne s'agit pas d'une plainte hargneuse basée sur un excédent de décibels ou les désordres du chahut. Il faut examiner cette expression avec la tolérance agacée rendue par notre populaire «quel ramdam», d'origine nord-africaine, qui n'inspire pas le recours à la force publique. Allant plus bas, car tout comme le vice, la langue populaire a ses degrés, nous rencontrons *kilombo*. Ce fut d'abord le refuge d'esclaves marrons. C'est devenu ce que noblement on nomme lupanar. Vendryes admirait ironiquement ceux qui parlent comme ils écrivent. *Kilombo* appartient à la strate la plus grossière du langage, celle du corps de garde, avec sa richesse de synonymes. La verdeur des expressions amène l'auto-censure et je retiendrai bordel, car ce mot a ses lettres de noblesse – si l'on peut dire – datant du XIIe siècle. Au XVIe siècle, ce mot ne devait pas être considéré comme grossier, car le pasteur Jean de Léry mentionne par deux fois et sans sourciller le nom d'un de ses compagnons de voyage nommé Jean de Bordel (*32*, tome II, pp. 150 et 179).

7. VALIDITÉ DE TERMES INDIENS INTRODUITS EN FRANCAIS

Lorsque Thevet, Léry, Abbeville, Evreux inscrivaient des mots indiens dans leurs relations de voyage, combien de lettrés ou de simples lecteurs des XVIe et XVIIe siècles ont-ils pu bénéficier de ce dépaysement linguistique, malgré les contacts directs entre Français et Américains?

Une partie de ces mots ont survécu et se sont fondus dans le vocabulaire français, en même temps que nombre de mots amérindiens transmis par les Espagnols et les Portugais. On ne peut les confondre avec des néologismes, car ils signifiaient des réalités inconnues sous nos latitudes. Pour cette raison, il est possible et même plausible d'introduire quelques américanismes dans notre langue de 1975, après examen du cas, reconnaissance et légitimation. Cette prudence est motivée par les tentatives d'escalade des barrières protégeant notre langue contre l'immigration sauvage causée par les moyens actuels de diffusion.

Guiraud nous fait savoir que des mots si communs à notre époque, comme *carat* ou *alcool*, en usage dans la langue ésotérique des alchimistes, n'entrèrent en français courant qu'au XVe siècle *(19)*. Certains termes qui sollicitent leur naturalisation répondent peut-être plus à des besoins réels que *alcool* et *carat* qu'il devait être difficile de placer dans une conversation de l'époque. On ne doit pas se laisser séduire par chaque terme ethnographique.

Il faut se méfier de mots que l'on prend pour indiens. Le français a un nom générique pour tout ornement inséré dans la bouche ou le nez: le *labret* dont l'origine est inconnue (peut-être *labrum* la lèvre). Il n'apparaît ni chez Dauzat, ni chez Robert. On le nomme *tembeta* en tupi et en guarani, comme l'apprit en 1878 le Brésilien L. Netto. On parle aussi de *barbote*, selon Azara (1809), alors qu'Ulrich Schmiedel parle de *parabol* en 1550. Le *tembe* noté par Montoya en 1639 est bien le *tembeta*. Le *barbote* est d'origine espagnole et provient de barbotar, grommeler. Le *botoque* est un autre de ces termes prétendus indiens. Il est d'origine brésilienne. Vicente do Salvador l'utilise la première fois en 1627. Le *metara* observé par Soares de Souza (1587) est également un *labret*. On ne peut introduire des mots indiens comme *tembeta* et *metara* ou des ibérismes comme *barbote* et *botoque*. L'extrême localisation des deux termes indiens n'autorise pas leur usage aux dépens du labret, mot générique.

Les spécialistes peuvent étudier le *wampum* algonkin, le *pitchi* australien, le *trombache* congolais, le *taotié* chinois. Ces mots très techniques, évocateurs pour eux seuls, s'insèrent normalement dans leurs entretiens ou leurs mémoires; ils ne concernent pas le grand public, sauf dans les conférences illustrées de projections lumineuses, car le texte définit leurs qualités et leur rôle.

Il ne faut pas toujours compter sur les décrets de l'Académie française pour légaliser des emprunts légitimes motivés par des situations de fait qui ne peuvent attendre des décisions de droit. En 1972 seulement les mots biochimie et ouvre-bouteille sont homologués en français alors que des enseignements biochimiques étaient créés depuis plusieurs années et que la vogue des boissons non-alcoolisées à base de fruits motivait l'usage de l'ouvre-bouteille aux dépens du tire-bouchon traditionnel. La présence américaine dans nos esprits et notre langue doit être autre chose qu'un néo-rousseauisme attristé.

On doit éviter l'accueil enthousiaste de mots sans doute poétiques ou évocateurs d'un voyage, mais trop limités géographiquement ou techniquement. On connaît la vie des Indiens du lac Titicaca par de nombreuses publications et des films documentaires. Leur civilisation du roseau est connue. Nous avons le mot «roseau», inutile alors de parler de *totora*, terme quechua et aymara pour le *Typha angustifolia L.* Les ethnographes garderont le *totora* pour eux. Nombreux sont les mots ethnographiques aussi valables que *totora*, mais qui doivent rester dans le vocabulaire des américanistes. Acosta a mentionné *totora* en 1580. Cette ancienneté n'est pas un prétexte pour l'introduire dans le langage courant.

Habitué à manier des termes indiens, l'américaniste aura involontairement tendance à vouloir les intégrer au langage courant, celui de la rue, celui de la majorité de la population dont le vocabulaire strictement français est souvent fort limité. Il ne doit pas détacher ces mots indiens de leur contexte ethnographique.

Quetzal, viracocha, wampum, wakanda, teocalli, ñusta, anahuac peuvent figurer dans un mémoire scientifique ou dans quelque ouvrage de haute vulgarisation s'adressant à des amateurs cultivés capables de se référer aux notes infrapaginales et surtout de se souvenir des définitions qu'ils y ont trouvées. Aujourd'hui, chacun se pique d'ethnologie, quand ce n'est de structuralisme. L'usage débridé de ces mots savants serait de la préciosité et présenterait même un caractère enjôleur et raccrocheur. Ces termes ne répondent à aucun problème compréhensible pour un francophone moyen. *Viracocha* est un dieu quechua assimilé ultérieurement aux Espagnols. *Quetzal* est l'oiseau cher aux Aztèques. *Wakanda* est la puissance mystérieuse et suprahumaine des Sioux. *Teocalli* est un temple nahuatl. *Nusta* était une princesse de sang chez les Incas. *Anahuac* est l'ancien nom du Mexique. Placer négligemment de tels mots dans une conversation est un tour de force.

Quelques conférenciers itinérants ressassant de ville en ville leurs commentaires de diapositives mentionnent le *metate* nahuatl-aztèque. C'est la meule dormante du moulin à farine de maïs. Ce terme relevé en 1628 par le Hollandais Gagea prit le sens de moulin entier alors que le *metlapil*, nahuatl aussi, est la meule active observée par Sahagun en 1532. Le français *moulin à maïs* doit primer, car il est faux de désigner cet appareil par un seul de ses éléments.

Il serait tentant d'inscrire le *wampum*, algonkin occidental, dans un glossaire indien. Tous ceux qui ont vu ces magnifiques travaux de perles et de coquillages des Indiens de l'Amérique du Nord accepteraient volontiers cette mention en français, vu le caractère social et religieux de ce qu'est aussi cette monnaie indienne qui correspond au *cauri* africain. En 1642, Lechford recueillit le premier *wampum*. Pourquoi alors ne pas reconnaître également les autres noms algonkins «provinciaux» comme le *matachiaz*, le *peag*, le *roanak*, le *zeewant*, ou encore la *chaquira* des Cuna panaméens, le *quitero* vénézuélien, le *quiripa* orénoquien ou même la *porcelaine* des colons français (1685) ? *Wampum* doit rester hors vocabulaire.

Certains touristes qui «ont fait» les Andes parlent négligemment du *soroche*, quechua, alors que le français a le mal de montagne. On peut, sur place, se plaindre du *chucho*, fièvre intermittente et malaria, mot quechua, avec dispersion en Argentine et au Paraguay. De retour au pays, ce mot est affecté.

Pour ne pas être pédant il faut dire «femme de l'Inca» et non *coya*; il faut dire palissandre ou bois de rose et non *jacaranda*, tupi-guarani. On doit dire téléphérique et non *oroya*, du type nacelle à va-et-vient, même en terre quechua. On a déjà parlé du *pindo* tupi-guarani. Le *quipou* péruvien est entré dans notre langue à juste titre car aucun terme français ne pourrait exprimer en deux syllabes cet ensemble de cordelettes à nœuds de couleur servant aux vieux Péruviens à tenir leurs comptes, archiver leurs statistiques, etc.

Avec le *kayak* et l'*iglou*, l'Eskimo entre dans la liste des inventeurs dont le génie a permis à l'homme de dominer l'oppression d'un environnement mortel. On ne peut citer l'*umiak* féminin, bateau de transport lors des transhumances saisonnières. Il serait tout aussi grotesque de dire *netjor* car nous avons phoque, de vieille origine latine avec des parrains tels que Pline et Ovide, ou *tuktu*, le caribou. Ce *caribou* micmac et abénaki est entré en français avec Lescarbot en 1607. On ne peut se soucier de *badairka*, le kayak des Aléoutiens, importé par les Russes d'après le *baidar* des Tchoutchkiss du Kamtchakta, nommé *baidali* ou *paithak* par les Eskimos eux-mêmes.

Trois mots d'origine américaine, le canot ou canoë (*canoa*, caraïbe et arawak), la pirogue (*piragua*, caraïbe) et le *kayak* (eskimo moyen et groenlandais), dénomment des embarcations légères qui ont acquis des lettres de créance sportives à un point tel qu'il existe une Fédération internationale de canoë, dont le siège est actuellement à Florence et qui possède localement des sous-sections de kayaks [9].

On ne doit pas parler de *tuna*, arawak, citée en 1526 par Oviedo y Valdes, puisque nous avons la figue de Barbarie. L'*alligator* provient de *lagarto* (lézard) en espagnol. Dans sa fameuse carte du Pérou, Felipe Guaman Poma de Ayala (*1*, pp. 993-994) écrit: «Rrio Marañon adonde ay lagartos» (le rio Marañon où il y a des alligators).

Le *caupi* qui paraît guarani à part entière n'est que la traduction auditive de *cow-pea* anglais, une légumineuse (Vigna inguiculata var. Catjang L.) alors que le brésilien populaire dit simplement: «feijão de vaca» qui traduit exactement le mot anglais. En français cette plante se dit «mongette» et en allemand «Nagelische Fasel».

Le *calumet* n'est autre chose que le chalumeau français. La *balsa*, originairement le radeau en espagnol, a donné son nom à un bois très léger. On

[9] Fin 1972, Michel Weber, un Genevois très sportif, cinéaste américaniste, créa un centre de formation de canoë et de kayak au Theusseret (Franches-Montagnes, Jura exbernois) près du Doubs, dans une région aux conditions hydrographiques les plus favorables pour ce genre de navigation.

l'utilise avec ce sens dès 1599 [10]. La *jangada* si typique des côtes atlantiques du Nord brésilien est la *sangara* de l'Hindoustan, mal orthographiée en 1551 par Lopez de Castanhadas.

Le *paramo*, plaine d'altitude andine entre 3500 et 4500 m., est d'origine basque tout comme *l'orignal*, toujours confondu avec «original», qui est l'élan américain, le *moose* algonkin.

On oppose les *Skraelings* aux Vikings, soit les Eskimos aux Scandinaves occupant l'Ouest du Groenland. *Skraeling* est un vieux mot nordique signifiant barbare ou peuple inférieur. En 1936, Norlund estima que l'eskimo *kakalek* désignait ce peuple en lui-même.

La *marijuana*, de triste réputation, pose un problème étymologique pas encore résolu par les lexicographes mexicains. Ce nom local pour le cannabis indicus pourrait avoir été importé par des nègres selon le Dictionnaire encyclopédique mexicain, vers les XVII-XVIII[e] siècles. Pour le Dictionnaire des Mexicanismes, de Santamaria, *marihuana* n'est pas un mot mexicain. Il mentionne la présence d'une île Hariguana dans les Bahamas.

Il faut utiliser le vieux mot *sarbacane*, de l'arabe *zabatana* et non les noms indiens correspondants. En 1522, Pigafetta mentionne l'usage, par les Indiens, de *zabatana* et la même année Correa parle de *zerouatana*. Les Maku de l'Amazonie, entre le Jaoura et le rio Negro, utilisent le *xoou* (Schulz, 1959). Les Yaguas de la région du Putumayo se servent du *rasé* ou *nu-rasé* (Fejos, 1943). Il est inutile de se souvenir de la *pucuna* quechua (Tschudi, 1846).

On ne peut toujours peser le pour et le contre sur une balance de pharmacien. Une représentation collective, fût-elle une image d'Epinal, a souvent plus de poids que le meilleur argument scientifique qui ne peut sacrifier à la réalité de l'irrationnel et du mythe. Les cas du *gaucho*, du *tango*, du *colibri*, du *poncho* et du *bison* exigent des explications détaillées.

Aucune étymologie valable n'existe dans le cas de *gaucho*. On y a vu le *cachu*, le camarade araucan, le *huaso*, l'isolé, l'orphelin quechua. Lehmann-Nitsche *(30)* découvre que les Gitans andalous nomment *gacho* tout étranger, spécialement les Andalous de basse classe. On trouve *gacho* avec le sens de voleur de grand chemin. Cette étymologie facile ne répond pas à ce que fut le gaucho avant de disparaître sous l'impact de la pompe éolienne, du fil de fer barbelé et du bétail de qualité importé, qui annihilèrent ses méthodes brutales d'élevage d'un bétail sauvage. Il est devenu une figure mythique immortalisée par une volumineuse littérature. Le «Facundo» de Domingo F. Sarmiento, qui fut président de la République Argentine de 1868 à 1874, date de 1845. Il décrit l'homme des Pampas de la période 1810-1845. En décembre 1872, José Hernandez présenta son «Martin Fierro», épopée en 4890 vers, devenue classique et inscrite dans les programmes scolaires. Le «Museo de los motivos populares José Hernandez» à Buenos Aires matérialise la vie du gaucho. Pendant des décennies, sous le chapiteau des Frères Podesta, à Buenos Aires, «Juan Moreira», pantomime équestre, attira des milliers de spectateurs émus par la persécution subie par ce pauvre gaucho de la part de politiciens trop puissants des années 1860.

Le gaucho de la frontière indienne fut un type social et politique, qui forma le gros des armées de la Libération, des guerres étrangères, des guerres civiles et de la conquête du Désert en 1880. On trouve des Gauchos en Uruguay, on en trouve dans l'Etat brésilien de Rio Grande do Sul. Pour un francophone comme pour un Argentin, dire «gaucho argentin» est un pléonasme, tant il incarne la Pampa. Malgré sa naissance non déclarée et non enregistrée, ce prétendu bâtard pour linguiste tâtillon a autant de droits qu'un mot issu légitimement dans une langue indienne. Il vit dans la mémoire collective. La densité de cet américanisme est telle que le refus de son inscription serait une grave erreur.

L'Amérique a exporté et exporte encore de nombreuses danses dont le succès passager ne peut dissimuler le caractère artificiellement exotique. Personne ne connaît les vraies danses telles le *taqui* quechua, accompagné de chants (Libro Becerro, 1551), ce *taqui* où Poma de Ayala voyait l'accompagnement naturel de la messe. On a encore *l'areito* arawak, autre danse avec chants (Oviedo y Valdes, 1526), *Chacarera, Gato, Pericon* argentins, *Batuque, Macumba, Samba, Xango* brésiliens, *Bolero, Rumba* cubains, *Scalp dance* des Apaches, *Navajo Fire Dance* des Navajo, danse du *Gavilan* (faucon) des Huastèques mexicains, *Habanera* de la Havane comme son nom le certifie, importée en Espagne en 1850, utilisée par Bizet dans Carmen, *Mambo* haïtien, danse rituelle du Vaudou, qui n'a rien à voir avec le mambo salonnisé d'il y a quelques années, *Mamma quilla* quechua, danse à la Lune, ou la *danse des Aigles* des Hopi, à l'intention des touristes, alors que les danses réelles sont des invocations à l'eau, indispensable dans ces régions arides et la *Maxixe* présentée en Europe quelques années avant 1914, mais sans durée. Toutes ces danses américaines n'ont pas la résonance du *Tango*, qu'il est superflu de nommer argentin, ce qui, comme dans le cas du gaucho, serait un pléonasme.

Or, *tango* est la dénomination argentine du *tukun* d'origine arabo-persane importé en Afrique, qui fut un rituel *xango* (ou *chango*) célébrant le Nouvel An, en vénération pour Xango, maître du Vaudou, en 12 épisodes dont quelques-uns sont restés nominalement dans les figures du tango dit argentin. L'une, le *sentado*, fut interdite pour son érotisme un peu trop poussé. Cette danse afro-ibérique passa en Amérique, fut interdite en Uruguay et en Argentine en 1807 pour sa lubricité, fut dansée clandestinement dans les bordels de Buenos Aires. Salonnisée vers 1900, elle fit le tour du monde au cours des «années folles». Sous la forme de la milonga, ancienne danse rurale, le tango devint *milonguero*, avec un aspect voyou pour ne pas dire gouape. Il devint aussi *arrabalero*, soit faubourien, avec un caractère populacier qui sentait la décadence. Dans un savoureux opuscule *(36)* Blas Matamoro décrit les à-côtés politiques de cette danse, la figure des protagonistes, issus des bas-fonds de la grande ville *porteña*

[10] Ce bois a conquis une grande renommée mondiale grâce à l'expédition du Kon-Tiki de Thor Heyerdahl tentant de retrouver des itinéraires maritimes péruviens dans le Pacifique Sud.

et note la résurrection de cette danse vers 1950. On ne peut oublier les célèbres *Cumparsita* et *Todo a media luz*, devenus des classiques du genre. *Caminito*, dont la maison de composition est maintenant un lieu de pèlerinage à La Boca, le port de Buenos Aires, est un délicat poème dont le texte est libéré de l'éternel «pobre corazon». La danse qui caractérise l'Argentine dans le souvenir collectif porte un nom arabo-persan, a été importée par des esclaves noirs, a un rythme hispano-africain et l'auteur des plus célèbres tangos est Carlos Gardel, un Toulousain arrivé enfant à Buenos Aires [11].

Tango est entré définitivement dans la mémoire des francophones. C'est un de ces américanismes indélébiles comme *colibri* peut-être d'origine archaïque, mais sans lieu de naissance assuré. En 1658, Bouton mentionne le premier ce mot suivi par Biet, en 1652. Ces Français seraient responsables de sa diffusion (*17*, pp. 199-200) alors que les auteurs classiques comme Léry, Abbeville, Evreux, Lescarbot l'ignorent, sans compter de nombreux auteurs espagnols très sérieux. En caraïbe actuel, *colibri* signifie «arc-en-ciel», nom mérité par ce minuscule oiseau, véritable hélicoptère avien, puisqu'il peut voler en faisant du surplace. Il évoque mieux que n'importe quel mot ces Tropiques qui ne sont ni gais ni tristes, où la vie est aussi cruelle ou détendue que sous toutes les latitudes. Oiseau sans nom ni lieu d'origine, cet apatride linguistique mérite l'inscription sur nos listes de mots d'origine indienne, car son prestige universel lui tient lieu d'acte de notoriété.

L'origine de *poncho* est également douteuse et controversée. On hésite entre l'espagnol et le mapuche du Chili. Ce terme est connu dès 1673. Peu importe, dans le fond, à quel peuple il faut attribuer la paternité de ce vêtement ou survêtement utilisé dans toute l'Amérique du Sud. Ce rectangle d'étoffe, percé d'un trou pour laisser passer la tête et qui descend en tout cas jusqu'aux genoux, est le manteau le plus pratique pour les peuples équestres. Il couvre le cheval du garrot à la croupe, tout en protégeant le cavalier. La force d'évocation de ce mot bien connu permet d'oublier son origine imprécise. On sait que le *poncho* est sud-américain et surtout on le voit sur les épaules d'un gaucho, alors que personne ne l'imagine couvrir un cow-boy. Notre commerce a mis sur le marché de petits manteaux – surtout pour les enfants – nommés ponchos, en losange, très pratiques, mais qui répondent plus au type de la *cusma* quechua habituelle aux gens des régions forestières des Andes péruviennes et boliviennes. Le format plus petit de la *cusma* convient davantage aux piétons que le grand poncho. La *ruana*, poncho de Colombie et du Venezuela, serait, d'après certains auteurs, d'origine araucane, hypothèse infirmée par l'éloignement géographique. L'*uncu*, quechua-aymara, sorte de *cusma*, était aussi l'habit de luxe des seigneurs incas (*capac uncu*, capac étant roi ou puissant) que l'on peut associer au *tucapu* quechua et aymara noté par Cieza de León (1559) désignant une *cusma* de luxe ornée de bandes d'étoffes très colorées, réservée à l'Inca. Le *huipil* nahuatl-aztèque, la chemise sans manches des Indiennes comme le *cueitl* nahuatl et le *tipoya* tupi-guarani, également sans manches ni col, vêtement des femmes guarani, en usage encore au Paraguay, confirment la présence généralisée du poncho en Amérique du Sud. Le *zarapé* mexicain participe à cette forme de vêtement ou manteau. Pour ces raisons, le *poncho*, même si le nom n'était pas indien, entre dans la catégorie des réalités américaines que l'on peut inscrire dans les listes d'indianismes.

Le latin a créé *biso, ontis*, pour nommer un bœuf sauvage inconnu en Italie, en utilisant le *wisent* germanique, lui-même emprunté à une langue baltique. Pline et Sénèque mentionnent ce *biso* dont le nom qui a traversé le temps et l'espace a été appliqué à un bovidé américain, le *cibolo* des Pueblos et des Zuñis. Il évoque immédiatement la Prairie, les chasseurs emplumés, les peintures de Catlin, les dessins de Frank Bodmer, les convois de chars couverts des pionniers, toute une imagerie bien connue. Il symbolise des paysages et des situations mieux que le *buffle* de Hennepin (1650), issu du *bubalus* latin, procédant lui-même du *bubalos* grec, devenu buffalo sous sa forme anglaise, selon la rédaction de Alsop (1666) et des Espagnols qui associaient le *buffalo* et le *cibolo*, comme le fit Duro de Peñalosa en 1663: «cubiertos de bufalos o vacas de Cibola» [12].

Parlant du *bison*, Sagard écrit en 1634: «ce mot qui est dans la bouche de chaque chasseur ou négociant de la frontière» (*17*, pp. 100-101). Ici, un vieux terme européen a une place définitive dans l'image d'une Amérique quasi mythologique et remplace le *Cibolo-schivona* indien aussi bien que le «toro corcovado» – le taureau bossu – comme le nommèrent les voyageurs espagnols du XVIe siècle.

Parmi les instruments de musique indiens, seule a survécu pendant longtemps, la *maraca*, calebasse-grelot, présentée par les orchestres du type antillais. Cette *maraca*, tupi-guarani-caraïbe-arawak, était aux mains des chamans le moyen de communication avec les esprits. Elle fut désacralisée et devint un instrument de musique ordinaire. Le grand public ne connut jamais, dans le monde des instruments exotiques, l'*antara* quechua, une flûte de Pan, le *fotuto* quechua, conque marine ou trompette d'écorce, le *teponatzli*, tambour de bois sans peau nahuatl-aztèque et encore moins le *pincullo* ou *pingollo* péruvien, flûte quechua et aymara. Une planche de la Chronique de Poma de Ayala (*1*, p. 317), montre deux porteurs de hottes, assis au sommet d'une berge élevée, jouant de la flûte pour séduire deux Indiennes se baignant dans une cascade, «haraui uanca pingollo-quenaquena»[13]. Poma de Ayala, Indien très au courant de son monde, associe donc le *pingollo* et la *quena*. Cette image commente la longue énumération des instruments de musique andins. Ce *pingollo-quenaquena* est le chalumeau rustique. Avec *uanca*, il mentionne le chant mélancolique des paysannes après les travaux agricoles. On sait que les chants ruraux sont

[11] Dans son *Histoire de la danse* (Gallimard, Paris 1938), Curt Sachs ne reconnaît pas l'influence nègre dans le tango et écrit que le génie chorégraphique des Espagnols «donne une vie toujours nouvelle à la danse européenne», et que, procédant de la *habanera* cubaine, le tango ne peut être argentin.

On peut ne pas être d'accord avec ce spécialiste réputé.

[12] Cibola était le nom indien des territoires des Pueblos dans le Nouveau-Mexique et l'Arizona.

[13] Je cite fréquemment cet auteur car c'est le seul Indien ayant laissé des dessins – tous au trait – dans son énorme chronique (1614).

en mineur. Il est donc fallacieux de prétendre que les sons prenants de la *quena* traduisent obligatoirement la fameuse «tristeza india» née de l'oppression espagnole, alors que Poma, Indien indianisant, note la tristesse des chants traditionnels. Garcilaso de la Vega (*10*, p. 31/1) transcrit la réponse d'une femme péruvienne émue et excitée par le son nocturne de la *quena*. Alain Gheerbrant, le traducteur (ibidem, p. 251/1 et 2), commente le rôle de la *quena* dans la vie amoureuse des Péruviens du XVIe siècle.

Malgré la précision de ses listes, G. Friederici ne mentionne pas la *quena* mais seulement le *pincullo* (*17*, p. 502) qui selon Bertonio (1612) est une flûte en os. Cette *quena* est devenue très populaire grâce au disque et à la radio. Un Valaisan de Genève, M. Germain Favre, a composé le solfège de cette *quena* et a créé une école pour diffuser cette musique attachante. Le snobisme aidant, une fausse conception de l'indigénisme a donné chez des groupes dits intellectuels une place disproportionnée à la *quena*. Pour ce public, écouter un air de quena revient à participer à la stigmatisation d'un colonialisme disparu du reste depuis 150 ans. On connaît le nom, on connaît le son, on connaissait très rarement l'objet.

Le *hamac* orénoquien a remplacé l'*ini* tupi-guarani connu dès 1556 et qui a disparu depuis longtemps des indianismes francisés. Staden *(45)* donne une image de l'*ini* qui est le hamac des Tupi sous lequel se trouve un feu de bois dont la fumée est anti-moustiques. C'est la première représentation d'un hamac. Or, si Thevet (1575), Léry (1575), Abbeville (1614) notèrent ce terme *ini*, il ne put entrer en français ni dans aucune langue étrangère, car il fut évincé au profit de *hamac*, arawak de Haïti. Pierre Martyr l'inscrivit en 1515, Oviedo y Valdes en 1526, après Enciso en 1519. Mocquet (1616) est le premier Français à mentionner cette *amaca*. A la suite ce terme se généralise et *ini* disparaît des préoccupations lexicographiques.

L'*anorak* eskimo est entré dans le domaine public depuis plusieurs années (Dauzat, 1948) alors que Friederici ne le cite pas. C'est un blouson imperméable avec capuchon qu'en Suisse on peut comparer au *Hirtenhemd* (sarrau de berger du type Guillaume Tell). La *parka* est un vêtement de peau d'oiseau ou de phoque, d'origine aléoutienne, porté par les Eskimos de la côte nord-ouest de l'Amérique du Nord. Certaines unités de l'armée des Etats-Unis portent ce *parka* qui est un *anorak* dont le capuchon est garni de fourrure. Les troupes suisses de montagne porteront une veste de combat qui sera certainement nommée *anorak*.

Il est paradoxal de constater que quelques mots indiens s'intégrèrent en français avant certains termes européens tels que le *granite* (1611) et le *travertin* (1611) italiens; le *gneiss*, allemand, introduit par de Saussure en 1779 en même temps que le mot *glacier*. En 1846 apparaît le *loess* allemand. Grâce à Victor Hugo, le *fœhn* (du latin favonius, vent léger du S-O cité par Varron, Cicéron et Horace) abandonne un peu de son alémanisme et se francise pour les météorologues et les météopathes. Il est donc licite de dresser un catalogue de mots indiens et d'élever un barrage contre une immigration sauvage et débridée dirigée par des snobs irresponsables. La langue française veut, peut et doit accepter des termes étrangers valables sans pour autant devenir une décharge publique.

8. MOTS RELEVÉS SANS SUCCÈS PAR DES FRANÇAIS

Près de deux cents mots indiens sont entrés dans notre langue. Certains s'y sont assimilés au point de ne plus pouvoir en être évincés sans dommage pour elle. D'autres ont vieilli et sont inemployés. Plusieurs apparaissent de nos jours comme des intrus tolérés pour leur caractère folklorique.

Les voyageurs français ont relevé une bonne centaine de ces mots dont près de 70% concernent la faune et la flore, ce qui indique clairement leur intérêt pour les sciences naturelles et la recherche des plantes utilitaires, médicinales avant tout. Ils ont recueilli encore 200 mots trop provinciaux qui furent éliminés par ceux que je nomme impérialistes. D'autres n'avaient aucun motif de se perpétuer en français, car leur usage était trop localisé dans leur pays d'origine. Il était inutile d'importer des termes minoritaires.

Nombre de ces mots refusés restent des curiosités connues par les seuls spécialistes:

Abati	tupi-guarani, le maïs (Thevet, 1575; Léry, 1578; Abbeville, 1614).
Canari	caraïbe de Guyane, grand pot de terre (Labat, 1722; Barrère, 1743).
Caraculi	caraïbe. Tombac (Biet, 1614; Du Tertre, 1670; Raveneau de Lussan, 1690; Labat, 1722).
Iga	tupi-guarani. Canot (Léry, 1578).
Ini	tupi-guarani. Hamac (Staden, 1556; Thevet, 1575; Léry, 1578; Abbeville, 1614).
Mandubi	tupi-guarani. Arachide (Léry, 1578; Abbeville, 1614).
Nutuca	tupi-guarani. Taon (Abbeville, 1614).
Oki	huron-iroquois. Sorcier, irrationnel en soi (Champlain, 1609).
Ouicou	caraïbe. Chicha de manioc ou de patate douce (Rochefort, 1658; Du Tertre, 1699; Labat, 1722).
Pichou	algonkin septentrional. Lynx ou glouton (Charlevoix, 1721).
Sagamité	algonkin-chippeway. Gruau de maïs (Sagard, 1634; Relations des Jésuites, 1690; Gravier, 1700; Le Beau, 1738).
Titymag	algonkin sept. Poisson blanc du Canada (Vincent S. J., 1642).
Tumale	caraïbe. Sauce piquante des Antilles (Rochefort, 1638; Breton, 1665; Du Tertre, 1667).
Tupa	tupi-guarani. Dieu du Tonnerre, devenu Dieu céleste (Thevet, 1558; Léry, 1578; Abbeville, 1614; Evreux, 1614).

D'autres mots indiens qui auraient pu être transmis par les Espagnols et les Portugais ont subi le même sort que ce choix de 14 termes refusés par le français.

L'armement indien, inférieur à celui des envahisseurs, a été noté à titre documentaire et il est compréhensible qu'on ait oublié la *macana* (massue), arawak, l'*atlatl* (propulseur), nahuatl, et le *macquuhuit* (épée de bois garnie d'éclats d'obsidienne), aztèque.

On ne peut intégrer le *topo* quechua, grande épingle d'argent servant à fermer le châle andin sur

la poitrine. Les autres ornements indiens n'ont pas été adoptés, car la mode venait de la métropole via les cours des vice-rois et non de chez les «Sauvages» corvéables.

Les métaux et les minerais n'eurent aucune incidence sur le français, d'autant plus que les Espagnols, maîtres des régions minières, fermaient leurs portes aux voyageurs étrangers. Pourquoi aurait-on retenu le *llimpi* quechua, le *chalchihuites* nahuatl et le *copey* haïtien, puisqu'on avait le cinabre, l'émeraude et le bitume. Très sagement, les voyageurs conservèrent leurs propres mots sans se laisser séduire par l'exotisme, même si l'or haïtien, la *caona*, avait été noté par Colomb sur son livre de bord le 31 janvier 1493.

Si le français accepta quelques mots indiens, il en refusa beaucoup. Il ne serait jamais venu à l'idée d'un greffier d'insérer une expression américaine dans un texte légal. L'Ordonnance de 1559 de Villers-Cotterêts l'en aurait empêché. L'espagnol ne connut pas un pareil tabou. La «Compilation des lois indiennes» effectuée en 1680 à Madrid contient des termes indiens inscrits sans recherche de pittoresque. On lit, dans la Loi 2, titre 14, livre 6, cette phrase révélatrice du laxisme espagnol: «tous les propriétaires de *chacras* de *coca*, en plus des *galpones* dans lesquels demeurent les Indiens *yanaconas* auront des *galpones* plus grands avec des *barbacoas* élevés». Dans cette simple phrase, on trouve trois mots quechua: *chacra* (la ferme, au lieu de finca), *coca* (la plante bien connue), *yanacona* (l'Indien prestataire), plus un mot nahuatl, donc mexicain, *galpon* (le hangar) et enfin un nom caraïbe, *barbacoa*, qui, ici, n'a pas le sens de gril, mais de couchettes superposées. Dans sa cédule royale du 24 novembre 1606, Philippe III utilise également *chacra*.

Il n'y eut pas abdication du génie espagnol ou snobisme exotique, mais une souple adaptation aux réalités des dépendances hispaniques. Cette américanisation de leur langue n'a pas amoindri le prestige des conquérants. L'argentin populaire est un magnifique exemple de la fusion de centaines de mots quechua et de l'espagnol, créant un mode d'expression parfois nommé *indiano* en Espagne.

Est-ce bien sûr que le jargon de la basoche des pays francophones est plus compréhensible au commun que la langue juridique d'Espagne telle qu'elle apparaît dans l'exemple précité avec ses emprunts de termes concrets aux langues des vassaux américains?

9. NOMS INDIENS D'ALIMENTS ET DE BOISSONS

Les francophones acceptent le whisky britannique popularisé par un snobisme délirant depuis 1945. Ils ont entendu parler de l'*acquavit* scandinave par les hippies. Le *sligowicz* yougoslave, la *tsuica* roumaine, l'*ouzo* grec, suivent les itinéraires touristiques sans avoir réellement pris pied dans nos coutumes, alors que le *porto* portugais est acclimaté depuis longtemps. Il est inutile de prêter l'oreille aux sollicitations d'autres voyageurs parlant de la *caña* du Plata, de la *cachaça* brésilienne (du reste un mot portugais), du *guarapo* quechua, de la *guaripola* paraguayenne, qui sont des noms vernaculaires du rhum commun, anglicisme entré en français dès 1659 ou du *tafia* antillais, très folklorique, dont l'origine est inconnue. Le *tafia* antillais cité par Labat en 1722 évoque la présence de la France aux «Isles» et pour ce motif mérite d'être conservé, tout comme le charmant *guildive*, heureuse francisation de l'anglais *kill-devil*, tueur-de-diable, boisson plus que virile notée par Barrère en 1743. C'est un des rares mots créoles à garder.

Il me semble inutile d'inscrire le *pisco* andin, marc de moût qui, sous l'aspect du *pisco sour*, confère aux naïfs l'impression d'être de fins connaisseurs de boissons exotiques, d'autant plus que *pisco* n'est pas un mot péruvien. Le *pulque* mexicain, plus connu que l'*octli* nahuatl dont il procède et la *tequila*, mexicaine elle aussi, sont surtout connus par la propagande des agences de voyages. Leur usage est local et temporaire au cours d'une suite de déplacements de site archéologique en site archéologique. Où trouver, dans nos pays, ces boissons qui ne sont pas assez populaires pour mériter une inscription ici?

La méthode pittoresque mais peu ragoûtante de la préparation de la *chicha*, boisson alcoolique très répandue, à base de maïs fermenté, de caroubes, de manioc, d'autres fruits, de miel ou de racines, bénéficie d'une réputation qui dépasse l'intérêt pour les boissons exotiques. La mastication préalable des produits de base amène une fermentation grâce à la salive des préparateurs – ou mieux, préparatrices. On peut accepter son inscription dans l'évocation des Amériques, alors que l'*ouicou* caraïbe, chicha de farine de manioc ou de patates, décrite par Rochefort en 1558, Labat (1722), Barrère (1743) ne peut être retenu tout comme le *mabi* caraïbe à base de patates prémâchées, connu par Du Tertre (1648), Labat (1722) et Laffitau (1724). Ces boissons fermentées et alcoolisées ne peuvent entrer dans le domaine public. Elles ne répondent à aucun besoin immédiat et ne peuvent jouer un rôle que dans les chapitres de l'ethnographie de la table et des boissons.

La très simple cuisine indienne et eskimo ne peut prétendre à apparaître dans notre langue. Le français ne s'est jamais gêné pour accepter les gastronomies étrangères, à condition qu'elles soient d'un usage régulier dans ses territoires. Le *brouet* haut-allemand (1265), le *cabillaud* hollandais (1278), le *massepain* italien (1450), l'*artichaut* arabe (1530), le *homard* scandinave (1532), le *macaroni* italien (1650), le *pilaf* persan (1834), le *plum-pudding* anglais (1854) et très récemment la *paella* espagnole (1950) ont droit de cité dans notre langue *(19)*. Ces exemples ne permettent pas néanmoins de reconnaître la légitimité gastronomique du *mingao* tupi-guarani, polenta de manioc pourtant décrite par Le Challeux (1566), Léry (1578), Abbeville (1614) et Laffitau (1724). On prépare de nos jours encore ce *mingao* qui n'a aucune chance d'entrer dans les bonnes recettes rapportées d'un voyage.

La présence dans nos dictionnaires du *koumiss* tartare, lait de jument fermenté, boisson assez rare dans nos pays malgré sa reconnaissance dès 1634, ne peut créer un précédent pour inscrire des boissons et des aliments fondés sur le maïs et le manioc, bases de la nourriture indienne. Il faudrait alors inscrire l'*atole* nahuatl, gruau de maïs noté par Sahagun en 1534, ou le *rockahiminy* algonkin (farine de maïs édulcorée) noté par Wood et

Bidgoog (1674), ou encore le *nocaké* algonkin, farine de maïs rôtie, connue par Wood en 1634. Il en va de même avec le célèbre *sagamité* algonkin, porridge de farine de maïs, décrit par Sagard en 1634 dans son «Grand voyage au pays des Hurons», par la «Relation des Jésuites» (1639) et par les textes de Le Beau (1738) et de Bossu (1777)[14].

Il serait difficile de préparer des plats avec le manioc car si parfois des magasins spécialisés dans les produits exotiques en vendent quelques kilos, à titre de curiosité, la simplicité des recettes indiennes ne compenserait pas la cherté de ce produit. Le *beju* tupi-guarani-galibi, crêpe de farine de manioc, relevé pour la première fois par l'Allemand Staden (1556), la *carima* tupi-guarani, farine de manioc très fine (Abbeville, 1614), ne peuvent bénéficier d'une mention favorable. Par contre le *cazabi* arawak noté par Colomb le 26 décembre 1492, devenue la *cassave* française, apparaît chez le RP. Crignon (1530), Thevet (1558), Du Tertre (1770), Labat (1722) et Barrère (1743). Cette *cassave* correspond aujourd'hui à la farine de manioc après avoir été décrite comme «pain de manioc» (Colomb. 26 décembre 1492). Le *tapioca* tupi signalé par Soares de Souza (1587) signifiant «restes de pressurage» apparaît dans nos pays dans les catalogues d'aliments de régime après avoir bénéficié, il y a une cinquantaine d'années, d'une réputation non usurpée dans la confection des potages. C'est surtout l'Angleterre qui utilise le tapioca dans la confection de puddings colorés en tons délicats.

Le *tamal* nahuatl tente une percée pour se faire adopter. Si cette rissole farcie de viande fortement épicée, du reste délectable, réussit à entrer en français, pourquoi alors ne pas inscrire en même temps ses homologues cubains, les *tallulo* et les *bacan*, les *tamaras* de Macaraïbo, la *hallala* du Venezuela intérieur, ou la *huita* chilienne? *Tamal* est un de ces mots que je nomme «impérialiste» car au cours des ans et au gré des déplacements administratifs ou le caprice de personnages de haut rang, certains mots indiens ont éliminé des termes locaux. Même en terre guarani, on voit l'*avati* céder devant le *maïs* arawak; le *zara* quechua n'est plus qu'un mot pour petits provinciaux, tout comme le *centli* nahuatl et le *mandamin* algonkin.

On ne parle plus beaucoup du *pemmican* algonkin et cree, formé de viande de bison ou de daim pulvérisée, mélangée à de la graisse et pétrie en boules, destinées aux voyageurs, chasseurs et guerriers. Cette nourriture abondamment citée dans les romans d'aventure évoqués antérieurement fut choisie pour ses qualités nutritives très grandes sous un petit volume par Nansen et son lieutenant Johanssen, lors de leur raid solitaire en traîneau vers le Pôle Nord au cours de l'expédition du FRAM (1893-1896).

Est-on bien sûr que les préparations à base de maïs sont toujours en vigueur dans les réserves indiennes des Etats-Unis? On sait que le *mingao* et le *beju*, à base de farine de manioc, apparaissent régulièrement dans la zone tupi-guarani à manioc doux et manioc amer.

10. MOTS AMÉRICAINS INATTENDUS

On peut généralement présenter un mot indien avec sa source linguistique, sa traduction en français, avec le nom de l'auteur qui le premier le recueillit ou le fit entrer dans notre langue. Il arrive parfois que certains termes inattendus exigent des commentaires plus développés. Seize de ces mots apparaissent dans ce chapitre. On ne pourrait les citer sans explications. Ils exigent la discussion et l'apport de preuves pour étayer leur demande d'entrée en français.

Atacamite

Il ne sera donné ici qu'un seul exemple de minéral nommé d'après une région géographique portant un nom indien. L'*atacamite*, provenant de l'Atacama chilien, est une pierre semi-précieuse, un chlorure hydraté de cuivre orthorhombique verdâtre utilisable en bijouterie.

Barbaque

Il est habituel de dire que le populaire *barbaque*, viande de basse qualité à l'origine et qui devient maintenant un substitut couramment utilisé pour la viande en général, vient du roumain *berbek*, la brebis, terme de l'argot militaire de la guerre de Crimée car la viande des armées françaises provenait de Roumanie. Dauzat hésite entre cette origine balkanique et une allusion à la campagne du Mexique, avec l'usage de *barbacoa*.

Le *barbacoa* arawak et tupi-guarani est connu depuis 1518 en tant que gril. Ce terme a plusieurs acceptions: c'est aussi le séchoir utilisé de nos jours encore par les planteurs de maté, c'est la plate-forme destinée à conserver la nourriture, c'est un lit élevé, c'est une maison sur pilotis, c'est le fourneau creusé en terre pour faciliter les fumigations éloignant les moustiques du dormeur en hamac. *Barbacoa* a surtout le même sens que *boucan*. La viande boucanée fabriquée par les boucaniers des Antilles était séchée sur des *barbacoas*. On peut imaginer facilement la convergence du berbek roumain avec le barbacoa antillais. L'emprunt militaire se répand vite: fissa-fissa, caouah, gourbi, congaï, vahiné, moukère, toubib. Il n'y a pas de fissure entre la strate linguistique héritée des boucaniers des Isles et l'argot des roulantes, de Sébastopol à Camerone.

Le *barbecue* est une forme anglo-saxonne (Lederer, 1672; Lawson, 1709) du rôtissage d'ani-

[14] En France, spécialement en Bourgogne, d'après Quillet (Dictionnaire encyclopédique 1961), la *gaude*, ou mieux la *gaudes* est une bouillie de farine de maïs. Ce terme apparaît aussi dans le Petit Larousse, jusqu'à sa suppression dès 1968. Le Larousse du XX[e] siècle (1931) signale également la *gaude*, tout comme le Larousse universel (2 vol.) l'inscrit sous *gaudes*. Robert et Dauzat ignorent ce terme instable. Cet aliment n'a pas la même importance que la *polenta* romaine connue par Pline et Porcius Caton sous ce nom et qui était alors une bouillie de farine d'orge avant l'emploi exclusif de la farine de maïs. Ce mot d'origine latine entra en français en 1812. La *mamaliga* roumaine et ses homologues balkaniques sont absents des dictionnaires étymologiques de Robert et Dauzat.

Gaudes, polenta et mamaliga sont donc les seuls termes européens pour des aliments à base de ce maïs, plante sacrée de l'Amérique centrale et mexicaine.

maux ou encore, avec une dérivation, une fête rurale aux Etats-Unis, *barboka* (Bossu, 1777) ou les grillades du 4 juillet (Baldwin, 1858). Friederici (*17*, p. 79) écrit: «*To Barbecue* = franz. boucaner.»

Le périodique «Life» du 2 juin 1972 présente une réclame pour un gril électrique sous le nom de «cook anywhere rôtisserie», «The Disston cordless electric *barbecue rôtisserie*». Les Américains usent du terme, exotique pour eux, de rôtisserie, ce qui est faux puisque la rôtisserie est l'endroit où l'on rôtit, au lieu de parler de rôtissoire, qui est l'appareil à rôtir. Les Américains parlent de rôtisserie et les Français de barbecue. Avec la piscine privée et le teint bronzé, fût-ce artificiellement, le *barbecue* de la résidence secondaire et sa cheminée rustique de moëllons est le signe le plus évident de la réussite sociale. Le snobisme actuel qui veut franciser les termes exotiques propose barbaquière ou boucanière, ce qui ne serait pas faux, mais qui a le tort de faire double emploi avec le gril (français depuis le XII[e] siècle) et la rôtissoire, née en 1390. Ces deux vieux mots français ne souffrent pas du sens dépréciatif attaché à barbaque, viande de mauvaise qualité, qu'une truculence laborieuse voudrait faire entrer dans un vocabulaire prétendument démocratique. Si l'on voulait à tout prix créer un néologisme pour faire plaisir aux gens ignorant les ressources du français, on pourrait remplacer la *barbaquière* proposée par le *bidochoir*, issu de *bidoche*, mot entré en français en 1829, d'après Robert. Que le français conserve gril, broche et rôtissoire et laisse aux snobs le barbecue anglo-saxon. Hans Staden a donné les premiers dessins du *barbacoa* tupi (pp. 50, 81, 86, 89) avec le gril et l'appareil chauffant sous le hamac. On y voit quelques animaux et surtout des membres humains *(45)*.

Boucan

Ce terme d'origine tupi n'a rien de commun avec le boucan, tapage et lieu de débauche, né de l'italien baccano, tapage (1793).

Il provient du tupi *moquem* et a été transformé par mauvaises auditions par les Français jusqu'à *boucan* en passant par différents mots, tout comme *wyandotte* provient de mauvaises transmissions de *Oüendat* des Hurons. La description de Lescarbot (1609) et de Labat (1722) permet de le comparer au *barbacoa* arawak: c'est un gril quadrangulaire supporté par quatre fourches. Hans Staden l'a dessiné sous cette forme (1556). Léry désigne sous ce terme la viande fumée avec «boucanerie» et «boucanage» en tant qu'activités. C'est aussi la cabane dans laquelle on sèche et fume la viande (Léry, 1578) tout comme la hutte à fumigation du genre sauna selon Bossu (1777). De ce terme tupi provient *boucaniers*, des Antilles, chasseurs professionnels (Bossu, 1777).

Caucus

Le *cawcawssough* algonkin de Virginie signifie «celui qui avise, pousse en avant». En abékani, encourager, inciter, soulever se dit *kakesoman*, alors que le chippeway dit *gagansoma*. Le Handbook of American Indians. North of Mexico (*22*, T. 1, pp. 219-220) donne la définition suivante: «Réunion privée des chefs politiques d'un parti pour se mettre d'accord sur les plans à suivre lors de prochaines élections» (Bartlett, 1877). Ce mot indien est entré dans la langue politique des francophones [15].

Che

En guarani, *che* signifie mon, ma, mes. Montoya (*39*, pp. 119-120) donne une longue liste d'expressions axées sur *che*. Ortiz Mayans *(40)* fait de même. Léry écrit: «c'est la première personne du singulier qui sert en toute manière de parler, tant primitive que dérivative, possessive ou autrement» (*32*, T. II, pp. 136-138). Il donne aussi une liste intéressante d'usages de *che* qui, actuellement, a très souvent un rôle de vocatif. «Che amigo» n'est pas seulement «mon ami!» mais aussi «holà, mon ami!».

Ce terme est entré dans de nombreuses langues non-américaines, dont le français, par le biais de la politique. Ernesto Guevara Lynch (1928-1967) fut un Argentin castriste. Comme les habitants de Buenos Aires (les Porteños), il avait l'habitude d'intercaler fréquemment *Che* dans son discours. Cuba ne connaissant pas cet usage d'un possessif-vocatif tupi-guarani argentinisé, on l'affubla amicalement de ce surnom qu'on prend à tort pour un prénom. Ce sobriquet est entré dans l'histoire quelle que soit l'opinion que l'on éprouve pour l'activité politique de son porteur.

Dans sa brève introduction à un opuscule consacré à la publication de *Textes inédits de Guevara* (V, Petite collection. Maspéro 101, Paris, 1972), Michael Lowy écrit onze fois «le Che, au Che, du Che» tout comme s'il mentionnait un prénom sous la forme rurale que l'on retrouve par exemple dans la campagne vaudoise (Suisse): «La Jeanne au Loyon» pour dire Jeanne, fille de Louis [16].

Cigare

Le *zicar* maya du Yucatan signifiait «tabac moulu ou pulvérisé» (Tauste 1680), puis prit le sens de tabac en feuilles. Labat (1722) le note sous *cigale*, «petit cylindre de six-sept pouces de long». Hans Staden (1556) a dessiné des Indiens fumant des

[15] Anglais et Américains ont emprunté plusieurs mots de leur jargon politique aux Indiens. Le *powpow* actuel provient de l'algonkin de la Nouvelle-Angleterre. Il fut noté par J. Foster en 1605. C'est à la fois le chaman, la conjuration du chaman, la danse préliminaire à un conseil de guerre ou à une chasse, le Conseil, la conférence. Le sens politique actuel est la conférence politique alors que le *mugwump* algonkin oriental a pris, dès 1898, le sens de chef de la presse politique, avec le sens dépréciatif de notre «caïd» populaire, qui traduit très bien ce «cacique» de l'information dirigée aux Etats-Unis.

[16] En 1972, un citoyen thurgovien (Suisse orientale) voulut faire inscrire *Che* dans la liste des prénoms de son fils nouveau-né. L'officier d'état civil communal refusa cette mention en application de l'art. 69/2 de l'Ordonnance fédérale sur l'Etat civil du 1.6.1953 qui interdit la mention de prénoms absurdes ou choquants. Un prénom dit choquant est celui qui implique une adhésion à un parti ou à un mouvement politique déterminé. Mieux informé, ce fonctionnaire n'aurait pas eu besoin de s'en tenir au texte légal, irritant le père qui saisit la presse de cette «atteinte aux libertés helvétiques», mais lui aurait expliqué l'impossibilité d'inscrire un sobriquet dans les rôles officiels.

cigares (*45*, p. 140). C'est la première figure montrant des hommes utilisant le tabac sous cette forme.

Guano

On connaît le *guano*, engrais riche en phosphate et en azote provenant des excréments des oiseaux de la côte pacifique du Pérou et du Chili. Il provient de *huanu*, quechua-aymara. L'Espagnol Acosta le signala en 1580. Cobo, en 1653, créait le verbe *guanear*, fumer les champs, comme les Espagnols inventèrent le verbe *embijar*, teindre en rouge, les Français *rocoüer*, avec le même sens et *caoüiner*, boire du caouin. *Chiriguano* est le sobriquet plus que méprisant donné par les Incas à ces Chaquéniens, ayant le sens de «fumier froid». Or, les Chiriguanos défirent les armées péruviennes sur l'Amarumayu, aujourd'hui le Madre de Dios et furent invaincus tout comme lors de la désastreuse campagne de Francisco de Toledo, vice-roi du Pérou.

Guildive

Mot créole des Antilles, provenant de l'anglais *kill-devil*, tue-diable, boisson vigoureuse à base de *rhum* britannique, soit donc de *tafia* à l'origine peut-être africaine, la *guildive* mérite d'être citée dans ce chapitre consacré à quelques curiosités. *Tafia* a survécu dans le langage courant, alors que *kill-devil* a disparu, quoique construit sur le même modèle que nos populaires «brise-ménage» et «pousse-au-crime». Le Petit Robert, pourtant si riche, ne mentionne pas *guildive*, citée par Barrère en 1743, alors que *kill-devil* apparaît chez les auteurs anglais dès 1651. Il est licite de conserver, même à titre de fossile, ce charmant guildive qui évoque les Iles nimbées de prestige au XVIIIe siècle entiché d'un exotisme contestataire qui ne connaissait pas encore Katmandou. Les Antilles ont été le lieu de rendez-vous d'aventuriers européens donnant lieu à des métissages selon tous les degrés, dont les quarterons et les octavons apparaissent comme des combinaisons relativement simples.

Le mélange des ethnies aux Antilles, le laisser-aller des escales des soldats et aventuriers, le souvenir de la Flibuste et des boucaniers, jusqu'au décret de la Convention du 16 pluviôse an II libérant Saint-Domingue avec ses tragiques répercussions, tout concourt à ouvrir la grande porte à guildive, mot créole savoureux qui avait donné, en son temps, guildivier, fabricant de rhum, et guildiverie, fabrique de rhum ou tafia.

Lamantin

De fausses notations françaises ont donné naissance au lamantin, le *manati* arawak et caraïbe. En 1535, Oviedo y Valdes note *manati* comme Du Tertre (1676) et Labat (1722). En 1640 Bouton parle du Lamantin comme Rochefort (1658) qui donne honnêtement l'équivalent *manaty* des Espagnols et un curieux *namantin*. A la suite des écrivains français, le lamantin a remplacé chez des auteurs d'autres langues le réel *manati* que d'aucuns nommèrent *sea-cow* (vache marine), *pesce mulier* (le poisson-femme portugais) ou le *peixe-boy* ou *pesce buey* (poisson-bœuf des Portugais). Les Français avaient parlé de *la manati*, les gémissements habituels de ce sirénien auraient causé la confusion avec lamentation, explication que le commentaire de Clavigero (1780) confirme puisqu'il le nomme «el quejumbroso», le plaintif. Une fois encore les négligences auditives créent un mot qui paraît n'avoir rien à faire avec l'original indien.

Mitasse

En 1653, le P. Bressani, un prêtre français, mentionne les *mitasses* comme des guêtres indiennes. En 1777, Bossu décrit ces guêtres algonkines, chippeway, cree, comme «des espèces de bas sans pied, faits de peaux de chevreuil». Si l'on veut tenir compte des traductions données par Friederici (*17*, p. 417) «lange wilderne Gamaschen der Indianer, leather leggins», il est facile de découvrir que leur nom français est le célèbre «bas-de-cuir» immortalisé par F. Cooper dans «Les Pionniers» (1823), «Le Dernier des Mohicans» (1826) et «La Prairie» (1827). Aujourd'hui *mitasse* figure seulement dans le Dictionnaire général de la langue française au Canada de L. A. Belisle (1957) à titre de canadisme populaire alors qu'il ne paraît pas dans le Dictionnaire correctif du français au Canada de G. Duloing. Si les œuvres de F. Cooper sont aujourd'hui oubliées, elles eurent assez de succès dès le début du XIXe siècle pour patronner ces *mitasses*, par le biais de Bas-de-Cuir, canadisme et non acquisition française.

Mocassin

Le *mocassin* algonkin est connu dès 1607 grâce au *mockasin* de J. Smith et le *meksen*, micmac, de Lescarbot (1609). Cette sandale de cuir cru habituelle aux Indiens trappeurs, chasseurs, forestiers était nommée «soulier à la sauvage, botte indienne, etc.». Atala prépara des *mocassines* de peau de rat musqué avec du poil de porc-épic, selon Chateaubriand (1800). Le mocassin fait partie de l'habillement occidental de notre époque.

Pian

Le *pian* tupi-guarani correspondit un temps au *nanautl* nahuatl-aztèque, signifiant bubon syphilitique, car ce *pian* avait été assimilé par les premiers auteurs au mal de Naples ou au mal français, donc à la vérole. A côté de *nanautl* ou *nanuatl*, on note *alaconahoatl*, *teopilnanaoatl* ou *puchonananoatl* avec *xochiciuiztli* (hémorrhoïdes). Cet exemple souligne les imprécisions médicales des voyageurs. Jean de Léry (1578) affirme vertueusement que le *pian* «se prend et provient de paillardise». Chaque auteur a eu son idée au sujet de cette maladie qui, aujourd'hui, est reconnue comme une maladie tropicale et non vénérienne, due à un spirochète et qui est caractérisée par des tuméfactions cutanées à surface granuleuse qui s'ulcèrent. Le *pian* doit être distingué de la syphilis. L'Organisation Mondiale de la Santé (OMS) a monté une enquête dès 1949 qui a porté sur 350 millions de personnes, en traitant 43 millions de sujets. C'est dire l'importance de cette trépanomatose assez mal observée par les premiers voyageurs qui, au contraire de leur précision dans le domaine botanique et zoologique, ne purent échapper à l'ignorance médicale de leur temps.

Potlatch

Le potlatch, le *patshatl* nookta (*13*, p. 180) est un procédé original de répartition des biens défiant notre conception de l'économie de marché. Refuser de faire une bonne affaire en humiliant son partenaire par la remise de biens supérieure à ce qui avait été reçu est la base de ce jeu conduisant à la ruine apparente, largement compensée par l'afflux de cadeaux et l'augmentation de la renommée personnelle. Il s'agit de trocs de prestige où le principe de la réciprocité est prépondérant. La désintégration du potlatch de la côte pacifique du Canada et de l'Alaska est née de l'arrivée de l'idée non-indienne de la valeur des biens de consommation et de l'économie de profit, avec la perte subséquente de cette notion de redistribution archaïque des biens, que l'on a comparée à la notion de gaspillage du type nouveau-riche, pour grimper dans la hiérarchie sociale. Le Canadian Act de 1855 interdit le potlatch devenu un défi à l'autorité et passible de peine de prison pour les organisateurs et les participants.

Tabagie

La *tabaguia* de l'algonkin nord-oriental qui signifie «en avoir assez pour donner à tout le monde», «festin», n'a rien à voir avec le *tabaco* arawak ni avec les chambres où, en Europe, les hommes s'enfermaient pour fumer au XVIIIe siècle (Tabagie). L'abénaki dit *tébat*, le micmac *tébia*, l'algonkin général *tabaoki*, le delaware *tepi* et le choctow *tabakoa*. En 1616, Champlain note «*tabagie*» comme la «Relation des Jésuites» de 1611 et Lescarbot (1607) avec le sens de banquet. Le tabagisme soit le nicotinisme procède de la confusion de cet algonkin *tabaguia* et de l'arawak *tabaco* – de même que le haricot (*ayocote*, nahuatl) a été confondu avec le haricot français, ragoût de viande coupée, né à la fin du XIVe siècle, provenant de harigoter, couper.

Pontiac

Ce nom n'est pas que celui d'une marque d'automobile. Il rappelle un célèbre chef des Ottawa doué d'un rare esprit politique. Il tenta de briser la colonisation du Canada par les Anglais en attaquant Fort Pitt (l'actuelle Pittsburgh) défendu par le capitaine Simon Ecuyer, de Neuchâtel (Suisse) au service anglais. Pontiac fut vaincu à Bushy Run par le colonel Henri Bouquet, de Rolle (Vaud/ Suisse), commandant du régiment Royal-American et Inspecteur général des forts dans la région des Grands Lacs. Le 4 août 1763, une très dure bataille s'engagea entre les régiments et la Ligue des Delaware, Mohicans, Hurons et Iroquois avec la victoire pour Bouquet. Pontiac fut assassiné en 1769. Son nom mérite d'être conservé à titre du plus grand des résistants indiens et de fin coordinateur des tribus du Canada.

Sequoiah

Sequoiah, autre Indien de haute qualité, mérite sa citation dans cette étude. Ce Cherokee, nommé tardivement le «plus intelligent des Indiens», était conscient que la supériorité des Blancs était née de l'écriture. En 1821, il inventa un alphabet syllabique adapté des lettres anglaises. En 1828, les Cherokee publiaient leur propre journal. Ils adoptèrent une constitution écrite. L'alphabet se répandit rapidement chez les autres tribus. Malgré cette preuve de culture, le président Jackson les déporta à l'ouest du Mississipi. Ils perdirent beaucoup de monde au cours de cette longue marche qui les mena jusqu'en Arkansas. Né en 1770, Sequoiah mourut en 1843. L'Oklahoma le choisit pour modèle de la statue de chaque Etat de l'Union ornant le Capitole à Washington.

Un botaniste autrichien proposa de donner son nom à l'arbre rouge de Californie pour perpétuer le souvenir de cet Indien extraordinaire.

Pontiac, fédérateur des tribus, et *Sequoiah*, inventeur d'un moyen original de communication, méritent de figurer dans le catalogue des présences américaines dans la langue française.

Si l'on accepte normalement deux américanismes tels que *guarani*, monnaie officielle du Paraguay introduite le 5 octobre 1943 pour remplacer le billet de 100 pesos, et le *quetzal* qui, dès le 7 mai 1925, remplace au Guatemala le billet de 60 pesos, on peut tenir compte de deux Indiens qui, à des titres divers, méritent de voir leur nom inscrit dans la mémoire collective.

L'examen de ces seize mots américains jugés dignes d'appartenir à la langue française montre une fois de plus les aventures par lesquelles certains de ces termes indiens passèrent avant de comparaître devant un jury objectif. Presque chaque mot américain retenu dans cette étude peut exiger autant d'explications que ces quelques exemples choisis dans des chapitres qui n'ont aucun lien entre eux.

11. DIVERGENCES ENTRE LEXICOGRAPHES FRANÇAIS

Il serait utile de dresser une fois pour toute la liste des mots indiens acceptés par le français avec la date exacte de leur naturalisation. Huit de ces mots entrés dans notre langue avant 1690, date de la publication du Dictionnaire de Furetière, feront apparaître les différences chronologiques entre Friederici, Guiraud, Dauzat, Robert et Bloch-von Wartburg. Ces auteurs réputés ont basé leurs conclusions sur des critères valables sans aucun doute, mais non harmonisés, qu'il ne m'appartient pas de discuter. Il faudrait citer l'ouvrage dont ils ont été extraits, la nationalité de l'auteur. Il faudrait aussi expliquer pourquoi des mots relevés par des auteurs français antérieurement à des écrivains portugais et espagnols sont indiqués comme provenant de textes ibériques.

Manioc, manioch, mandioca, manihot (tupi-guarani). Friederici. Diego Garcia, 1526; Thevet, 1558; Guiraud, 1578; Dauzat, 1614; Robert, 1614; Bloch-von Wartburg, 1614; Furetière, 1690, sous manioque.

Cacao cacauatl (maya, nahuatl, aztèque). Friederici, Zuaro, 1521; Champlain, 1599; Guiraud, 1568; Dauzat, 1532; Robert, 1569; Bloch-von Wartburg, 1568, Furetière, 1690.

Maïs Mahizi (arawak). Friederici, Pierre Martyr, 1493; Thevet, 1575; Guiraud, 1555; Dauzat, 1519; Robert, 1519; Bloch-von Wartburg, 1599; Furetière. 1690.

Ouragan Huracan (arawak et caraïbe). Friederici, Menendez de Avila, 1519; Thevet, 1575; Guiraud, 1555; Dauzat, 1640; Robert, 1640; Bloch-von Wartburg, 1654; Furetière, 1690.

Patate Batata (arawak-caraïbe-tupi). Friederici, P. Martyr, 1516; Champlain, 1599, Guiraud, 1599; Dauzat, 1519; Robert, 1599. Rien chez Furetière.

Palétuvier Aparaiba (tupi). Friederici, Breton, 1665; Guiraud, 1643; Dauzat, 1614; Robert, 1722; Bloch-von Wartburg, 1722. Rien chez Furetière.

Toucan Tucan (tupi-guarani). Friederici, Thevet, 1558; Guiraud, XVe siècle (erreur d'impression?); Dauzat, 1556; Robert, 1557; Bloch-von Wartburg, XVIe siècle. Rien chez Furetière.

Cacique cacique (arawak). Friederici, Aguado, Fourquevaux, 1565; Guiraud, 1515; Dauzat, 1515; Robert, 1515; Bloch-von Wartburg, 1533; Furetière, 1690.

Par contre, on note quelques mots indiens dont la date d'entrée en français correspond chez les auteurs mentionnés.

Petun petun (tupi-guarani). Friederici, Barrée, 1555; Guiraud, 1558; Dauzat, 1555; Robert, 1555; Bloch-von Wartburg, 1555. Seul Furetière fait exception: 1690.

Caribou Caribo (micmac). Friederici, Lescarbot, 1607; Guiraud, 1607; Dauzat, début du XVIIe, Robert, 1607; Bloch-von Wartburg, 1607. Furetière, rien.

Oppossum apässum (algonkin). Friederici, Smith, 1607; Rochefort, 1616; Guiraud, 1640; Dauzat, 1640; Bloch-von Wartburg, 1640. Furetière, rien.

Rocou Urucu (tupi-guarani). Friederici, Claude d'Abbeville, 1614; Guiraud, 1614; Dauzat, 1614; Robert, 1614; Bloch-von Wartburg, 1614. Furetière, 1690, sous rocourt.

12. MOTS «IMPÉRIALISTES» INDIENS

La diversité des langues, sous-langues et dialectes parlés en Amérique n'a pas permis l'entrée de toutes les variantes d'un même mot en français. Nombre de ces mots, que je nomme «impérialistes», définissent des plantes, des animaux, des techniques, des faits sociaux et religieux, aux dépens de nombreux doublets, triplets pour ne pas énumérer toute la gamme des synonymes locaux.

Les exemples choisis dans quatre chapitres de la connaissance indienne ne représentent qu'une infime partie du vocabulaire paléo-américain. Cette démonstration volontairement résumée est suffisante pour présenter ce problème [17].

[17] Ces mots impérialistes sont si nombreux qu'ils ne peuvent apparaître dans cette étude. Je me réserve d'en publier ultérieurement une liste aussi exhaustive que possible

1. La flore

L'*ananas* tupi-guarani, caraïbe a évincé dans nos langues:
l'*achupalla*, quechua-aymara, la *boniame* arawak, le *yayagua* caraïbe et le *matzatli* nahuatl.

La *cacahuate* nahuatl-aztèque a évincé:
le *mani* haïtien, le *mandubi* tupi-guarani, l'*inchi* quechua et le *chocopa* aymara.

Le *maïs* arawak a évincé:
le *centli* nahuatl, l'*avati* tupi-guarani, le *mandamin* algonkin, le *tlaolli* nahuatl-aztèque, le *zara* quechua.

Le *manioc* tupi-guarani (doux et amer) a évincé:
l'*aipim* également tupi-guarani, le *boniate* haïtien, le *guacamote* nahuatl-aztèque, le *macachera* tupi, le *kiere* caraïbe, le *rumu* quechua, la *yuca* arawak et le *camanioc* créole.

Le *tabac*, arawak (?) – origine controversée – a évincé:
le *piciete* nahuatl-aztèque, le *petun* tupi-guarani, la *saïri* quechua, le *cohoba* haïtien, le *ñopa* arawak, le *parica* tupi, le *curupi* tupi-guarani, le *sebil* comechigon, le *kinnikinnik* cree et chippeway, le *sagatomi* chippeway, algonkin et iroquois.

2. La faune

L'*agouti* tupi-guarani a évincé:
le *cotia* tupi, le *querni* arawak, le *lapa* également arawak et le *urana* galibi.

Le *pécari* cuna (?) a évincé:
le *baquira* cuna, le *poïnga* ou *pingo* caraïbe, le *tapaçu* tupi-guarani, le *zahino* panaméen, le *cotuza* guatémaltèque, le *guatuza* équatorien, le *picuro* péruvien, le *cuspi* péruvien qui, noms locaux hispanisés, s'associent au *vaquira* vénézuélien, au *saino* équatorien, au *coyametl* mexicain et guatémaltèque, aux *tatabro*, *sahino*, *cafuche* colombiens (*44*, p. 65).

L'*oppossum* algonkin de Virginie et la *sarigue* tupi ont évincé:
la *churcha* panaméenne, la *mucamuca* quechua, la *mucura* tupi-guarani, la *gamba* tupi-guarani et la *tlacuache* nahuatl-aztèque.

Le *tapir* guarani a évincé:
le *beori* cuna, le *mborevi* guarani.

3. L'habitation

On connaît le *carbet* tupi, le *tipi* sioux ainsi que le *wigwam* algonkin, iroquois et lénapé. Ces deux derniers mots sont déjà au purgatoire pour n'avoir pas survécu à la modification de la littérature juvénile.

Sont totalement dans l'ombre: le *bohio*, le *caney* le *barbacoa*-logement, tous trois arawak, l'*ajoupa*, le *tejupaha*, l'*oca*, la *taba*, le *girao*, tous tupi, le *galpon* aztèque, le *jacal* et le *capul* nahuatl-aztèque également, la *quincha* quechua, le *wickiup* apache et le *kiwa* pueblo.

Les films documentaires sur l'Amazonie ont fait connaître la *maloca*, maison longue, qu'il ne faut pas confondre avec la *maloca* araucane et pampa, qui est un rezzou avec vol de bétail.

L'*iglou* eskimo fait entrer l'architecture subarctique dans ce chapitre des humanités modernes. C'est également un des arguments permettant de classer ceux que l'on nomme fâcheusement «Primitifs» dans le rôle des inventeurs de génie qui surent créer des techniques leur permettant de survivre dans les terres les plus tragiquement hostiles à l'homme [18].

[18] Cet *iglou* eskimo amène une question de forme. On l'écrit très souvent *igloo*, ce qui est juste pour les Anglo-Saxons, qui relevèrent auditivement le nom de cette construction. Non moins logiquement, les Danois l'écrivent *iglu* car chez eux, le son «OU» s'écrit «U», comme en allemand et en italien ou en espagnol. Ce mot n'ayant aucune orthographe en eskimo, chacun doit l'écrire selon son génie propre. Le français doit donc s'en tenir à *iglou*.

Le règlement alpin N° 51.44 F relatif aux cantonnements et bivouacs de l'armée suisse en montagne, valable dès le 1.8.1971, utilise *igloo*. Sans vouloir chercher une mauvaise querelle aux rédacteurs de cet intéressant règlement, fort bien fait, je rappellerai que l'art. 116 de la Constitution fédérale précise que les langues officielles de la Confédération suisse sont l'allemand, le français et l'italien. Un texte officiel, spécialement un règlement militaire, se doit d'observer minutieusement cette prescription constitutionnelle: les textes allemands et italiens écriront *iglu*, le texte français s'en tiendra à *iglou*.

L'eskimo *iglou* signifiant «maison de neige», la construction de l'*iglou* fédéral, qui ne répond pas à l'ingénieuse performance technique de «Nanouk l'Eskimau», le héros du film de Flaherty (1922), est malgré tout une maison de neige. *Le Figaro* du 28.4.1972 présente une réclame d'une maison française construisant des «tentes-iglous» faciles à monter. Cette consécration inattendue appuie l'inscription de cette technique dans la langue française.

4. L'organisation politique

On connaît le *cacique* arawak, entendu par Colomb le 17 décembre 1492, le *sachem* algonkin. Les anciens lecteurs de romans indiens, devenus vieux de nos jours, se souviennent du *sagamore*, petit chef dépendant d'un *sachem*.

Les mots suivants désignant un chef, un notable, sont inconnus en français car ils n'ont pu forcer les barrières linguistiques comme les quelques termes ci-dessus, non francisés d'ailleurs. Ce sont le *nitayno* arawak, noté par Colomb le 23 décembre 1492, les *mallco*, *cinchi*, *curaca*, *auqui* quechua, le *mico* muskogee, cree et choctaw, l'*ulmane* araucan, le *zipa* et le *zaque* chibcha, le *warawance* et le *mungswump* algonkins, les *saco* et *quebi* cuna, le *tlaotani* aztèque, le *tuxava* tupi, le *toqui* mapuche et le *calachoni* nicaraguayen.

13. NOMS INDIENS ENTRÉS DANS LA NOMENCLATURE SCIENTIFIQUE

Les systématiciens botanistes et zoologistes n'ont pas cru déchoir en utilisant plus d'une centaine de mots indiens pour définir les espèces végétales et animales. Dix extraits de la nomenclature botanique et autant tirés de la classification zoologique démontreront la pérennité des langues indiennes jusque dans le langage scientifique.

Cet usage savant fera encore mieux comprendre la place prise par ces témoins paléo-américains dans les principales langues occidentales. Les expressions de ceux que l'on nomma «Sauvages» collaborent avec celles des bénéficiaires de la conquête des Amériques. Une fois de plus, l'âme des vaincus a pénétré dans l'esprit des vainqueurs.

1. Botanique

SIOUX		
1. *Catalpa*	Catalpa	Catalpa bignonioides Walt.
NAHUATL-AZTEQUE		
2. *Zapote*	Sapotille	Achras Zapota L.
ARAWAK		
3. *Maïz*	Maïs	Zea Maïs L.
4. *Papaya*	Papaye	Carica papaya L.
CARAÏBE		
5. *Balata*	Balata (caoutchouc)	Mimosops balata Gaertn.
6. *Courbaril*	Courbaril	Hymenaea Courbaril L.
TUPI		
7. *Itauba*	Bois de fer	Acrodiclidicum itauba Meiss.
8. *Mandioca-manihot*	Manioc	Manihot utilissima Pohl.
QUECHUA		
9. *Coca*	Coca	Erythroxylum coca Lam.
MAPUCHE		
10. *Boldu*	Boldo	Peumus boldus Molina.

2. **Zoologie**

ABENAKI & ALGONKIN		
1. *Coribo*	Caribou	Rangifer caribou (Gmelin) Audubon et Bachmann.
ALGONKIN ORIENTAL		
2. *Monack*	Marmotte de terre	Arctomys monax. Gmelin.
CARAÏBE & ARAWAK		
3. *Alaouata*	Singe hurleur (Alouate)	Alaouta fusca Geoffr. Alaouatta caraya Humb. (avec *caraya*, singe en tupi-guarani, soit Mycetes caraya Desm.
4. *Manati*	Lamantin	Manatus australis Tilesius. Manatus ininguis Natterer.
TUPI-GUARANI		
5. *Aguti*	Agouti	Dasyprocta aguti L.
6. *Tapiruçu*	Tapir	Tapirus americanus Briss.
7. *Piraya*	Piranha	Pygocentrus piraya Müll.
QUECHUA-AYMARA		
8. *Huanacu*	Guanaque	Camelus huanucus L., Auchenia huanucus.
9. *Huicuña*	Vigogne	Auchenia vicuña Desm.
MAPUCHE		
10. *Pudu*	Petit cerf chilien	Cervus pudu Gay.

A ces vingt exemples détaillés, on peut ajouter 123 autres noms indiens entrés dans la nomenclature scientifique, ce qui donne un total de 143 présences américaines dans le langage savant. On compte 96 mots amérindiens pour la botanique (68%) et 47 pour la zoologie (32%). Avec quelques guaranismes, le tupi apparaît avec 44% de ces emprunts, suivi par l'arawak-caraïbe (20%), le quechua-aymara (10%), le mapuche (7%), l'algonkin (6%), le nahuatl-aztèque (3%) et diverses langues et sous-dialectes (10%).

Le tupi et l'arawak-caraïbe participent pour 64%, soit les deux-tiers, à ces inscriptions définitives dans la connaissance du monde vivant, ce qui ne peut étonner, puisque les Antilles et les côtes avoisinantes furent les premières explorées et étudiées, suivies de près par le Brésil et les Guyanes, terres d'élection du tupi, avec des prolongations caraïbe et guarani.

14. LES RELIGIONS INDIENNES

Dans sa «Religion des Tupinamba», Alfred Métraux *(37)* déclare que les œuvres de Thevet relatant ses expériences de 1550 et 1554 démontrent à la fois l'excellence de sa documentation et son manque d'esprit critique. Il aurait noté tout ce qu'il a vu et entendu. Yves d'Evreux, lui, aurait bien possédé la langue de ses ouailles et ressenti un vif intérêt pour leurs croyances. Grâce aux premiers chroniqueurs, A. Métraux a dressé un tableau de la religion des Tupinamba éteints aujourd'hui en tant qu'ethnie.

La désinvolture avec laquelle les missionnaires simplifièrent et modifièrent à des fins catéchistes le panthéon tupi-guarani, pour ne mentionner que celui-ci, doit rendre attentif à la valeur intrinsèque des relevés spirituels, sociaux et mythologiques. Cette désinvolture ne procède pas exclusivement d'un esprit malhonnête, mais émane des erreurs de ce temps.

Rien n'est entré en français des religions américaines, sauf *totem* et *manitou*, nord-américains. Les dieux tupi-guarani les mieux connus ont été balayés. *Poromonyangaré*, le Dieu créateur, a été éliminé au profit de *Tupa*, dieu subalterne du tonnerre. Pour les missionnaires, sa résidence dans le ciel démontrait sa prépondérance, ce qui fait que son compère et rival, *Aña*, protecteur de la végétation, devint le diable. Le binôme *Tupa-Aña*, avec une *Tupasi*, la Vierge, créée de toutes pièces avec le suffixe *si*, la mère, est aux yeux de très nombreux Paraguayens le seul panthéon hérité des Indiens. Le terme *ñandeyara* que l'on trouve dans *ñanderayanêê*, la Parole de Dieu, même dans les traductions protestantes des Evangiles, est une invention des jésuites. On ne parle plus des petits dieux secondaires que Cadogan étudia si bien *(5)*. Cet exemple d'ethnocide est rarement évoqué.

Thevet définit les *caribes* comme les faux prophètes des Tupi, alors que Léry parle des *caraïbes* comme de faux prophètes et amuseurs (*17*, p. 144). Thevet dit que les *pagès* sont des ministres du diable et Léry utilise ce même terme indien pour les définir comme des «abuseurs, des médecins ou des barbiers». Pour Ortiz Mayans *(40)*, *pagès* signifie

magie, prêtre, médecin. On le traduit aujourd'hui par le terme international *chaman*, emprunté à l'ouralo-altaïque. Toutes ces définitions des voyageurs du XVIᵉ siècle accordent un sens dépréciatif à ces connaisseurs de la sagesse et de la science médicale indiennes. A. Métraux voit une extrapolation de Thevet lorsqu'il attribue l'immortalité à *Monan*, qualité que ce dieu n'a jamais eue. Suzanne Lussagnet (*35*, note 2 de la page 38 et pp. 39-41) examine le problème du *Monan* en présentant le texte authentique de Thevet.

Les préoccupations religieuses de l'époque, les contre-coups du Concile de Trente, ont quelque peu freiné la liberté de pensée et d'expression des voyageurs de ce temps, sans que l'on puisse toujours les accuser de mauvaise foi.

Les écrivains français cités au cours de cette étude ont fait un travail remarquable en ce qui concerne les sciences naturelles envisagées sous l'angle du relevé des curiosités. Le résultat de leurs enquêtes dans le monde spirituel indien est sujet à caution. Ils se basaient avant tout sur les traductions des matelots normands laissés sur place par le capitaine Paulmier de Gonneville dès 1503 et leurs continuateurs. Ces hommes indianisés ne possédaient pas le vocabulaire indispensable pour comprendre et traduire les finesses du langage religieux indien, qui n'était ni le *barragouyn* méprisé par Thevet, ni «l'espèce de patois» comme l'écrivait Henri Estienne en 1509.

On a plus de renseignements sur la religion mexicaine, mais les noms des dieux, des héros et des comparses appartiennent au domaine des ethnologues et des historiens. Personne ne pourra faire grief à un homme cultivé de ne pas évoluer avec aisance dans le panthéon mexicain.

Le *manitou* algonkin, le nom le plus célèbre de la religion des Indiens des Prairies, peut signifier «esprit, dieu, homme-médecine (chaman)». C'est aussi un génie tutélaire, c'est la force inconnue de la vie et du cosmos, sans compter les nombreuses interprétations médisantes dues à l'europocentrisme. En 1663, les Jésuites assimilent cette grande force cosmique au diable. En 1724, Laffitau y voit un génie subalterne, alors que l'Anglais Lederer le compare au dieu créateur de toute chose (1670). Un autre Anglais le voit sous l'aspect de la Grande Sagesse (1647). Champlain, en 1616, n'y voit qu'un médecin qui, accompagné d'un *oki*, font des «singeries et des conjurations». Curieuse association du *manitou* algonkin et de l'*oki* huron-iroquois, ce dernier, selon Sagard, serait le diable ou même «leurs fols, furieux et endiablez». Sagard ajoute que, selon les cas, l'*oki* peut être une divinité ou un grand diable. Il écrit encore que les «manitous (qui sont des diables) eurent affaire à leurs femmes dont elles eurent des enfants» (1634).

Il est piquant de constater, aux dépens de ces esprits forts niant tout sentiment religieux aux Indiens des Prairies et des Forêts, qu'en 1634, au moment de la parution du «Grand voyage au pays des Hurons» de Sagard, on brûlait sur la place publique, à Loudun, le curé Urbain Grandier, accusé d'avoir ensorcelé les religieuses d'un couvent de cette ville française et de les avoir fait tomber en péché de luxure, comme un vulgaire *oki*.

Manitou est populaire dans notre langue grâce à un très pauvre calembour qui y voit «manie-tout», qualité attribuée aux politiciens qui correspondrait assez bien comme acception ironique au *mburuvicha* guarani cité antérieurement. Ce calembour apparaît dans un langage vieilli précocement, inconnu des jeunes générations préférant la violence à l'intervention d'un politicien subalterne en faveur d'un requérant de quartier.

Malgré son caractère aberrant dans un texte qui prétend se consacrer aux mots indiens entrés dans la langue française et non à ceux qui ne purent y pénétrer par la grande porte, l'exemple des dieux indiens montre les difficultés qu'éprouve le commentateur du fait religieux s'il ne possède la subtilité d'esprit et de langage exigible dans de telles études. Aujourd'hui, les textes et surtout les enquêtes en profondeur permettent de mieux comprendre ce que les premiers voyageurs ne purent saisir alors qu'ils démontrèrent tant d'intelligence dans la description du tableau de la nature.

Aucun fait américain n'a créé autant de controverses chez les sociologues et les ethnologues que le *totémisme* procédant de l'*otem* algonkin utilisé chez nous sous la forme *totem*. On le traduit par «il est de ma parentèle». Il apparaît dans l'expression indiscutable *makwa nind otem*, «l'ours est mon totem». J. Long le mentionna pour la première fois en 1791 dans ses «Voyages and travels of an Indian interpreter». Le totémisme, d'abord considéré comme strictement américain, fut mentionné par Grey en Australie (1841). On le rattacha à l'histoire non sous son aspect folklorique mais dans un sens universel. L. H. Morgan montra sa généralité chez les tribus indiennes du Nord et du Centre.

Cette conception des liens de l'homme et d'êtres non-humains excite les esprits qui y voient tour à tour la base de toute sociologie et de toute religion ou qui nient péremptoirement ces alliances. De part et d'autre des prises de position intellectuelles exigent la soumission sans condition des faits concrets à des pétitions de principe de base, vues de l'esprit et extrapolations arbitraires. Le mot existe, l'institution a été constatée, traduisant des faits et des règles étrangères à nos conceptions de la vie, que les ethnologues et sociologues devraient prendre en considération en tant que valeurs non soumises aux impératifs judéo-chrétiens et à la biologie.

Totem et *totémisme*, son dérivé, ont une place de choix dans le vocabulaire français.

En 1651, Betanzos cite *Con Tici Viracocha*. Alfred Métraux dit que le dieu suprême des Incas se nommait *Illa Tici Viracocha*, «l'antique fondateur, le Seigneur et Instructeur du Monde». Thor Heyerdahl dit que le nom originel du *Dieu-Soleil Viracocha* (*24*, p. 20), était utilisé au Pérou sous *Kon-Tiki* ou *Illa Tiki*, soit *Tiki-le-Soleil*, ou *Tiki-le-Feu*. *Con Tiki Viracocha* aurait créé la Terre, ce qui le ferait compondre au *Tiki* polynésien. Ce problème n'intéresserait que les historiens des religions si, en 1952, l'expédition Thor Heyerdahl n'avait lancé ce nom sacré dans le domaine public, au prix d'une publicité excessive pour une simple recherche scientifique. La belle aventure sportive qui en résulta, malgré des atouts ignorés des navigateurs péruviens (connaissances autres qu'empiriques des courants aériens et océaniques, appareils de radio et présence

de nourriture non périssable), fut menée à bien grâce au radeau de *balsa* (ici le nom attribué à un bois très léger du Pérou et non le radeau en espagnol) sur lequel naviguèrent Heyerdahl et ses compagnons. L'intérêt collectif provoqué par ce raid maritime a fait entrer *Kon-Tiki* dans la mémoire humaine. On peut donc inscrire ce mot dans nos dictionnaires.

Une littérature à tendances sadiques a fait connaître le *Vaudou* sous l'aspect de cérémonies diaboliques, sanglantes, criminelles même, faites pour exciter les voyageurs et surtout les voyageuses de passage aux Antilles, spécialement en Haïti. Or, le *Vaudou* en soi est une religion permettant au Noir américain de vivre dans deux mondes: l'adaptation à la société environnante et le maintien de la religion ancestrale.

Roger Bastide *(2)*, auquel il faut toujours revenir dans le cas des religions afro-américaines, rappelle que les postes et les grades dans les sociétés religieuses noires sont des fonctions de compensation permettant aux titulaires de supporter les vicissitudes de la vie courante. Ce phénomène répandu dans le monde est ici une méthode bénéfique dans le cas des regroupements ethniques au temps de l'esclavage. La religion des Yoruba est restée la plus fidèle aux modèles ancestraux, tout comme elle a permis la conservation de la pureté de la langue yoruba cultuelle, alors que le yoruba courant s'est brésilianisé et est devenu incompréhensible à un pratiquant du yoruba originel.

Les multiples développements locaux des religions afro-américaines font du Vaudou un phénomène de religion de peuples asservis. On ne doit pas le définir uniquement par des danses débridées et érotiques, car la frénésie du rythme est la libération de gestes réprimés au cours de la vie sociale.

L'importance du Vaudou en tant que manifestation des dieux africains en exil aux Amériques ressort de l'ouvrage définitif de R. Bastide. Il souligne que le Vaudou d'Haïti n'est plus simplement une religion tendant à quelque retour vers l'Afrique mais qu'il est devenu la religion nationale à Haïti.

Moreau de Saint-Méry donna en 1797 la première description d'une telle cérémonie. Cet enracinement naturalise le terme Vaudou, car à l'époque Haïti était française. Vaudou entre alors de plein droit dans la liste des américanismes, fussent-ils importés, acceptables par le français.

15. LES NOMS GÉOGRAPHIQUES INDIENS

On ne peut énumérer tous les noms géographiques d'origine indienne. Il faudrait alors rédiger un énorme dictionnaire toponymique qui ne peut entrer dans l'esprit de cette étude non exhaustive.

Andes, bayou, chaco, nunatak, ouragan, pampa, savane sont des termes généraux occupant une place légitime dans la nomenclature géographique internationale. Quelques noms de fleuves, de paysages et de localités cités à titre d'exemples apparaîtront sous leur forme indienne, en général inconnue.

Les *Andes* tirent leur nom du quechua *Anti* désignant les cannibales montagnards soumis nominalement aux seigneurs de Cuzco après la conquête de leurs cantons par Inca Roca, le 6e Inca, vers 1350-1400, si l'on en croit les renseignements souvent douteux de Poma de Ayala (*1*, p. 103). Quoique controversée on peut tenir compte de cette étymologie.

Le *bayouc* choctaw (Charlevoix, 1744 et Bossu, 1768) devenu *bayou*, a sa place dans cette évocation de mots indiens entrés dans la géographie générale. Un premier sens puisé dans le «Journal de guerre du Mississipi» (1740), celui de «petite rivière» a été éliminé au profit de celui de «bras mort d'une petite rivière» comme l'écrivit Le Page de Pratz en 1758: «bayou est un grand ruisseau d'eau morte où l'on ne voit que très peu ou même point de courant».

Ce mot possède de nombreux synonymes dans le monde: Oxbow Lake (USA), Mortlake (Grande-Bretagne), Bayou (région du Mississipi, USA), Lac croissant, Lit mort, Lac en joug (France), Altwasser (Allemagne), Lago en media luna (Espagne), Joulu (Finlande), Gamle swing (Norvège), Korsvsjö (ou Meander) (Suède), Häteskö (Danemark), Alevo abandonato et Fiume morte (Italie), Startsa (Russie) Pra-tozysko (Pologne), Koole (Esthonie).

Edgar Kant *(29)*, géographe esthonien replié à Lund, en Suède, proposait un dictionnaire géographique universel (1951) en signalant les divers synonymes ci-dessus ayant le sens de *bayou* remplaçant tous ces termes peu probants. Plutôt que ces nombreux termes européens dénués de toute puissance évocatrice, il est préférable d'adopter le *bayou* indien, vivifié par le documentaire de Flaherty de 1948, «Louisiana Story», qui laisse une impression rétinienne égale à la vue directe sur le terrain [19]. Les mots-signes énumérés par Kant ne tiennent pas devant *bayou*, mot-image, qu'il préfère, du reste.

Chaco, du quechua *chacu*, signifie chasse avec battue. En 1555, Zarate précise ce sens et ce n'est qu'en 1592 que Cristobal Gonzalez décrit l'actuelle région géographique connue sous ce terme. Il s'agit bien du Chaco paraguayen et argentin occupé surtout par les Chiriguanos, ces Indiens qui donnèrent tant de fil à retordre aux armées des Incas. Les battues effectuées avec veneurs, rabatteurs et filets pour capturer vigognes et cervidés avaient sans doute la spontanéité des tirés présidentiels et royaux de nos pays d'Europe. *Chaco* est entré dans la connaissance française surtout après la dure guerre opposant Paraguayens et Boliviens, du 15 juin 1932 au 14 juin 1935. Il s'agit d'une vaste région géographique avec une couverture végétale de palmiers, caraguatas, quebrachos et caroubiers. En 1932, la SDN plaça des colons mennonites du Canada dans ces terres controversées.

Le *nunatak* groenlandais peut entrer dans cette évocation de phénomènes américains car la similitude des langues subarctiques autorise ce décalage spatial. C'est un affleurement rocheux émergeant de l'inlandsis (mot danois). Ce terme est assez usité pour figurer dans les emprunts aux langues paléo-américaines.

[19] Flaherty est le cinéaste qui, en 1922, avait réalisé ce chef-d'œuvre documentaire qu'est «Nanouk l'Esquimau».

L'*ouragan*, ou tempête, de *hurakan* ou *furacan* arawak et caraïbe a été inscrit sous cette forme pour la première fois par Du Tertre en 1648, alors que Pierre Martyr l'écrivait *furacan* en 1510. Ce mot est assez connu pour ne pas exiger de commentaires. D'ailleurs j'en ai déjà parlé au paragraphe 5 (notation des mots indiens).

La *pampa*, de *bamba*, quechua et aymara, s'oppose aux Andes, malgré son origine montagnarde. C'est une plaine de graminées limitée au nord par les palmiers, au sud par les glaces et les neiges éternelles. *Pampa* ou *bamba* apparaît dans la toponymie péruvienne avec *Vilcabamba, Moyobamba*, localités bien connues. *Pampa* s'est argentinisé à un tel point que ce mot montagnard évoque le gaucho, les vastes terres à élevage et à blé.

La *savane*, arawak, plaine à graminées avec parfois des bouquets d'arbres créant des paysages de parc, est connue depuis 1519 grâce à Fernandez de Enciso. En 1664, Biet l'écrit *Saouanne*.On peut comparer cette formation végétale à la pampa.

Quiconque s'intéresse à l'Amérique du Sud connaît le *Pongo de Manseriche*, défilé par lequel le Marañon abandonne son cours andin dirigé du sud au nord pour entrer dans l'Amazonie avec la direction générale ouest-est qui deviendra définitive après sa jonction avec le Huallaga. C'est entre les postes péruvien de Santa-Rosa et brésilien de Borja que se trouve ce *puncu*. D'origine *quechua*, ce mot signifie porte. En géographie, *pongo* a pris le sens de défilé étroit, de cluse avec thalweg au profil heurté, de sortie tumultueuse d'une rivière de son cours montagnard.

En 1609, Cristobal de Saavedra mentionne ce Pongo de Manseriche, cité en 1748 encore par Juan y Ulloa. En 1800 Humboldt y vit des chutes, des rapides et des cascades. Malgré la sonorité de cet heptasyllabe, malgré la caution de Humboldt, on ne peut inscrire *pongo* dans le français courant. Ce mot-image appartient au langage géographique pur, car il est très localisé linguistiquement et spatialement. Les spécialistes de la physiographie sud-américaine ont le droit de l'utiliser sans que pour autant il puisse être naturalisé français [20].

Andes, bayou, chaco, nunatak, ouragan, pampa, savane, vieux mots américains ont droit de cité dans notre langue, au même titre que l'*atoll* malais, présenté par Darwin (1842) et Dana (1872), que la *steppe* russe (1679), que la *toundra* sibérienne (1867), que la *taïga* mandchourienne (1908). L'*erg* (1890) et le *reg* (1933) mots arabes définissant deux formations naturelles du Sahara sont entrés dans la langue courante, grâce, une fois de plus, aux mots croisés, alors que le *Sahel*, zone climatologique et surtout pluviométrique, terme arabo-africain, est sorti du vocabulaire strictement géographique à la suite des catastrophes d'origine météorologique de ces dernières années.

On ne peut toujours découvrir des traductions heureuses pour des termes indiens. Cité pour la première fois par le Suisse von Tschudi en 1869, le *sambaqui* tupi-guarani est un amas de coquillages sur la côte brésilienne méridionale de l'Atlantique. Il est formé de *tamba* (coquille) et de *qui* (colline). C'est le *conchero* espagnol et le *shell-leaps* anglais. On a voulu l'assimiler aux *kjökkenmöddings* de la Baltique de la fin du Mésolithique, aux *escargotières* du Capsien inférieur de l'Afrique du Nord. Or, si dans le premier cas, il s'agit parfois de débris de cuisine, dans le second cas, ce sont des coquilles marines et non des hélix. Mot exotique pour mot exotique, mieux vaut user du terme paléo-brésilien et surtout ne pas créer un monstre à partir d'une racine grecque, comme ostréo-lophe, qui correspondrait exactement au *shell-mound* anglais. Ces coquilles apportées par le flux et abandonnées par le reflux sont comparables aux cordons littoraux de coquillages de la région de Saint-Louis (Sénégal) si bien étudiée par Jean Joire, le spécialiste de la géographie et de la préhistoire du Sénégal *(28)*. De tels *sambaquis* ont été reconnus sur la côte de la Caroline du Nord. Ils sont les traces d'occupations indiennes. Il faut donc faire la distinction entre des amas naturels et des amas artificiels. Conservons donc *sambaqui*.

Quelques mots indiens choisis parmi des centaines, des milliers même, soulignent le poids de l'indianité, vaincue, dans la toponymie locale américaine, tout comme les noms géographiques des Ligures et des Celtes, vaincus, maintiennent chez nous le souvenir de la pré-romanisation.

Le *Missouri*, sioux, est le «grand boueux»; la même chose pour le *Winnipeg*, cree, «l'eau boueuse» (*win*, boueux; *nipee*, l'eau). Le *Mississipi*, ojibway, provient de *mis*, grand, et de *sipi*, la rivière. C'est donc la Grande Rivière. L'*Yguazu*, tupi-guarani, affluent de la rive gauche du Paraná, est la Grande Eau (*Y*, l'eau et *guazu*, grand). Le *Pilcomayo* provient du quechua *pilku*, rouge et *mayu*, la rivière. Le *rio Bermejo* (en espagnol la Rivière Rouge), parallèle au Pilcomayo, traduit exactement ce nom en raison des alluvions rouges arrachées des Andes où ils prennent leur source. Le *Paraná*, le Père des Eaux, est tupi-guarani et caraïbe. Il signifie la rivière en soi, parfois l'océan. Son nom apparaît la première fois en 1526 pour désigner l'actuel Río de la Plata sous la plume de Diego Garcia. Ulrich Schmidel, en 1560, écrivait *Parnau wuassu* (pour *guazu*). Nombreuses sont les rivières portant ce nom réservé dans la nomenclature géographique à ce Paraná naissant au Brésil et aboutissant à l'Atlantique à Buenos Aires.

Si l'on veut rester dans le bassin paranéen, il faut citer le *Caa-guazu*, nom officiel de la sylve orientale du Paraguay, nom qui désigne également un département et une petite ville, *Caa* est la végétation en soi, la forêt; une fois de plus apparaît *guazu*, grand.

Dans son étude sur la toponymie péruvienne, Farfan *(14)* nous fait savoir que la localité de *Moyobamba*, dans la Haute Amazonie péruvienne, provient de *muyu*, rond et de *bamba*, la plaine (quechua). Le nom de la ville d'*Ayacucho* provient aussi du quechua. Ce haut lieu de l'histoire péru-

[20] Un mot américain connu depuis 365 ans, comme *pongo*, pourtant plus précis que ses définitions françaises, ne peut donc participer au langage courant. Il doit se cantonner dans le seul vocabulaire scientifique international, comme la *meseta*, plateau-type, d'origine espagnole et la *cuesta*, plateau-structural, espagnole également. Il en va de même avec le *podzol*, russe, et l'*ando*, japonais, ressortissant à la pédologie et valables pour les seuls spécialistes de la qualité des sols.

vienne vit en 1820 les armées de la libération battre les troupes royales espagnoles, d'où est né Ayacucho, le «Coin du cadavre», *aya*, cadavre et *kauchu* le coin, ou «pour couper le cadavre», avec *kuchuy*, couper. On saisit, par cet exemple, le danger des interprétations par des auteurs ignorant les subtilités des langues américaines. Garcilaso de la Vega, en 1609 déjà, protestait contre les interprétations fallacieuses des chroniqueurs espagnols ignorant les langues péruviennes. Farfan, excellent connaisseur péruvien de la linguistique prépizarienne, fait donc preuve de prudence.

On connaît *Apurimac*, où Atahuallpa vainquit l'armée légitimiste de Huascar, l'Inca légal. C'est le quechua *Apo-Rimaq*, le Seigneur des oracles, ou *Apu*, le Seigneur et *rimac*, l'orateur, soit le Seigneur qui parle.

Chicago, de l'algonkin *Kickapoo*, ou *Shecagua* ou *Shekakohegg*, veut dire la mouffette (le skunks) ou le lieu de la mouffette.

Un autre nom de ville, *Cuzco*, signifie en quechua le nombril du monde ainsi que *Tikal*, maya, haut-lieu de l'archéologie du Guatemala.

Dans sa savoureuse chronique rappelant sa captivité chez les prétendus «aimables Tupinamba», Hans Staden écrit en 1556 que le port nommé Rio de Janeiro par les Portugais, la «Rivière de Geneure» par Villegagnon, Thevet et Léry, se disait *iterroenne* dans la «langue des sauvages» ou encore *iterronne* (*I-terrone signifie* «eau de crique»). Plus tard ce lieu-dit devint le célèbre *Nictheroy*.

A ces quelques exemples choisis pour souligner l'importance de la présence indienne dans la toponymie américaine, on doit ajouter cinq noms de localités entrés dans notre langue pour des raisons économiques et médicales.

Depuis 1910, *sisal* remplace dans le commerce des fibres les vieux noms de l'agave mexicain, tels *cabouille* (de l'arawak *cabuya*), reconnu en 1722 par Labat, du *hennequen* arawak ou yucatan, du *maguey* à l'origine inconnue, cité par Cortès en 1520, de la *pite* (*pita* d'origine linguistique inconnue), localisée largement dans la région Antilles-Yucatan, connue dès 1599 par Champlain. La cité éponyme se trouve au Yucatan, au nord-ouest de Mérida.

L'aviculture américaine produit une race de poules au corps volumineux, bonnes pondeuses, connues sous le nom de *wyandottes*. Ce nom provient d'une petite ville du Michigan, près de Detroit, anciennement Mongagua, où Pontiac prépara son attaque-surprise ratée contre Detroit. Ce nom de *wyandotte* provient de mauvaises copies du véritable nom des *Hurons* (sobriquet attaché au XIVᵉ siècle aux Jacques de France et signifiant l'hirsute) appliqué par les Français aux *Hoüandates*, orthographié plus tard *guyandotte*, d'après l'indien *gendat*, qui signifie «insulaire». Wyandot devint la dénomination générale pour Huron.

Jalapa est la ville éponyme d'un médicament purgatif énergique nommé *jalap* (Ipomea purga Hayne et I. jalapa Coxe). Ximenez décrivit la plante sous *rays de Xalapa*, l'équivalent de l'aztèque *matlalittztic*. Humboldt, en 1800, l'inscrit sous *jalap*. La ville de Jalapa se trouve à 60 km. au nord de Veracruz (Mexique).

Le *baume de Tolu*, expectorant, doit son nom à la ville de Santiago de Tolu, dans le gouvernement de Carthagène (Colombie), ville fondée en 1535 par Alonso de Heredia et nommée ainsi en souvenir d'un chef indien de la région. Monardes, le botaniste protégé par Philippe II, note le *balsamo de Tolu* en 1577 (Myroxon toluiferum H. B. et K.).

L'Etat de *Chihuahua*, le plus étendu des Etats mexicains, touche les Etats-Unis à El Paso. Il a donné son nom à une race très ancienne de chiens. Elle descendrait des anciens chiens *techichi*, mets sacré des prêtres aztèques, et qui servaient de psychopompes dans le voyage des âmes dans l'Au-delà. De corps petit, 16 à 20 cm. de hauteur, de 1,5 à 3 kg de poids, le *chihuahua* apparaît en Angleterre en 1880 et le Chihuahua British Club fut fondé en 1949.

16. NOMS DE TRIBUS INDIENNES

Les listes d'américanismes entrés dans la langue française énumèrent rarement, si ce n'est jamais, les noms de tribus ou nations indiennes. Il est évident qu'un choix très sévère doit précéder tout essai d'introduction de telles dénominations.

Chacun connaît les poteaux-totems du sud de l'Alaska et du nord de la côte canadienne du Pacifique. Qui sait, dans le grand public, que les *Kwatliuk* et les *Haïda* possèdent ces archives en trois dimensions? On a entendu parler du *totem* d'origine chippeway, algonkine et cree.

Le nom des *Guarani* a été partiellement sauvé par le souvenir des missions jésuitiques dans le Haut-Paraná.

Les *Tupinamba*, le groupe ethnique des Amériques le mieux connu malgré son extinction totale, survivent dans notre langue grâce aux récits des voyageurs des XVIᵉ et XVIIᵉ siècles. Associés aux «vertueux Hurons» et aux «belles filles d'Otaïti» si décomplexées, les aimables *Tupinamba* furent les prototypes du Bon Sauvage, malgré leur anthropophagie rituelle. *Tupi* était le nom donné par les Guarani à tous leurs adversaires, sans acrimonie ni mépris (*3*, p. 478). Jean le Saintongeois, pilote cité par Chinard (*6*, p. 47), écrit *Tupinabaulx* et Jean de Léry, minutieux reporter, les nomme *Tupinamboults*.

Parfois il arrive qu'un nom de tribu indienne évoque un souvenir fugace comme celui des *Micmac*, importante tribu algonkine dont le nom fut introduit en France par Cabot, en 1497 *(22)*. Il correspond à «alliés». Il ne faut donc pas confondre ce nom indien avec le *micmac* émanant du hollandais «*muetmaken*», faire rébellion, entré en français en 1640.

Les *Utes* appartenaient au grand groupe *Shoshone*. Ils donnèrent leur nom à l'Utah colonisé par les Mormons. Ce nom est entré en français courant par le biais des mots croisés. Le seul peuple indien, à en croire les industriels des mots croisés, est celui des *Utes*. Je ne l'inscrirai pas dans les listes de cette étude car le motif est un peu mince.

Caraïbe jouit d'un plus grand prestige qu'*arawak* parce que les géographes des Etats-Unis nomment *Caribbean Sea* ce qui est resté *Mer des Antilles* pour les francophones. La linguistique moderne préfère *carib* à *caraïbe* sous l'influence des grands spécialistes nord-américains. Cette étude qui veut tenir compte des présences indiennes dans la langue française conserve *caraïbe*, car c'est l'un des sept termes relevés par Colomb et le Dr Chanca, allant de *canibales* à *carib*. En 1526, Pierre Martyr note sous *carib* que ce peuple est vigoureux. *Caraïbe* est entré en français avec Thevet en 1575 et avec Léry en 1578 avec l'acception de faux-prophète, *caraïbe* ayant aussi le sens de sorcier. La confusion générale du XVIe siècle au sujet de ces sept constructions verbales, sans doute provinciales, m'autorise à conserver *caraïbe* avec le sens de langue indienne. Cette présence de quatre siècles dans la langue française crée un droit que l'on ne peut annuler en faveur d'un homonyme procédant d'un relevé aussi approximatif que ceux réalisés à la même époque par deux auteurs sérieux. Cette présence indienne ne peut faire de tort aux tableaux mis au point par les linguistes modernes.

Les *Cherokee* sont connus par ce surnom donné par les *Choctaw* qui signifie le peuple des cavernes *(Chiluki)*. Ils se désignaient eux-mêmes par *Ani-Yun-Wiya* alors que les Iroquois, eux, étaient réellement des *Oyata-Ge-Roñono*, peuple des cavernes, ce qui n'était pas un surnom.

Les Européens nommèrent dépréciativement les Indiens sous *orejon*, *patagon*, *lengua*, *botocudo*, *huron*. Les Indiens ne restèrent pas en arrière. Pour les Tupi, le Blanc était un *cariba* (sorcier), le Français, un *mair* (de mbae-ira, le solitaire), l'*emboaba* était l'étranger et le Portugais était le *mboy-aba*, l'homme-serpent. Les Indiens du Chili nommaient *Huinc* tout étranger.

Deux noms tupi qualifiant des métis brésiliens peuvent avoir la chance d'être acceptés en français. Le *caboclo* est un métis de Blanc et d'Indien, c'est l'aile marchante de l'ouverture vers l'intérieur. Le *mamaluco*, mélange de Blanc, d'Indien et de Nègre, fournit les troupes des bandeirantes souvent chasseurs d'esclaves et ennemis des Guarani, si dangereux que les Jésuites, à leur corps défendant, durent armer leurs pacifiques ouailles pour protéger leurs réductions paraguayennes. *Mamaluco* n'a rien à voir avec le mameluk arabe. Il provient du tupi *mamaruca*, le métis. Il s'agit d'une simple convergence.

Les Eskimos se nomment *Innuit*, les hommes, pluriel de *Inuk*, l'homme. Ils apparurent dans la littérature scientifique sous *Excominquois*, nom rapporté en France par Biard en 1611. Ce nom provient de *Esquimantsic*, mangeur de viande crue en abékani et de *ashkimek* en chippeway.

Quelques peuples ont plus de chance: pour des motifs différents leur nom apparaît normalement en français. Les *Apaches* désignèrent le monde souterrain de Paris au début du XXe siècle. Les *Cheyennes* apparaissent à titre expiatoire. Les *Hurons* ont leur place dans la littérature française, les *Incas* également. Les *Mohicans* sont célèbres dès 1826 par les aventures de leur supposé dernier représentant. Les *Natchez* sont associés à Chateaubriand et les ruses des *Sioux* sont bien connues.

Ces noms sont des sobriquets appliqués par des voisins eux-mêmes malmenés par leurs victimes. Les quelques tribus énumérées ci-dessous apparaîtront avec leur surnom mais pas avec leur nom réel, qui ne serait compris de personne. Le précieux «Wörterbuch» de Friederici *(17)* ne les mentionne pas car, en Allemagne, ils n'ont pas la même résonance qu'en français.

1) *Apache*. Nom Zuñi désignant «l'ennemi». Les Apaches se nommaient eux-mêmes *Dineh*, soit le peuple par excellence. Ce terme est entré en français en 1902 (Robert et Dauzat) à la suite d'articles de journaux. Aujourd'hui disparu – remplacé par gangster et truand – apache évoque une pègre en casquette à pont, armée du surin, se battant à la loyale sur les fortifs (on n'ose parler de fortifications), hantant les bals-musettes et fervente de la valse chaloupée, finissant généralement sur la guillotine, selon les poncifs d'une littérature bon marché – avec l'exception Carco – et le répertoire populaire des Bruant, Rictus et Montehus. «Casque d'Or», film de Jacques Becker (1952) peignant un moment de l'apacherie parisienne, décrit un monde totalement périmé depuis 1914.

2) *Cheyenne*. Pour des raisons qui n'ont rien à voir avec des contacts franco-américains je propose de retenir *Cheyenne*, du sioux *Shani-Yena* ou *Shahi-Ya*, parler une langue étrangère, soit parler une langue incompréhensible, ce qui correspond au *niemetz* russe désignant les Allemands. Eux-mêmes se nommaient *Dzi* ou *Tslitäs* soit notre peuple ou les gens semblables.

En 1939, John Ford représente les Indiens comme des agresseurs de paisibles voyageurs de diligences dans son film «La Chevauchée fantastique», un classique du Western, avec tous les poncifs du genre, assemblés et résumés selon les procédés de l'épopée. En 1964, soit vingt-cinq ans après, il présente courageusement le film «Cheyenne Autumn» où cette fois le cinéma américain, incarné par ce cinéaste de grande classe, dénonce les dénis de justice et la brutalité des services indiens des USA envers les Paléo-américains. Ce film sortit cent ans après le massacre commis par le général Chivington (du 12 au 29 novembre 1864) à Sand Creek (Colorado). La longue marche des Cheyennes déportés est placée sous le signe de la désolation et de la mort blanche. «Cheyenne Autumn» marque le début d'une prise de conscience authentique du problème indien.

Il est assez rare d'assister à un acte expiatoire destiné à réhabiliter non seulement les Cheyennes, mais toutes les nations indiennes victimes d'une mythologie falsifiée. *Cheyenne*, symbole d'une conception nouvelle de l'Indien mérite d'entrer en français.

3) *Huron*. Ce sobriquet français date du XIVe siècle. Il était appliqué aux Jacques révoltés. Il signifiait «toison hirsute». Les soldats français du Canada l'appliquèrent à ces Indiens en raison de leur coiffure. Eux-mêmes se nommaient *Attigouatan*, *Attignee*, *Ongnahac* ou *Gendat*. Les *Hurons* bénéficièrent longtemps d'une réputation de franchise modifiée ultérieurement en grossièreté. «Le grand voyage au pays des Hurons» de Sagard (1634) est à la base de cet engouement. L'*Arlequin sauvage* de Delisle, Huron de bonne souche, critique naïvement la société française de son temps, comme

le feront le célèbre *Huron ou l'Ingénu* de Voltaire (1767), le *Huron* de Marmontel (1768) et le *Nouvel Ingénu* de Gaxotte (1972). Ces Indiens font figure de rustres bien intentionnés, mais facilement gaffeurs dans leurs commentaires de la vie française de leur époque. Gilbert Chinard *(7)*, auquel il faut se référer pour tout ce qui concerne l'exotisme dans la littérature française, montre l'importance des propos prétendument naïfs de ces paysans du Potomac. La vertu huronne fut le cheval de bataille des jésuites au XVIIIe siècle. On doit aussi se souvenir de leur fidélité inconditionnelle à la France lors des campagnes du Canada. Ils méritent d'entrer de plain-pied dans le recueil d'américanismes, malgré le sobriquet français sous lequel ils sont connus et sous lequel ils combattirent pour leur alliée. Il est plus facile à un Genevois d'utiliser cet argument qu'à un Français vite suspect de francocentrisme.

4) *Inca*. Au XVIIIe siècle, l'Amérique fut à la mode en France, cette France qui donnait le ton à l'Europe. La littérature et le théâtre, fréquemment engagés, firent entrer les «Indes occidentales» dans le domaine public. Qu'on se souvienne des «Indes galantes» de Rameau (1735), des «Indes dansantes» (1736) de Bonn et de toutes les imitations, plagiats et copies. Les *Incas* rencontrèrent un vaste succès littéraire et scientifique, surtout sous l'influence des «Commentaires Royaux» de Garcilaso de la Vega, publiés en espagnol en 1609, traduits en français en 1634 avec six éditions jusqu'en 1764. En 1777, Marmontel écrivit un larmoyant «Les Incas» qui avait été précédé par les «Lettres péruviennes» de Madame de Graffigny, publiées à Paris et Amsterdam de 1747, 1760, 1761 et 1764. «La Péruvienne» de Boissi et celle de Rochon de Chabannes (1754), le «Manco Capac» de Leblanc (1763) créèrent ce climat d'intérêt soutenu par la connaissance de cette utopie réalisée par les Incas dans les Andes *(7)*.

Malgré l'impropriété du terme, analysé antérieurement, il faut le conserver car sa place dans la littérature lui accorde un poids qu'il faut prendre en considération.

5) *Iroquois*. Ce gallicisme pour *Irinakhooiw*, «les vipères royales», a remplacé le *Ho-de-no-sau-ne*, habitant des longues maisons. Les *Iroquois* eurent des contacts brutaux avec les Français du Canada *(12)*. Champlain joua sur l'alliance des Hurons et des Algonkins baptisés contre les Iroquois anglophiles dès 1687. Peu de termes iroquois entrèrent en français, car les jeunes Français contestataires qui avaient choisi la vie indienne refusaient tout renseignement linguistique aux officiels laïques et religieux. Si, apparemment, le nom de ce peuple paraît n'avoir rien à faire ici, il faut avoir à l'esprit que leur Constitution influença l'esprit des Constituants américains de 1776, surtout Jefferson. Il admirait l'éthique politique de ces «Sauvages» et aurait voulu que les membres de tout pouvoir central, provincial et municipal, tiennent compte du principe indien de l'intégrité morale et économique totale des membres des Conseils et refusent l'enrichissement personnel pendant leur mandat. Cette conception a encore quelque actualité.

6) *Mohicans*. Ils s'imposèrent au monde en 1826, date de la parution du «Dernier des Mohicans» de Fenimore Cooper, qui eut un succès retentissant. Ce terme est fixé dans la mémoire collective alors que plus personne ne lit ce roman périmé. En 1842, Alexandre Dumas publia ses «Mohicans de Paris». Le titre de Fenimore Cooper laisse croire à la disparition prématurée de cette nation indienne. Sous le nom de *Mohegan*, elle vivait dans le Connecticut [21].

7) *Natchez*. Les *Natchez* furent présentés par Chateaubriand en 1826. Chactas, un Natchez qui a connu la France, est le continuateur des «Sauvages nuds» du XVIe siècle. René, dont le mariage préfigure ceux de Loti, est l'un des innombrables jeunes Européens cherchant la liberté sous les cieux américains. Pour l'ethnographe, moins sensible à de tels arguments, les *Natchez*, décimés par les Français et éteints aujourd'hui, pratiquaient le *suti* selon un type plus compliqué qu'aux Indes, car non seulement la veuve devait se suicider, mais encore le veuf devait mourir, en application du lévirat et du sororat [22]. Le fait littéraire conserve le souvenir de cette malheureuse tribu.

8) *Sioux*. En chippeway les *Nadone-is*, soit le serpent ou l'ennemi, étaient selon les voyageurs français du XVIIe siècle, les «grandes couleuvres» dites *Nadouessioux*. Il se peut que le nom relevé souffre d'une erreur d'interprétation auditive car plusieurs termes notés par des Français diffèrent sensiblement du mot original. Ce mot *sioux* est si bien entré dans notre langue et notre esprit que par tacite définition la «ruse des Sioux» caractérise ce peuple célèbre dans la littérature d'aventure et d'histoire de la résistance indienne à l'invasion blanche.

La présence de ces huit noms de nations indiennes qui englobent de nombreuses subdivisions parlant plusieurs langues et sous-langues peut prêter à discussion. Le fait ethnographique et la conception ethno-historique doivent motiver de tels choix. Le français, par tradition et par le truchement de la littérature, connaît ces huit types indiens proposés comme dignes d'entrer officiellement dans la liste des américanismes acceptés en français.

Seul un dictionnaire ethno-historique pourrait contenir le nom de toutes les nations indiennes. Il pourrait être conçu sur le type du «Handbook of American Indians. North of Mexico» *(22)* et embrasser les Paléo-américains du Cap Horn au Grand Nord. On y découvrirait des peuples indiens dont la simple mention dans cette étude serait inopportune pour ne pas dire indésirable.

17. CONNAISSANCE DE LA FAUNE AMÉRICAINE

Un homme moyennement cultivé ne peut ignorer le nom de plusieurs animaux américains entrés définitivement dans l'usage, tels l'*agouti*, tupi-

[21] En 1972, Gottfried Notz *(25)*, un ethnographe suisse, publiait un article intitulé «Mein letzter Mohikaner» (Mon dernier Mohican). Il raconte sa rencontre avec Harold Tantaquidgeon qui vit dans une petite réserve du Connecticut. Sa sœur, institutrice, à peau jaune comme la sienne, publia quelques essais sur la médecine des Delaware. En 1643, on comptait 2500 Mohicans. En 1962, on n'en recensa plus que 254, métissés d'Allemands, avec seulement un dixième de sang indien. On ne peut refuser, même à titre posthume, l'inscription d'une tribu qui s'effrita dès la fin du XVIIe siècle au cours des guerres indiennes et des migrations.

[22] Macleod, W. C. The Suttee in North Carolina. *Journal de la Société des Américanistes de Paris*, Nouvelle série, T. XX, 1928.

guarani-caraïbe, un rongeur, l'*alpaca*, quechua-aymara, fournisseur d'une laine fine, le *caribou*, abénaki, nommé le renne du Canada, le *chinchilla*, aymara, le *cobaye*, tupi, le *colibri*, au nom caraïbe controversé, le *condor*, quechua-aymara, le *cougouar*, tupi-guarani, qui correspond au *puma* quechua-aymara, le *coyote*, nahuatl-aztèque, le *guanaque*, quechua-aymara, la *vigogne*, quechua (ces deux derniers avec l'*alpaca* constituent l'essentiel des troupeaux des Andes péruviennes et boliviennes), l'*iguane*, arawak-caraïbe, le *lamantin (manati)*, arawak-caraïbe, le *maringouin (mbarigui)*, tupi-guarani, le *ñandou*, tupi-guarani, autruche sud-américaine, l'*ocelot*, nahuatl-aztèque, l'*oppossum*, algonkin, le *ouistiti*, origine controversée mais sud-américaine, le *pécari* des Cuna de Panamá, le *piranha*, tupi-guarani, connu par le film et les récits de voyage décrivant ce petit poisson sanguinaire, le *sagouin*, tupi-guarani, originellement un singe mais qui est plus connu selon l'acception d'homme malpropre, le *sapajou*, tupi-septentrional, le *skunks*, algonkin, abénaki et delaware, le *tamanoir*, tupi-caraïbe et arawak, le *tapir*, tupi-guarani, le *tatou*, tupi-guarani, le *toucan*, tupi-guarani, au bec énorme, la *viscache*, quechua-aymara, le *wapiti*, l'élan algonkin, shawni et cree.

La vogue des mots croisés fait apparaître maintes fois cinq noms d'animaux américains, très utiles pour remplir un coin des grilles: l'*ara*, tupi, guarani et caraïbe, l'*ay*, tupi et arawak, un bradype paresseux et l'*unau*, tupi, son compère, également un tardigrade; l'*eyra*, tupi, un félidé, le *saï*, tupi-guarani, un petit singe. En réalité, on devrait écrire *caï* et non *saï*, nom réel de ce petit singe en guarani.

Ce même homme moyennement cultivé ne pourra être pris à partie s'il avoue ne pas pouvoir définir immédiatement quelques noms indiens d'animaux d'un usage plus rare. L'*agami* tupi-guarani, l'oiseau-trompette de Guyane, l'*alouate*, caraïbe et arawak, le singe-hurleur, le *cabiai*, caraïbe, rongeur de Guyane. Le *camichi*, galibi, est un échassier et la *caouanne*, caraïbe, est une grosse tortue marine des Antilles. Le *carcajou*, montagnais-chippeway-algonkin, est un glouton du Grand Nord. La *chique* caraïbe est une puce pénétrante. Le *hocco*, caraïbe, est un dindon des forêts et le *coati*, tupi-caraïbe, un insectivore au nez allongé. Le *margay*, tupi-guarani, est un carnassier dont 60.000 exemplaires ont été tués en 1968-1969 selon une communication «AP» du 4 février 1972 largement diffusée dans le monde. On peut ajouter à ce carnage 262.000 ocelots, 23.347 jaguars et 17.490 léopards. Le *paca* tupi-guarani est un *agouti*, tupi-guarani, rongeur. Le *pekan*, algonkin-abénaki, est un mustélidé dont la fourrure est appréciée en pelleterie. Le *pichou*, algonkin-ojibway et cree, est le lynx canadien. Le *tamarin*, tupi, est un petit singe qui ne doit pas être confondu avec le tamarin ou tamaris, arbre asiatique rapporté par Marco Polo à la fin du XIII[e] siècle. Le *tinamou*, dont l'origine linguistique est obscure, est la perdrix sud-américaine. L'*urubu*, tupi-guarani, est un vautour qui commence à être connu au même titre que le *condor* quechua. L'*alligator*, on l'a dit, est une déformation de l'espagnol lagarto, le lézard.

18. CONNAISSANCE DE LA FLORE AMÉRICAINE

Le nom de nombreuses plantes américaines est entré dans notre langue dès la découverte de l'Amérique. L'*acajou*, tupi, que l'on nomme parfois *mahogany* de l'arawak de Porto-Rico *maga*, a pour équivalent le *caoban*, arawak, qui n'a pu se faire une place définitive dans notre expression, après avoir été utilisé temporairement et malgré l'autorité de Humboldt (1800). L'*ananas*, tupi, guarani, caraïbe, galibi, maïpure, est entré dans l'alimentation générale depuis quelques années après avoir été longtemps un produit de luxe. L'*araucaria* apparaît dans cette liste, malgré son nom artificiel procédant d'une région et d'une localité chilienne, Arauco, au nord de Conception. Ce nom a été créé par Wailly, en 1806, aux dépens de *curi*, tupi-guarani, et même de *pinheiro*, portugais. L'*avocat*, nahuatl *(auacatl)*, apparaît maintenant sur les marchés européens. Le *balata*, caraïbe, gomme industrielle, ne doit pas être confondu avec le *caucho* quechua, le *chicle* nahuatl (dont la gomme est à l'origine des chiclets ou chewing-gum), ou encore avec l'*hevea* de Esmeralda. La *cacahuate*, nahuatl, a été introduite en Afrique dans des desseins industriels, alors que le *cacao* nahuatl-aztèque, a fait le tour du monde, de même que son sous-produit, le chocolat, *cocoatl*, nahuatl. Le *caju*, tupi (cachou) est aussi connu que le *catalpa*, sioux des Carolines (1726) alors que la *chirimoya* quiché du Guatemala, une anone, conquiert le marché européen par la qualité de son goût. La vogue des hallucinogènes actuels évince la *coca*, quechua-aymara, du premier plan des drogues d'évasion pour la laisser à sa place dans le domaine pharmaceutique avec son sous-produit, la *cocaïne*. Le *copal*, nahuatl-aztèque, résine odoriférante, a été le nom générique des plantes nommées encens au Mexique. On connaît les boutons de *corozo*, arawak, nommé aussi «palme à ivoire». La *goyave*, tupi, caraïbe et arawak, a été exportée par les Espagnols jusqu'en Indonésie pour sa qualité.

L'une des découvertes les plus importantes des Espagnols fut celle de l'*ayocote*, nahuatl-aztèque, devenu le haricot en français. Le *hickory*, algonkin oriental de Virginie, est un noyer dont le bois servit longtemps pour la confection des skis et des canoës. Il a été relégué aujourd'hui dans l'ombre par les nouvelles techniques de fabrication basée sur le fer et les plastiques, sa lourdeur l'éliminant des compétitions au 1/100[e] de seconde. Il est un peu ridicule de dire *jacaranda*, tupi-guarani; le *palissandre* guyanais lui a ravi la première place. *Palissandre* évoque l'aimable vie des «Isles» même si son usage provient d'une impropriété de sens.

On connaît la prodigieuse aventure du *maïs* arawak, dont l'expansion mondiale est servie par l'invention géniale, assez récente, de la machine à récolter les épis. Le *manioc*, tupi-guarani, aliment de base de l'Amérique centro-occidentale, a été importé en Afrique. Les courges et les calebasses furent sans doute les premières plantes vivrières cultivées en Amérique du Sud, car on les rencontre dans les niveaux les plus archaïques des sites archéologiques. Le *maté*, quechua, une espèce de calebasse, est bien connu, car en langue courante il désigne le thé du Paraguay ou thé des jésuites. Il a usurpé la place du *caa* guarani, l'Ilex paraguariensis A. St. Hilaire. Le *maté* quechua est le récipient dans lequel on aspire la décoction de *caa*. Le contenant a pris la place du contenu. Au Pérou, *maté*, l'ancienne calebasse quechua, a maintenant le sens de tasse. Exemple: un *maté de coca*, pres-

cription d'un médecin de Cuzco pour des touristes souffrant du mal d'altitude.

Le palétuvier, tupi septentrional, provient de *aparaiba*, mal relevé par les Français, comme dans le cas de wyandotte et lamantin. On l'a inscrit sous *apparituriar* et *paratuvier*. On l'a assimilé au *man-grove* ou *mangle* qui serait d'origine arawak. La *patate* arawak de Haïti, a donné l'anglais *potato*, mais sa consommation est limitée par celle, mondiale, de la pomme de terre, la *papa* aztèque *(papatli)*.

La *papaye* caraïbe, arawak et maïpure, est un fruit qui semble vouloir pénétrer sur le marché européen. Il est surtout connu par la *papaïne*, son ferment soluble. Il ne faut pas confondre le papayer avec le *papaw*, algonkin, nommé *jasminier* en français, qui est proche des anones.

Le *petun*, tupi-guarani, a été submergé par le *tabaco* arawak, ce qui importe peu puisqu'il s'agit du même Nicotiana tabacum L. Aujourd'hui, pétuner est un terme plaisant. Il apparaît malicieusement dans la fameuse tirade des nez de Cyrano de Bergerac. Les voyageurs français parlèrent des pétunoirs ou calumets. Le *tabac* arawak a conquis le monde et nombre de budgets d'Etats lui doivent une belle part de rentrées grâce aux taxes perçues sur cette première plante américaine de rêve et d'évasion. Ce mot arawak désignait, au début, la cigarette ou le tuyau de poudre à priser. Il servait dans les cérémonies rituelles.

La *tomate (tomatl* ou *xitomaltl)*, nahuatl-aztèque, a également conquis le monde grâce à sa dispersion par les Européens. Le *topinambour*, d'origine exacte inconnue mais provenant sans doute de l'Amérique du Nord, aurait été nommé ainsi d'après les Tupinamba, après son importation. On l'a longtemps confondu avec la pomme de terre (Juan y Ulloa, 1752).

Pomme de terre, maïs, tabac, haricot, tomate, ces plantes cultivées par les Indiens furent les vraies richesses découvertes par les Conquérants. Plus que l'or et l'argent des mines et des tombes, elles ont amélioré la qualité de vie des pays européens qui les firent connaître au reste du monde, ce qui est un des effets positifs de l'occupation européenne des dépendances d'outre-mer.

On peut sans rougir ignorer quelques termes botaniques indiens entrés depuis assez longtemps en français et qui ont perdu toute valeur-image. Il faut citer ces plantes peu connues, mais toujours inscrites dans les listes courantes. Le *cachiman*, arawak, dit cœur-de-bœuf, est une anone connue par les Français aux Antilles. On a pu s'étonner de la présence dans les lexiques du *caraguata*, tupi-guarani, broméliacée, cousine honteuse de l'ananas, ce *karata*, tupi-guarani, de Labat (1722), de Du Tertre (1676) et de Humboldt (1800). Malgré la qualité de ces auteurs, il semble que l'on pourrait placer ce *caraguata* aux oubliettes, malgré son nom de «citron de terre». Le *corossol* est un faux nom indien formé d'après coração (cœur, en portugais). Ce fruit est le *custard-apple* anglais. Le *genipapo*, tupi-portugais, produit un fruit utilisé pour les peintures corporelles. Il a été introduit aux Antilles par les Français. Il n'a pas d'acception en français et il est mentionné ici à titre de souvenir.

L'*icaque*, de la langue des femmes arawak *(icaco)*, est une rosacée dont le fruit est comestible. Il est permis de l'ignorer. Le *latanier (alatani)*, caraïbe, est un palmier des Antilles. Malgré sa citation par de nombreux auteurs français, de Rochefort (1658) à Bernardin de Saint-Pierre (1773), ce nom est généralement inconnu, même du public cultivé. Cet exemple démontre qu'un mot indien, recueilli par des auteurs français sérieux, n'obtient pas de ce fait son entrée obligatoire dans notre langue s'il ne représente pas une réalité immédiatement compréhensible ou utilisable.

Mammée (mamei), haïtien, désigne deux arbres différents: «Mammaea americana L. (abricotier des Antilles) et «Lucuma mammosa Gaertin», une sapotacée (Mamme-Sapota de Juan y Ulloa, 1740) comme le *sapot* du Nicaragua signalé en 1535 par Oviedo y Valdes. Avec ces spécimens nous prenons une fois de plus conscience des difficultés éprouvées par les voyageurs en décrivant les espèces végétales avant l'énorme travail de comparaison effectué par les systématiciens sur la base des exemplaires remis aux conservatoires botaniques.

Les agences touristiques jouent un très grand rôle d'indianisation du langage, pas toujours très heureux. Le *nopal*, nahuatl-aztèque, la figue de Barbarie, apparaît dans leurs prospectus pour caractériser tout paysage mexicain. Le français connaît le baobab africain et pas l'*ombu* pampéen. Des centaines de milliers de francophones ont lu «Les enfants du capitaine Grant» de Jules Verne. L'*ombu* apparaît à temps dans le chapitre XXXIII pour sauver l'expédition d'une étonnante inondation dans la Pampa, lui permettant de se réfugier dans son épaisse frondaison, habitée provisoirement par une faune un peu étrange. L'*ombu*, arbre de la Pampa, est magnifique. Le voyageur qui voudra voir cet arbre majestueux n'a pas besoin de traverser la Pampa. Il lui suffira de se rendre à la place de la Recoleta qui jouxte, en pleine ville, le cimetière de Buenos Aires où il verra de splendides exemplaires de ce Spondias tuberosa Arr. L'*ombu* entre dans la catégorie des mots-fantômes.

Le *plaquemin (piakamin)*, algonkin? est le néflier américain; c'est aussi le kaki. Cette ébénacée est le *persimmon* anglais, de *pasimen*, lénapé et cree. On connaît le plaquemin depuis 1684 grâce à un texte de Henri de Tonty, puis par les allusions de Gravier (1700), de La Harpe (1719) et de Bossu (1768).

Le *rocou* tupi-guarani-caraïbe correspond à la *bicha* ou *bixa* arawak, mot déjà traité plus haut, dont le suc sert aux peintures corporelles. Il est permis d'ignorer que le *yuca*, arawak, connu en 1495 par l'Italien Ramon Pane, désigne le manioc amer et vénéneux, euphorbiacée, alors que le mexicain *yucca* de l'Arizona et du Sonora, dit plante-baïonnette ou plante-savon, est une liliacée à fleurs blanches et plante ornementale.

19. PLANTES MÉDICINALES D'ORIGINE INDIENNE

L'usage de la *lingua geral* au Brésil permet la conservation des connaissances médicales précolombiennes et des plantes connues par les médecins naturistes indiens. M. Penna *(41)* a fait un

recensement des 300 plantes utilisées par l'homéopathie brésilienne de nos jours. On découvre dans ce corpus plusieurs simples inscrits dans les codex français. Il faut ajouter à cette liste officielle toutes les «herbes» et plantes secrètes des chamans locaux. Selon l'expression de Gilberto Freyre *(16)*, le luso-tropicalisme n'a pas hésité à utiliser la science de ces profonds connaisseurs des vertus des simples brésiliens. Chacune des plantes énumérées par Penna concerne une maladie spécifique. L'actuelle expérience des ethno-botanistes en contact avec les chamans indiens permet de placer ces derniers, phytologues sans scolarisation de notre type, à une place élevée dans la connaissance de la nature, toujours utilisée sans prédation. Bernard Lelong *(31)*, ethno-botaniste français spécialiste de l'Amazonie occidentale, publie en 1974, sous le titre «La Rivière du Maïs», le récit de sa recherche d'une expédition perdue. Il rend hommage aux chamans qui collaborent avec lui en le considérant comme un collègue et dédie son ouvrage «aux chamans qui m'ont enseigné ce que le monde blanc ne pouvait leur prendre».

E. Perroz et R. Paris *(42)* ont dressé une liste des plantes médicinales de France. Ils mentionnent plusieurs plantes américaines avec leur emploi. On y trouve l'*arachide*, le *cacao* (avec son beurre pour les suppositoires), la *coca* (anesthésie), le *jalap* (purgatif), le *maïs* (diurétique), le *tabac* (vermifuge et insecticide).

La *cumaruna*, tupi-guarani fournit la fève de *Tonka*, dont l'extrait est la *coumarine*. Le *courbaril*, caraïbe, produit le *copal*, résine odoriférante. Le *curare*, tupi-guarani-caraïbe, est un poison très élaboré, utilisé par les Indiens uniquement pour la chasse. Il fait partie maintenant de la médecine occidentale. Le *guarana*, tupi, remplace le thé, le maté et le café. Après quelques essais d'acclimatation dans les usages européens, cette plante est tombée dans l'oubli.

L'*ipecacuana*, tupi, est une racine vomitive plus connue sous le nom d'*ipéca*. Le *jaborandi*, tupi, duquel on extrait un alcaloïde sudorifique et ses sous-produits, pilocarpine et jaborandine, est utilisé contre la grippe et la chute des cheveux. On a déjà mentionné le *jalap*, mexicain, qui correspond au *jeticuçu*, tupi, ignoré hors de son habitat.

La *marijuana* a une origine peu claire. Il semble que ce cannabis – dont j'ai déjà parlé – porte un nom espagnol. Ce mot s'est si bien mexicanisé qu'il apparaît dans la fameuse chanson révolutionnaire «La Cucaracha» où nous apprenons que cette blatte, privée de marijuana à fumer, souffrait du «manque», selon l'expression actuelle. Le *mescal*, nahuatl-aztèque, fournit la *mescaline*; c'est le nom vulgaire du *maguey*, notre agave. Son alcaloïde crée des hallucinations visuelles intenses. Il en va de même avec le peyotl, nahuatl-aztèque. Le *peyotl* était très utilisé dans les cérémonies et la médecine mexicaines. Il fournit des révélations surnaturelles au cours de rêves provoqués. Le *peyota* est un rite observé chez les Kiowas, les Cheyennes, les Dakotas, les Pawnee qui, mangeurs de boutons de *peyotl* sont assurés d'exaltations surnaturelles et de visions. Ces procédés de provocation d'évasion du triste monde où flottent les souvenirs des cultures indiennes désintégrées permettent d'échapper à l'humiliation de la défaite par les Blancs. Plus rapide dans ses effets, l'alcool s'associe à cette méthode d'oubli des sentiments de frustration et de désespoir nés après la dramatique «Ghost Dance» qui, à la fin du XIXe siècle, vit l'écroulement définitif des espoirs indiens.

Le *quinaquina*, quechua, nommé *quinquina* par Humboldt en 1800, est un fébrifuge. La *sapote (tzapotli)*, nahuatl-aztèque, fournit une baie douce. La famille des sapotacées donne le *chicle (xicosaputl* ou *tzilctli)*, nahuatl-aztèque, mâché bien avant le chiclet nord-américain qui est une simple copie de ce produit précortésien. Le *simaruba*, caraïbe-galibi et arawak, est un acajou aux fonctions anti-dysentériques. On a vu plus haut le *tolu* et son baume. Les termes de *ratania*, quechua, astringent, et de *caragne*, vénézuélien, gomme médicale, ne s'utilisent plus que dans les laboratoires de pharmacie.

Si le *boldu*, mapuche, pris sous forme de tisane digestive et son dérivé la boldoflorine, ont toujours la faveur du public, le *copahu*, extrait de la *copaïva*, tupi-guarani, résine-baume, est périmé. Le *gaïac*, du *guayakan* arawak, anti-syphilitique très utilisé en Europe jusqu'à l'intervention du mercure, peut être lui aussi considéré comme un mot fossile que l'on ne peut expulser des vitrines où sa désuétude l'a confiné.

Originaire de Veracruz et de Tabasco, au Mexique, la vanille ne peut entrer dans les listes des plantes cultivées par les Indiens et diffusées dans le monde par les Européens. Son nom espagnol, petite gaine, a supplanté son nom mexicain d'origine, *tlilxochitl*, parfaitement inconnu ailleurs.

Si l'origine de *indigo* (añil en espagnol) doit être cherchée en Asie, il n'en reste pas moins certain que les Indiens connurent une plante tinctoriale produisant la couleur bleue et la couleur verte. Ils teignirent leurs étoffes bien avant l'arrivée des Espagnols et des Portugais. Le guarani connaît un *caa-obi*, plante bleue, un indigotier local. Malgré ces attestations l'indigotier ne peut apparaître dans ces listes, car la priorité appartient à l'Asie.

20. CONCLUSIONS

Personne ne peut s'accuser d'ignorance en consultant des listes de mots américains participant à notre expression. Les américanistes eux-mêmes ne sont pas censés les connaître tous. Quoiqu'incomplets, ces relevés démontrent la place de la communication verbale indienne dans notre pensée. Ils traduisent la conquête intellectuelle du monde nouveau, une face généralement méconnue par l'histoire événementielle.

Il arrive que ces américanismes soient incrustés dans le français au même titre que tant de termes empruntés par cette langue au cours des siècles à des civilisations étrangères. L'usage leur accorde la qualité de mots français à part entière. Sauf quelques rares termes religieux et sociaux, ce sont des mots-images qui évitent à notre pensée de se figer dans une vision abstraite du Nouveau Monde.

La description de la Nature et la collecte d'indianismes furent, au début, le fait d'amateurs envoûtés par les paysages américains. L'étude se porta sur la flore et sur la faune des régions tropicales, les pre-

mières décrites et qui livrèrent une très forte proportion de termes aujourd'hui insérés dans la nomenclature scientifique. La description des terres, selon les critères géographiques de notre époque, fut tardive et n'a donné que quelques noms généraux, alors que la toponymie indigène est omniprésente. L'homme social apparut dans l'encadrement tribal; l'étude de l'homme biologique suivit les progrès de l'anthropologie.

A part cassave, tapioca, chicha, maté, guildive (alimentation et boissons), quena (instrument de musique), pirogue, kayak et canot (navigation), toboggan (transport), hamac (mobilier), poncho et mocassin (vêtement), tipiti (ustensile ménager proposé), rien de ce qui ressortit à la culture matérielle des Amérindiens n'est entré dans notre langue qui ne pouvait substituer des mots étrangers à leurs synonymes français nombreux dans le monde de la vannerie, de la céramique, de l'armement, des outils et des ornements.

Les notations phonétiques pèchent souvent par maladresse. Les transcriptions des noms sont parfois vicieuses. Les confusions entre les espèces vivantes égarent le chercheur. Ces défauts ne sont pas rédhibitoires. Ils ne peuvent entamer le respect pour les pionniers de l'américanisme dont les ouvrages quoique largement dépassés au point de vue strictement scientifique n'en sont pas moins de précieux témoignages d'une Europe anxieuse de connaître ces terres exotiques dont la découverte et la conquête causèrent l'un des plus effroyables drames de l'histoire des peuples non-européens, une apocalypse comme on commence à le sentir.

On peut regretter l'absence de quelques textes de ces voyageurs des XVI[e] et XVII[e] siècles dans les anthologies scolaires. Ces auteurs de troisième et quatrième classes, si on les juge selon l'esprit des régents, méritent mieux que leur mépris. La fraîcheur de style de Thevet, de Léry, d'Abbeville et d'Evreux, pour ne parler que de ces quatre noms de pionniers, la force d'évocation et la précision de ces naturalistes, ethnographes d'avant la lettre, seraient sans doute goûtées par les collégiens qui auraient l'âge d'apprécier de tels guides vers l'évasion dans le temps et l'espace.

Cette esquisse de l'enrichissement du français par les illustrations verbales de l'exotisme américain, ce résumé de la connaissance de la Nature et des hommes amérindiens depuis 1492, n'a livré que quelques exemples les plus frappants et les plus démonstratifs parmi ceux d'une documentation étendue jusqu'à des faits infimes mais caractéristiques, non publiables dans cette introduction qui veut, en commentant quelques présences américaines dans la langue française, insister sur la participation indienne au trésor des humanités modernes.

Les nations et les tribus indiennes surent toutes exprimer leurs sentiments, leurs connaissances du réel et leur science du divin. Beaucoup se sont tues à jamais. Avec les quelques centaines de mots qui y sont sertis, nos langues européennes seront les conservatoires de leurs modes de pensée et d'expression. Les musées d'ethnographie sont déjà les gardiens des réalisations matérielles de leurs cultures originales associées sans dégât à leur environnement.

Les mots cités dans cette étude liminaire, ces «Voix du Silence», évoquent le fantôme d'une indianité disparue ou agonisant sous nos yeux.

Bibliographie

1. AYALA, Felipe Guaman Poma de. *El Primer nueva corónica compuesto por don Phelipe Guaman Poma de Ayala.* La Paz, Bolivia: Ed. Tihuanacu de Antropología, Etnografía y Prehistoría, 1944.
2. BASTIDE, Roger. *Les Amériques noires.* Paris: Payot, 1967.
3. BERTONI, Moises Santiago. 1: *La lengua guarani como documento histórico.* 2: *Aperçu ethnographique préliminaire du Paraguay oriental et Haut-Paraná.* In: Anales científicos paraguayos, publ. por el Dr Moises S. Bertoni, Puerto Bertoni. Sér. II, n° 6, 2 de antropología, marzo de 1920.
4. BRUN, Robert. *Le livre français illustré de la Renaissance.* Paris: A. et J. Picard, 1969.
5. CADOGAN, Leon. *Síntesis de la medicina racional y mística Mbya-Guarani.* In: América indígena, México DF, vol. IX, n° 1, enero de 1949.
6. CHINARD, Gilbert. *L'exotisme américain dans la littérature française du XVI[e] siècle.* Paris: Hachette, 1911.
7. CHINARD, Gilbert. *L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française au XVII[e] et au XVIII[e] siècle.* Paris: Droz, 1934.
8. COLLOQUES DE ROYAUMONT. *La science au XVI[e] siècle. Histoire de la pensée.* Paris: Hermann, 1960 (Ecole Pratique des Hautes Etudes, Sorbonne).
9. DELAUNAY, Paul. *La zoologie au XVI[e] siècle. Histoire de la pensée.* Paris: Hermann, 1962 (Ecole Pratique des Hautes Etudes, Sorbonne).
10. DE LA VEGA, Garcilaso. *Les commentaires royaux ou l'histoire des Incas de l'Inca Garcilaso de la Vega (1539-1616).* Première éd. critique trad. et établie par Alain Gheerbrant. Club des Libraires de France, 1959.
11. DELILLE, Abbé. *Les Jardins.* T. VII. Chant III: *L'homme des champs.* Paris: Michaud, 1824.
12. DOUVILLE, R. et CASANOVA, J. D. *La vie quotidienne des Indiens du Canada de la colonisation française.* Paris: Hachette, 1967.
13. FARB, Peter. *Les Indiens. Essai sur l'évolution des sociétés humaines.* Paris: Ed. du Seuil, 1972.

14. FARFAN, J. B. M. *Toponomia. Reconstrucción etimológica de nombres geográficos del Perú*. In: Boletín de la Sociedad geográfica de Lima, t. LXXXV, 1956.

15. JULIEN, Ch. A.; HERVAL, R.; BEAUCHESNE, Th. *Les Français en Amérique pendant la première moitié du XVIe siècle. Colonies et empires*. Paris: Presses universitaires de France, 1946 (Coll. internationale et documentaire coloniale).

16. FREYRE, Gilberto. *Les Portugais et les Tropiques*. Commission exécutive des commémorations du 5e centenaire de la mort du Prince Henri. Lisbonne, 1961.

17. FRIEDERICI, Georg. *Amerikanistisches Wörterbuch*. Hamburg: Cram. de Gruyter, 1947.

18. GILMORE, Raymond. *Fauna and ethnozoology of South America*. In: 21 (Handbook of South American Indians), vol. 6, pp. 435-464.

19. GUIRAUD, Pierre. *Les mots étrangers*. Paris: Presses universitaires de France, 1971 (Que sais-je?).

20. HAMY, E. T. *Aimé Bonpland*. Paris: Guilmoto, 1906.

21. HANDBOOK OF SOUTH AMERICAN INDIANS. 6 vol. Washington: Smithsonian Institute, Bureau of American Ethnology, 1946-1950.

22. HANDBOOK OF AMERICAN INDIANS. NORTH OF MEXICO. Bull. 30 en 2 vol. Washington: Smithsonian Institute, Bureau of American Ethnology, 1907-1910.

23. HEIZER, Robert F. *Fish Poisons*. In: 21 (Handbook of South American Indians), vol. 5, pp. 277-281.

24. HEYERDAHL, Thor. *American Indians in the Pacific. The theory behind the Kon-Tiki expedition*. London: G. Allen and Unwin, 1952.

25. HOTZ, Gottfried. *Mein «Letzter Mohikaner»*. In: Ethnologische Zeitschrift Zürich, 1, 1972, pp. 209-214.

26. HUDSON, W. H. *Un flâneur en Patagonie*. Paris: Stock, 1929.

27. HUDSON, W. H. *Le naturaliste à La Plata*. Paris: Stock, 1930.

28. JOIRE, Jean. *Découvertes archéologiques dans la région de Rao (Bas-Sénégal)*. In: Bulletin de l'IFAN, sér. B, t. XVII, n°s 3/4, 1955, pp. 249-333.

29. KANT, Edgard. *Preliminärt Meddelande Om den Flersprakiga Geografiska ordboken (Preliminary note on the polyglot glossary of geographical terms)*. In: Svensk Geografisk Arsbok, Meddelande Fran Lunds University, Geografiska Institution, 1951, pp. 159-167.

30. LEHMANN-NITSCHE, R. *Le mot «gaucho». Son origine gitane*. In: Journal de la Société des Américanistes, Paris, nouv. sér., t. XX, 1928, pp. 103-105.

31. LELONG, Bernard. *La Rivière du Maïs. A la recherche d'une expédition perdue*. Paris: J. Clattès, 1974.

32. LERY, Jean de. *Histoire d'un voyage faict en la Terre du Brésil*. 2 vol. Nouv. éd. par Paul Gaffarel. Paris: A. Lemerre, 1879.

33. LEVI-STRAUSS, Claude. *The use of wild plants in tropical South America*. In: 21 (Handbook of South American Indians), vol. 6, pp. 465-486.

34. LOWIE, Robert H. *The tropical forests: an introduction*. In: 21 (Handbook of South American Indians), vol. 3, pp. 1-56.

35. LUSSAGNET, Suzanne. *Les Français en Amérique pendant la deuxième moitié du XVIe siècle*. Paris: Presses universitaires de France, 1953 (Pays d'outre-mer, empires, pays autonomes; sér. 2: les classiques de la colonisation).

36. MATAMORO, Blas. *Historia del Tango*. La historia popular. Buenos Aires: Centro editor de America latina, 1971.

37. MÉTRAUX, Alfred. *La religion des Tupinamba et ses rapports avec celle des autres tribus tupi-guarani*. Paris E. Leroux, 1928 (Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes, 45).

38. MÉTRAUX, Alfred. *Religions et magies indiennes d'Amérique du Sud*. Ed. posthume par S. Dreyfus. Paris: Gallimard, 1967 (Bibliothèque des Sciences Humaines).

39. MONTOYA, Antonio Ruiz de. *Tesoro de la lengua guarani*. Madrid, Sanchez, 1639. Ed. por J. Platzmann. Leipzig: Teubner, 1876.

40. ORTIZ MAYANS, Antonio. *Nuevo diccionario español-guarani, guarani-español*. Buenos Aires: Libr. Platero (Asunción: Libr. Comuneros) 1973.

41. PENNA, M. *Notes sobre plantas brasileiras. Contendo a descripção pathogenesia e indicações das plantas usadas na homeopathia*. 2a ed. Rio de Janeiro: A. Penna, 1913.

42. PERROZ, Emile, et PARIS, René. *Les plantes médicinales*. 2 vol. Paris: Presses universitaires de France, 1971.

43. RAMOS, Arthur. *Le métissage au Brésil*. Actualités scientifiques et industrielles. Problèmes d'écologie tropicale. Paris: Hermann, 1952.

44. SAUER, Carl O. *Cultivated plants of South and Central America*. In: 21 (Handbook of South American Indians), vol. 6, pp. 487-543.

45. STADEN, Juan. *Vera historia y descripción de un país de las salvages desnudas feroces gentes devoradoras de hombre situado en el nuevo mundo américa*. Buenos Aires: Coni, 1944.

46. TOLEDO, Francisco de. *Gobernantes del Perú. Cartas y papeles, siglo XVI*. Documentos del Archivo de Indias, publ. dirigida por Don R. Levillier. T. VI: El Virrey Francisco de Toledo. Madrid: Impr. J. Pueyo, 1924.

47. TORO Y GISBERT, Miguel de. *Americanismos*. Paris: P. Ollendorff, 19–.

48. VOYAGES EN VIRGINIE ET EN FLORIDE. Coll. illustrée des grands voyages en Amérique au XVIe siècle. Paris: Duchartre et van Buggenhoudt, 1927.

49. WILLEMS, Emilio. *Linguistic changes in German-Brazilian communities*. In: Acta americana, México, vol. 1, n° 4, 1943.

50. WISSLER, Clark. *Histoire des Indiens d'Amérique du Nord*. Paris: Laffont, 1969 (Coll. Jeune Science).

DICTIONNAIRES FRANÇAIS

BLOCH, Oscar, et von WARTBURG, Walther. *Dictionnaire étymologique de la langue française*. Paris: Presses universitaires de France, 1968.

DAUZAT, Albert; DUBOIS, Jean, et MITTERAND, Henri. *Nouveau dictionnaire étymologique et historique*. Paris: Larousse, 1964.

FURETIÈRE, Antoine. *Dictionnaire universel contenant généralement tous les mots français, tant vieux que modernes...* 3 t. La Haye et Rotterdam, 1690.

ROBERT, Paul. *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française* (Petit Robert). Paris, 1973.

Zuzammenfassung

Als ausgesprochenes Kommunikationsmittel kann und muss die Sprache Fremdwörter annehmen, welche Gegebenheiten beschreiben, die in ihrem eigenen Ausdrucksbereich unbekannt sind. Die geistige Entdeckung Amerikas hat von 1492 an mit den ersten Berichten von Kolumbus nicht nur neue Erkenntnisse, sondern auch mehrere Hundert paläo-amerikanische Wörter gebracht, die von diesem Augenblick an in die europäischen Sprachen eingegangen sind.

Die Bekanntschaft mit der Natur und mit den Menschen Amerikas begann im Geiste von Bewunderung und sogar von Staunen. Die Berichte der ersten Erforscher strotzen von genauen Beschreibungen und Bezeichnungen. Da die Entdecker linguistischer Erfahrung entbehrten, mussten sie persönliche Forschungsmethoden schaffen. Daher rühren auch die unterschiedlichen Schreibweisen derselben Wörter.

Es gab zahlreiche Kontakte zwischen Franzosen und Indianern: einerseits durch im Lande der Tupi wohnende Franzosen, welche im Hinblick auf Handelsunternehmen die Sprache lernen wollten, andererseits durch die mehr oder weniger erzwungenen Besuche von Indianern in Frankreich und die öffentlichen Vorführungen des amerikanischen Lebens, das von diesen «Schauspielern» aus dem Stegreif vorgespielt wurde.

Der Einwanderer hat oft Mühe, die Elemente seiner eigenen Sprache mit denjenigen der einheimischen Redeweise in Verbindung zu bringen. Einige indianische Ausdrücke, die vor langer Zeit ins Französische eingeführt worden sind, sind heute in Verruf geraten. Man kann sie jedoch nicht aus den Wörterbüchern streichen, weil sie die Vertreter einer ganz bestimmten Zeit in der Sprachgeschichte sind.

Die Einführung neuer Wörter, die von heutigen Tätigkeiten herrühren: Tourismus, Reiseberichte, exotische Literatur, Massenmedien, sollte genau überwacht werden. Es sollten nur die indianischen Ausdrücke behalten werden, für die es keinen genauen französischen Ausdruck gibt.

Manchmal sind Wörter, die man für amerikanisch ansieht, fremden Ursprunges. Die kollektive geistige Vorstellungswelt hat sie richtigerweise in die Liste der indianischen Ausdrücke eingereiht. *Tango* ist ein grossartiges Beispiel einer solchen Einbürgerung.

Die Verfasser von Lexika sind sich nicht immer einig über das genaue Datum der offiziellen Einführung von indianischen Ausdrücken ins Französische. Einige dieser Wörter zeigen so grosse Durchschlagskraft, dass zahlreiche Synonyme, sogar solche, die von französischen Reisenden notiert wurden, in den Listen der amerikanischen Ausdrücke keinen Platz fanden. Der erstaunlichste Fall ist derjenige des Wortes *Mais*, das seine Synonyme bis in sein Ursprungsland verdrängt hat.

Die besiegte indianische Kultur zeigt ihre Allgegenwart in den amerikanischen Ortsbezeichnungen: sie hat auch einige genaue Ausdrücke der internationalen geographischen Sprache gegeben. Zahlreich sind die indianischen Ausdrücke in den botanischen und zoologischen Bezeichnungen.

Nur wenige Stammesnamen haben sich erhalten. Sie haben keine Beziehungen zur individuellen oder kollektiven Erinnerung. Im Französischen kennt man einige dieser Stämme dank literarischer oder historischer Anspielungen. Sie erscheinen in der originalen Bezeichnung, jedoch als Spitznamen, welche von den benachbarten Stämmen verwendet wurden.

Die Pharmazie verwendet mehrere Medizinalpflanzen, welche den indianischen Medizinmännern, als grosse Kenner der Pflanzenheilkunde und als kluge Experimentatoren einer angewandten und ungewöhnlichen Chemie, seit Jahrhunderten bekannt waren.

Durch die Annahme von paläo-amerikanischen Wörtern wurde das Französische, um nur diese Sprache zu erwähnen, mit genauen und konkreten Ausdrücken bereichert, die Umschreibungen und Annäherungen vermeiden.

TABLE DES MATIÈRES — Pages

Georges LOBSIGER, né à Genève en 1903. Etudes secondaires et formation de géomètre. 1923-1932, séjour en Argentine et au Paraguay. Dès 1935 déchiffrement des bambous gravés de Nouvelle-Calédonie. Travaux démographiques et de géographie humaine. Etudes indigénistes américaines et ethno-histoire péruvienne. Prix Claparède de l'Université de Genève, 1948 (géographie) et doctorat ès lettres de l'Université de Grenoble, 1968 (géographie).